Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **322** sur **322**

Nombre de pages: **322**

Notice complète:

**Titre :** Discours académiques et universitaires (1852-1868) / par M. D. Nisard,...

**Auteur :** Nisard, Désiré (1806-1888). Auteur du texte

**Éditeur :** Firmin-Didot et Cie (Paris)

**Date d'édition :** 1884

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (298 p.) ; in-18

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 322

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9613364f](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9613364f)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-2388

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb310196089>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 09/11/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

DISCOURS !

ACADÉMIQUES ET UNIVERSITAIRES

(1852-1868),

PAII

M. D. NISARD,

D E L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

DISCOURS

ACADÉMIQUES ET UNIVERSITAIRES

( 1852-18(8).

TYI'OGIUI'HIE nH\ll,\-!>\I)OT. — MF.SXII. (EURE).

DISCOURS

ACADÉMIQUES ET UNIVERSITAIRES

(1852-1868),

PAR

M. D. NISARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1884.

PRÉFACE.

Je recommanderais fort mal au lecteur les discours dont se compose ce petit volume, si je disais que je n'ai rien écrit avec plus de soin. C'était bien le moins que, m'adressant à des auditoires tels que l'Académie française, le jour où elle convie tout l'Institut à la réception d'un nouvel élu, et la jeunesse des lycées de Paris aux jours de distribution des prix,, j'y misse tout le soin dont je suis capable. Aussi n'est-ce point pour ce qu'ils m'ont coûté de

peine que je crois devoir publier ces discours ; c'est parce que les discours de ce genre comportent des qualités ou peuvent recevoir de telle circonstance un surcroît d'utilité et d'intérêt qui les rendent dignes de survivre à la solennité.

Il y a deux parts à y faire, la part de la cérémonie et la part de la vérité.

Dans les discours académiques, discours de

réception et réponses, la part de la cérémonie consiste, pour les premiers, en un compliment du récipiendaire à la compagnie dont il est devenu membre, en une modeste confession de son peu de titres à un tel honneur, en d'amples éloges de son prédécesseur qu'il loue d'ordinaire avec la libéralité d'un héritier. Quant aux réponses, si elles sont allégées du compliment à l'Académie française, en revanche elles en ont deux à faire, l'un au nouvel élu, l'autre au mort.

Dans les discours de distribution des prix, on complimente le lycée, ses chefs, ses professeurs ; on adresse des. éloges aux vainqueurs, des condoléances encourageantes aux vaincus ; on E£nd hommage aux vieilles études, aux modèles : tel est le thème, avec quelques légères variations, selon les cas.

Ce n'est pas que cette part de la cérémonie ne soit susceptible de ce que Boileau appelle des « ornements égayés ». Il est même telles convenances du sujet ou du moment, pour lesquelles l'esprit n'a pas trop de délicatesse, ni la plume trop de dextérité. Je ferais donc pour les orateurs de ces-solennités, et pour moi-même qui, à plusieurs reprises, y ai pris la parole, de la fausse j

modestie, si j'affectais d'estimer peu le mérite d'y réussir. Mais comme cette partie accessoire se tient sur les confins indécis de la formule et de la littérature, et qu'il s'y agit moins de dire dès choses rares que de n'en pas dire de communes, n'y pas donner prise à la critique en est un éloge suffisant.

Tout autre peut être le mérite d'un discours académique ou universitaire, dans ce qui forme la part de la vérité. Là, selon la main qui tient la plume, il peut y avoir matière à des pages durables d'éloquence et de style, ou tout au moins à des documents littéraires considérables.

Devant la jeunesse des jours de distribution des prix, le fond de vérité ne change guère, et c'est fort heureux que notre mobilité n'en ait pas jusqu'ici demandé d'autres. Chaque année en démontre une fois de plus l'utilité, et en renouvelle l'à-propos. En quel temps, en effet, dans ce pays de France, n'est-il pas utile ou est-il hors de propos de parler à de tels auditeurs des qualités des lettres, des bienfaits de l'instruction, du devoir de se préparer pour le temps où, devenus hommes faits, ils auront la conduite des destinées de leur pays, du privilège -de fréquenter la

compagnie des grands esprits, et d'y apprendre à se tenir compagnie à soi-même? Toutes ces vérités ont en elles-mêmes une vertu persuasive qui leur vient de l'assentiment de toutes les nations civilisées, où elles sont les contemporaines de chaque génération et les immortelles alliées des idées morales. Y faire des objections ou des amendements, ce serait risquer d'étonner, sinon de scandaliser l'auditoire. Mais il n'est pas défendu de les rajeunir, et il en est plus d'une manière. N'a-t-on pas toujours quelque bonne réponse à faire aux adversaires, sans cesse renaissants, de nos vieilles études nationales, qui réussissent à mettre de leur côté la plupart des écoliers par la perspective des diminutions de travail et des prolongations de vacances, et tant de mères de familles émues des prétendus périls de santé que font courir à leurs enfants les « sombres préaux » de nos lycées? Mais la meilleure manière de rajeunir les vérités pédagogiques, c'est le ton dont les affirme l'orateur qui en est pénétré. Pour peu qu'à l'accent de la conviction s'ajoute l'émotion d'un cœur touché, je vois là des nouveautés d'idées, de sentiment et de style, à contenter ceux qui ne souffrent le vrai, fût-ce le vrai de tous les

temps, que sous un habillement qui lui donne un air de jeunesse.

Dans le discours académique, on n'a pas à se préoccuper de dire du nouveau. La matière change et se renouvelle incessamment avec les personnes et les œuvres. Parmi les académiciens dont on fait les honneurs, il en est qui, après s'être illustrés dans la politique, ont demandé à l'élection académique une consécration de leur renommée. Ils appartiennent à la fois à l'histoire générale et à l'histoire des lettres. C'est assez dire que les discours publics, où ils sont jugés, doivent être composés de telle sorte que l'historien ait le devoir d'y chercher et la certitude d'y trouver de sérieux témoignages. Pour les académiciens qui ne l'ont été que par la notoriété de leurs œuvres littéraires, en est-il un seul dont l'éloge public ne puisse fournir quelques traits caractéristiques sur la littérature de l'époque où il a vécu?

La part de la vérité dans ces discours, qu'il s'agisse d'un vivant ou d'un mort, c'est moins d'exprimer ce qu'en pense le public du jour que de pressentir ce qu'en pensera le public du lendemain; c'est de discerner, sous l'image

agrandie ou diminuée par les préventions contemporaines, le personnage tel qu'il est au vrai; de prédire, dans l'écrivain populaire, celui qui sera -l'écrivain des bons juges; dans l'auteur négligé, soit pour avoir vécu trop longtemps, soit pour avoir dédaigné la connivence de la politique, l'auteur qui refleurira dès que la mode aura fait place à la raison, et que les choses de l'esprit seront estimées à leur valeur. Faire en sorte que la louange, qui est la convenance du genre, n'en soit pas la loi étroite, que la courtoisie n'affadisse pas la vérité, que la vérité elle-même n'ait pas peur de s'y aiguiser, s'il le faut, d'une pointe de malice; avoir- l'esprit de corps, soit, mais sans l'avoir, comme dit Béranger, pour tout esprit; bref,, en louant un confrère, donner à l'éloge la gravité d'un témoignage, à la critique le crédit d'un jugement définitif, est-ce donc là un art nouveau que je rêve, et non pas la pratique constante de l'Académie française?

Membre de cette Académie depuis 1850, j'ai entendu trente-sept discours de réception, et autant de réponses. Et comme chaque réponse apprécie à la fois le récipiendaire et son prédécesseur, c'est un total de plus de cent portraits

qu'il m'a été donné de comparer avec les originaux. Or, sans parler de celles de ces pièces qui sont restées mémorables, je n'en sais guère qui n'aient été composées sur ce modèle, et qui n'aient tiré de leur fidélité même à s'y conformer une autorité avec laquelle devra compter le futur historien de la littérature française au dix-neuvième siècle.

Loin de moi la prétention de faire changer le sens usuel du mot académique, ni d'empêcher qu'on ne continue à confondre le style académique avec une phraséologie élégante et creuse qui élude les choses et esquive les jugements. La confusion est trop commode aux détracteurs de l'Académie française pour qu'ils y renoncent. Il faut bien avouer que, depuis l'origine de l'institution, trop de discours y ont prêté. Vauvenar- gues, en son temps, n'avait pas tort de se poser cettè question : « Pourquoi appelle-t-on académique un discours fleuri, élégant, ingénieux, harmonieux, et non pas un discours vrai et fort, lumineux et simple? » Non qu'il soit si aisé d'écrire des pages « fleuries, élégantes, harmonieuses, ingénieuses » ; mais je n'en voudrais pas l'éloge pour la plupart des discours qu'il m'a été donné

d'ouïr dans les trente-trois années de ma vie académique. Tous, si je ne me trompe, se rapprochaient, à des degrés divers, du type que se fait Vauvenargues du discours académique.

En ce qui concerne les discours que contient ce volume, si quelqu'un remarque que j'y suis resté loin du type de Vauvenargues, loin aussi de l'idée que je me fais du genre, il n'aura pas le mérite de s'en être aperçu avant moi. Mais ce que j'en pouvais réaliser par la sincérité, le bon vouloir et le travail, j'ai la confiance que tout lecteur indulgent l'y trouvera.

Mai 1883.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

MON DISCOURS

DE

RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

Si la prévention n'était pas si forte contre la modestie des discours de réception, j'aurais cédé à la douceur de comparer ce que j'étais avec ce que vos suffrages ont fait de moi, et de relever, par ce retour sur moi-même, le prix de votre indulgente bonté. J'en voulais même prendre occasion d'expliquer comment l'éclat inattendu qu'une telle élection répand sur un écrivain, au lieu de l'éblouir, peut l'aider à se mieux voir, et par quels rapports secrets sa reconnaissance envers vous le dispose à plus de sévérité pour lui-même.

Mais, dans la crainte d'ajouter à la prévention par mes explications personnelles, j'ai dû me résigner à ne pas dire de mal de mes titres, quelque

envie que j'en eusse, et à me persuader qu'un nouvel élu ne doit pas se croire indigne d'entrer à l'Académie, pour ne pas faire accuser vos choix de légèreté. Je n'irai pourtant pas jusqu'à penser qu'en m'appelant à succéder à M. de Féletz vous n'ayez songé qu'à ma personne. Il y a dans l'honneur qui m'a été fait deux choses distinctes : un encouragement et une récompense. L'encouragement est pour moi ; la récompense s'adresse à quelque chose d'aussi au-dessus de moi que l'art est au-dessus de l'artiste : ce que vous avez voulu récompenser, Messieurs, c'est la critique conservatrice.

Ce qu'est la critique conservatrice, quel est son rôle, le nom dont je l'appelle le dit assez.

Semblable, quant à l'esprit, à cette politique de conservation, désormais l'unique politique de la société menacée, tandis que celle-ci défend contre le mauvais sens et la violence les vérités par lesquelles les nations subsistent et prospèrent, celle- là défend; contre la double mobilité de l'esprit humain et du génie national, tout ce qui, dans les lettres et les arts, est l'expression ou le reflet de ces vérités.

Je suis bien à l'aise pour la louer, Messieurs, car voilà longtemps que j'en admire le modèle dans vos écrits. C'est là que, tantôt avec la gravité

éloquente de l'histoire ou avec l'aimable familiarité d'un enseignement moral, tantôt sous la forme de piquantes études biographiques ou de savantes analyses du théâtre antique, cette critique sait être conservatrice sans être dogmatique, enseigner d'exemple au lieu de donner des préceptes, encourager l'invention tout en défendant et en continuant la tradition. Car, de même qu'en politique, conserver n'est point fermer l'avenir à cette ardeur du mieux qui trop souvent gâte le bien, mais qui nous aide parfois à le trouver ; de même, en fait de critique, conserver n'est pas déclarer l'esprit humain épuisé, mais lui rappeler sans cesse ce qu'il a fait d'immortel et sur quel idéal il l'a fait, le tenir en garde contre son penchant à oublier le passé, l'avertir enfin que, pour trouver plus sûrement sa voie dans l'avenir, il doit marcher à la lumière de toute sa gloire.

Telle est la critique que l'Académie française honorait, il y a vingt-cinq ans, en appelant dans son sein l'écrivain distingué et l'homme aimable auquel j'ai l'honneur de succéder.

M. de Féletz naquit à Gumont, petit village de la Corrèze, le 3 janvier 1767. Sa famille était une des plus anciennes du Périgord. Il eût pu faire preuve de seize quartiers ; car il n'en fallait pas moins pour obtenir un canonicat dans le chapitre

de Lyon, et M. de Féletz y songea quelque temps. On l'y fit songer du moins ; et ce qui prouve que- c'était de l'ambition suggérée, c'est qu'il se rebuta devant les premières difficultés de ses recherches héraldiques. En vain un membre du chapitre, qui sans doute lui en avait donné la pensée, l'exhortait à persévérer ; soit qu'il suspectât dès lors la solidité de l'institution, soit qu'il trouvât inconséquent de prendre de la peine pour devenir chanoine, il y renonça.

Après de bonnes études commencées à Brives et terminées à Périgueux sous la forte discipline des pères de l'Oratoire, il vint faire sa théologie à Paris. Il était depuis deux ans maître de conférences dans la célèbre institution de Sainte-Barbe, lorsqu'au milieu de 1791, un prêtre assermenté vint, au nom de la commune de Paris, sommer les fonctionnaires de l'établissement de prêter serment à la constitution civile du clergé. Il fallait jurer ou se retirer. Tous se retirèrent. Les élèves suivirent les maîtres ; et le nouveau directeur, qu'on tenait tout prêt dans la cour pour le cas prévu d'un refus de serment, prit possession d'une maison déserte. M. de Féletz se retira en Périgord.

Le moment n'était pas tentant pour se consacrer à l'Église. M. de Féletz pouvait s'arrêter aux premiers degrés du sacerdoce ; mais il y avait danger

à aller plus loin : c'était de quoi l'y décider. En ce temps-là, le point d'honneur du gentilhomme eût fait plus que raffermir la vocation, il l'eût donnée. Aussi, sur la fin de 1791, quand déjà l'injonction du serment plaçait entre la prison et la nécessité de se cacher tout ce que le clergé français comptait de chrétiens fidèles, M. de Féletz se- faisait ordonner prêtre dans une chambre.

Les premiers décrets sur le serment n'y assujettissaient que les ecclésiastiques en fonctions. Plus tard, quand les lois furent appliquées avec le zèle de la peur, et que, dans le doute, ce fut la violence qui décida, tout prêtre fut tenu pour prêtre en exercice et contraint au serment. M. de Féletz invoqua vainement sa qualité d'ecclésiastique sans fonctions. Il fut, sur son refus invincible, arrêté, jeté en prison, condamné sans jugement à la déportation, et transféré, en mars 1794, sur les pontons de Rochefort, avec huit cents prêtres que la Convention y envoyait mourir, en attendant qu'elle décidât où elle les déporterait.

Quand nous parlons de pontons, nous songeons à ceux où l'Angleterre punissait de nos victoires nos malheureux prisonniers. Mais, s'il. était possible de calomnier la cruauté, on calomnierait les pontons anglais, en comparant les mauvais traitements que l'abus du droit de la guerre y faisait su-

bir à des ennemis, avec les tortures que des Français eurent à souffrir sur des pontons français. La politique qui entassait huit cents prêtres à bord du Washington et des Deux-Associés avait voulu approprier le supplice à la condition des victimes ; elle faisait de ces prêtres autant de martyrs.

Répartis par moitié entre les deux bâtiments, le jour on les parquait sur une partie du pont , qu'une cloison à claire-voie séparait de l'équipage. C'était leur préau. Là, sous la gueule de canons chargés à mitraille et incessamment pointés sur eux, debout, sans table ni bancs, sans livres — on leur avait ôté jusqu'à leur livre de prières ; — accablés par le froid, la faim, l'inaction ; épiés, insultés, et, sous prétexte de complot, fouillés par la cupidité de leurs geôliers, tant que leurs vêtements en lambeaux pouvaient cacher autre chose que leur nudité, ce supplice semblait pourtant une délivrance, comparé à celui qui les attendait la nuit.

La nuit était de onze heures ; onze heures qu'il fallait passer dans un entre-pont haut de cinq pieds, où l'air et la lumière ne pénétraient que par deux écoutilles. Des planches, ajustées dans tout le pourtour à hauteur d'appui,'servaient de lit ' à un certain nombre de déportés. D'autres couchaient dessous, et siï le plancher nu. Le reste

s'entassait, ceux-ci dans le milieu de l'entre-pont, en lignes serrées, étendus sur le côté, faute de place ; ceux-là dans des hamacs contenant chàcun deuxhommes, et qui pendaient jusque sur le visage de ceux qui gisaient au-dessous. Ce que l'imagination épouvantée se représente d'une telle agglomération, dans un espace si étroit, d'hommes en grand nombre infirmes et presque tous malades, quelle peinture pourrait l'égaler? ou plutôt quel effort pour le peindre ne serait pas un jeu d'esprit malheureux ? Le régime des pontons de Rochefort était celui du bâtiment négrier; seulement les patrons avaient hâte de jeter leur cargaison à la mer.

Lorsqu'enfin chacun, en rampant, s'était traîné à sa' place, souvent l'officier de service paraissait à l'entrée du cachot, une lanterne à la main, poussant devant lui dans ce gouffre quelque nouveau condamné, auquel il conseillait plaisamment de se coucher en travers sur les autres, lui promettant la première place vide que laisserait un mort. Il ne l'attendait pas longtemps. Dans ces nuits éternelles, que de fois des cris perçants, une rumeur de gens qui semblaient se prendre de rixe dans les ténèbres, annonçaient qu'un transport au cerveau venait de transformer en furieux le plus doux peut- être et le plus résigné de ces misérables! Ainsi

débutait souvent la maladie sur les pontons de Ro- chefort; l'agonie n'était pas loin. Heureux ceux qui échappaient par une mort subite aux soins des infirmiers de la Convention! Les cas en étaient fréquents. Une nuit, M. de Féletz sentit la tête de l'un de ses voisins peser sur lui plus lourdement que de coutume. Il le pria doucement de s'écarter ; celui-ci n'en faisant rien, il le crut endormi et n'insista pas, ne voulant pas lui ôter le bienfait de ce court répit. Le lendemain, aux premières lueurs qui pénétrèrent par les écoutilles, il s'aperçut que son épaule avait servi toute la nuit d'oreiller funèbre à un cadavre.

Les malades étaient évacués sur les chaloupes des deux bâtiments. Le froid, l'eau qui baignait leurs grabats, le roulis, le manque de secours, les menaient promptement au dernier terme. Chaque fois qu'il en mourait un, on hissait un pavillon sur la chaloupe, et l'équipage, averti que la République comptait un ennemi de moins, criait, chapeau bas : Vive la République! La fête s'en renouvelait sou- vent. Il ne se passait guère de jour sans qu'une barque n'emportât un ou plusieurs morts à 1'1le d'Aix, devenue le cimetière des déportés. Il y en eut jusqu'à quatorze en moins de deux jours. Les valides creusaient de leurs mains les fosses dans le sable du rivage, et les morts y étaient déposés

en silence, sans aucun signe extérieur de religion et sans prières !

Il est des crimes dans l'histoire dont on est inconsolable ; et c'est tant mieux, si cette douleur généreuse peut être une force et un obstacle pour en empêcher le retour. Tel est sans doute le supplice de ces huit cents prêtres, réduits, en une année, à deux cents, par un genre de déportation à l'intérieur aussi meurtrier que l'échafaud. On se console d'autant moins d'un aussi effroyable abus de la vie humaine, qu'à cette époque la révolution, personnifiée dans la Terreur, n'était plus elle- même, pour parler le langage de Tacite, qu'un crime osé par quelques-uns et souffert par tous. Il ne faut pas faire aux pontons de Rochefort le triste honneur de les compter parmi les maux qui sont la rançon nécessaire de quelque grand bien; ce ne sont que des barbaries gratuites ou des folies, dont le seul effet est de perpétuer les doutes sur le bien qui leur a servi de prétexte, et de jeter dans la conscience humaine d'irrémédiables découragements.

Le martyre des déportés de Rochefort cessa au moment où les victimes allaient manquer. Au mois d'avril 1795, l'ordre arriva de Paris de diriger sur les prisons de Saintes ce qui en restait. Ce fut alors que les deux équipages osèrent solliciter

de leurs prisonniers l'attestation écrite qu'ils avaient été traités avec douceur. Soit erreur de charité, soit cette première joie du captif devenu libre qui se jette au cou de son geôlier, les déportés de l'un des deux vaisseaux accordèrent le certificat. Ceux du vaisseau où se trouvait M. de Féletz, par son conseil ou avec son adhésion, le refusèrent. « Nous voulons bien nous taire, dirent-ils, sur ce que nous avons souffert; nous le pardonnerons même : mais déclarer le contraire de la vérité, notre honneur et notre foi nous le défendent. » La véritable charité était dans cette promesse de silence et de pardon. M. de Féletz la tint fidèlement. Personne ne l'entendit jamais parler de ces tristes scènes ; et, s'il y fait allusion dans ses écrits, c'est en quelques mots vagues et comme en hésitant ; on dirait une confidence douloureuse refoulée dans son cœur par un serment.

Sa jeunesse, sa constitution robuste, la force propre aux caractères doux, laquelle résiste d'autant mieux qu'il ne s'y mêle aucun effort, l'hospitalité dans une aimable et pieuse fainille de Saintes, l'eurent bientôt rétabli. Il naquit de ces relations une amitié qui a duré jusqu'à sa mort. Chaque année , au mois d'avril, en mémoire du jour où la pitié, encore si périlleuse, lui avait ouvert cette maison, une lettre de Paris apportait à ses hôtes,

avec quelque expression nouvelle et ingénieuse de sa reconnaissance, une courte relation de sa vie d'un anniversaire à l'autre. Le demi-siècle qui s'écoula depuis ce jour, en lui donnant l'indépendance par un travail modéré, la réputation par le suffrage des honnêtes gens, le succès sans ennemis, ne lui laissa aucun souvenir aussi doux ni aussi présent que celui de ses premiers pas à l'air libre, de la première vue de visages humains au sortir des pontons de la Convention. En vain, dans ses lettres, il veut parler de ce que l'année écoulée a apport-é de nouveau dans' sa vie, il ne sait parler que des doux soleils d'avril 1795 et de ses promenades aux environs de Saintes, « dans le bon temps, dit-il, où nous étions si malheureux ».

Près de cinq ans se passèrent encore avant que la sécurité fût permise aux ecclésiastiques insermentés. M. de Féletz dut plus d'une fois se cacher. Une nuit, à Orléans, les gendarmes étaient venus pour l'arrêter; il leur ouvrit lui-même la porte, et, pendant qu'ils verbalisaient, il s'échappa. Il y allait pour lui de Sinnamary. Ce fut son dernier danger. Grâce à un nouveau revirement de la politique équivoque du Directoire, il put jouir d'une liberté de tolérance, jusqu'à ce que le 18 brumaire, en mettant fin du même coup aux pros-

criptions et aux gouvernements prescripteurs, rendit l'ami des lettres à la paix de ses études, et rouvrit les salons de la bonne compagnie à l'homme le plus fait pour y plaire et s'y faire aimer.

Il faut lire le récit qu'il a fait de la façon dont il devint auteur sans le vouloir. Il avait écrit du Péri- gord, à un journal de Paris, un article sans signature sur les affaires du temps. L'article fut inséré et fit du bruit dans sa province; Je gâterais, en la refaisant, l'anecdote du jeune Périgourdin d'Exci- deuil qui s'en laisse faire des compliments par les gens du lieu; et qui, pour comble, va demander ceux de M. de Féletz, lequel a la générosité de ne pas les lui refuser. Trait charmant, qui révélait un homme d'une exquise bienveillance, et qui promettait , chose plus rare, un auteur modeste !

Malgré ce premier succès, auquel certes il n'avait guère aidé, M. de Féletz ne s'en crut pas plus écrivain. Il n'était pas aussi aisé à persuader là-dessus que son compatriote d'Excideuil. Quelqu'un pourtant y réussit. M. de Féletz était venu à Paris pour y faire rayer le nom de son frère de la liste des émigrés. Il y retrouva deux de ses camarades de Sainte-Barbe, les frères Bertin, qui venaient de fonder le Journal des Débats: Ceux-ci devinèrent le critique habile sous l'amateur des bons livres ; ils le pressèrent de se joindre à eux.

M. de Féletz se défendit longtemps. Les vocations fausses, qui ne sont que les prétentions, vont au- devant des offres ; les vraies y résistent , parce qu'elles sont toujours accompagnées de modestie. Enfin il consentit à prendre cette plume que ses amis lui mettaient à la main ; et, dès le début, il se montra écrivain excellent.

Nous devons donc M.-de Féletz aux frères Bertin. De tous les services qu'ils ont rendus aux lettres, c'est .celui-là sans doute qui me touche le plus. Mais conunent me défendre de parler des autres ? N'est- il pas selon le cœur de M. de Féletz que je mêle à son éloge quelques mots de souvenirs pour ses deux amis? Qui a mieux compris que les frères Bertin le caractère et le rôle de la littérature au dix-neuvième siècle? Qui a plus fait pour concilier les deux principes où je faisais consister tout à l'heure l'excellence de la critique conservatrice? Disciples fervents du dix-septième siècle, avec du goût pour les hardiesses et de l'indulgence pour les témérités du talent, en même temps qu'ils admiraient dans Bos- suet l'expression la plus haute de la tradition, ils défendaient les droits de l'invention dans M. de Chateaubriand. Durant leur longue carrière, que d'écrivains distingués n'ont-ils pas aidés à se produire; j'en dis trop peu; devinés, avertis d'eux- mêmes ! Ils n'attendaient pas que la réputation les

leur montrât ; ils découvraient le talent avant tout le monde, parce qu'ils l'aimaient. Ils l'aimaient an point d'en encourager la plus lointaine apparence dans le jeune homme inconnu qui se recommandait à eux de son amour pour les lettres et de ses habitudes studieuses. Ce fut mon seul titre auprès de l'aîné des deux frères, lorsqu'il voulut bien prendre sur lui les risques de mon apprentissage littéraire au Journal des Débats. Que l'Académie me permette de reporter un peu de ma reconnaissance sur cet homme éminent et excellent. C'est de lui -que me sont venus les premiers conseils ; si je n'y avais pas été docile, je n'aurais pas en ce moment l'honneur de parler devant vous.

M. de Féletz prit rang parmi les premiers dans la campagne que faisaient alors les frères Bertin contre le mauvais langage de la fin du dernier siècle. Le succès en fut mémorable, et les contemporains s'en souviennent comme d'un des plus brillants épisodes de cette résurrection sociale dont la France donna le spectacle au monde rassuré de 1800 à 1805. Le Consulat s'accommoda du prodigieux débit du Journal des Débats. Ses arrière-pensées monarchiques trouvaient leur compte à ce qu'on y parlât des gloires de l'ancienne monarchie. Son profond mépris pour les demeurants de la révolution était chatouillé par les critiques dont

on y poursuivait leurs doctrines et leurs écrits. Mais ce qui ne déplaisait pas au Consulat devait effaroucher l'Empire. Le jour où les souvenirs de l'ancienne monarchie parurent à Napoléon Ier des allusions à ce qui manquait à la sienne, et qu'au lieu de critiques, désormais inutiles, contre des hommes que sa gloire et ses faveurs avaient si complètement discrédités, il lui fallut lire l'éloge d'écrivains populaires qui ne l'aimaient point, ce jour-là la disgrâce du Journal des Débats fut résolue. Un coup d'autorité punit ses fondateurs de leurs amitiés courageuses et des services qu'ils rendaient à la société par-dessus la tête du grand empereur. Pour lui, propriétaire du Journal des Débats par la confiscation , il y fut loué sans rival quand il y écrivit ; mais il n'y écrivit jamais avec la main de M. de Féletz.

De tous les hommes distingués qui travaillèrent à cette restauration du sens moral, du goût et de la langue, aucun ne fut plus agréable au public que M. de Féletz. Il n'était pourtant ni le plus profond ni le plus savant ; mais, plus mêlé à la société de son temps, il savait mieux ce qu'elle voulait, parce qu'il le savait de sa bouche. Or, elle ne demandait au critique ni le raffinement des théories, ni les curiosités du savoir; elle était moins pressée,. chose- rare, d'avoir du nouveau

que de ravoir l'ancien; elle voulait retrouver ses traditions, réparer son jugement et sa langue, refaire ses études, pourvu que ce ne fût pas sous un pédant : et qui l'était moins que M. de Féletz ?

Je crois voir une autre raison de son succès. La déclamation était le défaut de tous les livres de ce temps-là, même des bons. Deux causes l'y avaient introduite : l'imitation des généralités -ambitieuses et vaines du langage législatif, et la longue habitude de la peur, qui avait fait enfler la voix à tant de gens. M. de Féletz y opposait la qualité qui en est le plus exact contre-pied, le natureL Le seul rapprochement, dans ses écrits, des citations qu'il critiquait et de l'aimable simplicité de son style, eût suffi pour rendre la déclamation ridicule. Mais la société voulait plus ; -la déclamation avait été la langue de la Terreur ; elle voulait qu'on l'en vengeât. M. de Féletz l'y servit à souhait. Voir des hyperboles percées de part en part, des décla- mateurs tomber de leurs échasses, ce fut, pendant longtemps, un des plaisirs les plus goûtés de la société française. Personne ne le lui donna plus souvent, ni mieux assaisonné, que M. de Féletz.

Le recueil qu'on a formé de ses principaux articles n'est point son ouvrage. Des amis en arrachèrent la publication à sa modestie, que rendait encore plus scrupuleuse un peu de paresse. Il en a

fait l'aveu; laissons-lui-en le mérite et la grâce; aussi bien, il fit assez souvent violence à son inclination pour écrire de quoi remplir au delà de vingt volumes. C'est surtout quand il lui fallait s'employer à sa réputation que l'aimable académicien se persuadait qu'il était né paresseux.

Outre toutes les leçons de goût, de bon sens, de bon langage, de conduite même, qu'on tire de ce recueil, il en ressort une vérité générale à l'honneur de la critique, et que je ne puis guère passer sous silence : c'est qu'elle se trompe rarement. Je la suppose, bien entendu, éclairée, savante, exercée au nom de principes certains par un honnête homme qui veut le bien de la vérité, sans vouloir le mal des auteurs. A ces conditions-là, le recueil de M. de Féletz en est la preuve, la critique a presque toujours raison. On ne citerait aucun ouvrage que ses sévérités aient empêché de vivre, tandis qu'on en pourrait citer que son indulgence n'a pas empêchés de mourir.

D'où lui vient cette sorte d'infaillibilité ? Est-ce seulement de la pénétration personnelle de l'écrivain? Elle n'y sert pas peu assurément ; mais la principale cause est dans la condition même du critique, dans cette prévention d'habitude, de profession , de parti pris, qui le tient en garde contre l'aveuglement des admirations contemporaines.

Et encore, est-ce à peine assez de tout cela pour échapper à l'illusion, surtout en France, où tel est l'empire de la mode, qu'elle impose ses engouements même à ceux qui sont engagés de réputation à s'en défendre, et qu'elle glisse quelque chose de son vain langage jusque dans les livres où l'on se moque d'elle. L'histoire de notre littérature offre plus d'un exemple de critiques, je dis critiques de parti, intéressés à trouver des fautes, qui ont jugé plus sainement de certains ouvrages que les admirateurs contemporains, même sincères et compétents.

Nous avons en nous deux esprits : le nôtre d'abord , tel que Dieu nous l'a donné ; c'est le bon ; puis l'esprit qui nous vient de notre parti, de notre faction, de notre coterie, de tout le monde enfin ; c'est l'esprit d'imitation. Combien de gens qui ne jugent les livres qu'avec cet esprit-là! Plus tard, quand ils sont enfin rentrés en possession de l'autre, demandez-leur ce qu'ils pensent de leurs admirations passées ! Et cependant il s'agissait de livres lus avec transports, avec larmes ; oui, avec larmes : je le crois bien, car si rien ne sèche plus vite que les larmes, rien aussi ne s'imite plus.

Cette prévention d'état qui suffit à peine pour assurer l'indépendance du critique, M. de Féletz ne l'exagéra jamais par hostilité, ni ne la désarma

par complaisance. Il savait louer ses amis sans les flatter, et trouver un livre imparfait sans se croire ennemi de l'auteur. Il ne punit jamais personne du seul tort de n'être pas de son goût. On le disait malin : si la malice n'est que le plaisir que prend une raison enjouée à s'amuser des prétentions d'un auteur, peut-être ne se le refusait-il pas. Pour méchant, ceux: qui l'appelaient ainsi, par trop de bonté pour eux-mêmes, n'osaient lui en donner le nom tout haut. Si M. de Féletz ne se laissait pas attendrir par le chagrin utile que font de justes critiques à un écrivain de valeur, il s'interdisait tout ce qui pouvait faire plus de peine aux auteurs que de bien à la vérité ; comme leurs fautes faisaient plus pour son crédit que lui-même, pour n'être pas ingrat il n'était pas trop sévère.

Après tout, c'était un Aristarque auquel une femme auteur, fort à la mode en ce temps-là, pouvait écrire impunément : « Si vous trouvez des défauts dans mon livre, » — quelle aimable concession ! — « passez-les sous silence ; faites valoir, avec la finesse et le charme de votre esprit, ce qu'il y a de bon, le plan, la conduite, la pureté de la morale et des intentions, les scènes du goût général, .— » quoi donc encore? — « et quelques mots qui méritent peut-être d'être cités. » Une yanité si naïve, s'offrant d'elle-même si étourdi-

ment à ses railleries, une pièce si curieuse à servir au public, ne le tentaient point. Il eût été plus malin pour qui aurait eu plus de défense.

Le premier étonné de l'effet qu'il produisait, ce fut M. de Féletz. « Je ne vous dirai pas comment votre ami fait un peu de bruit, écrivait-il en avril 1805 à ses hôtes de Saintes, et je vous prie de ne pas le demander à d'autres. » Pourquoi ne veut-il pas dire le secret de sa réputation? Je le devine. Il était trop véritablement modeste pour le savoir. Dans la suite, et de jour en jour, le bruit s'accrut, sans que la vanité vint. Et lorsqu'après un quart de siècle le succès diminua, loin d'en avoir de l'humeur, M. de Féletz en parut soulagé, comme un homme modeste ennuyé de faire illusion malgré lui, qui se voit enfin ramené à sa mesure et délivré de la nécessité d'expliquer sa fortune.

Rare exemple, et qui vaudrait bien qu'un moraliste délicat en recherchât la cause! Ne serait-ce point qu'à la différence de la plupart des gens de lettres, M. de Féletz était homme mûr avant d'être auteur, et ne fut jamais auteur tout à fait? Les lettres le laissèrent tel qu'elles l'avaient trouvé, pourvu d'une raison assez forte pour supporter le succès et pour s'en passer. Il n'eut rien d'un auteur, le dirai-je? pas même le style. Y a-t-il donc un style d'auteur? Oui; c'est un certain apprêt de

langage propre aux gens de lettres qui le sont devenus trop tôt, et qui ne cessent pas de l'être un moment. M. de Féletz écrit comme il parlait, et il parlait comme de son temps les gens d'esprit de la bonne compagnie. Tel de ses articles n'est que le résumé piquant d'une conversation de salon à laquelle il avait pris part; le morceau a d'autant plus de sel, qu'il y a donné plus de place à ce qu'il avait dit. En parlant au public, le journaliste croit encore parler à la bonne compagnie ; seulement, comme il n'y est pas sûr de tout le monde, il parle, non en homme qui s'écoute, mais en homme qui s'observe.

Quelque chose, dans les écrits de M. de Féletz, lui est plus propre que son style ; et ce quelque chose est peut-être encore plus l'homme que le style lui-même : c'est le tour. Le tour est la physionomie de l'écrivain. Chez M. de Féletz, c'est, dans une grande solidité de principes, l'allure légère d'un esprit délicat qui ne veut pas peser ; c'est, avec un savoir exact et toujours employé à propos, l'air d'un homme qui ne prétend pas en apprendre aux autres; ce sont ses retours sur lui- même, l'inattendu du moi, si aimable chez les gens modestes; le don du trait, l'abondance de ces mots charmants dont il dit quelque part, non pour le faire dire des siens : « Mot excellent, parce

qu'il contient beaucoup de vérité; » c'est enfin l'enjouement qui donne toutes ses grâces à l'éloge, ôte au blâme toutes ses pointes, et qui persuada sans doute à plus d'un justiciable de sa piquante critique qu'être condamné par un juge si peu rébarbatif, ce n'était pas même être jugé.

Tel était l'écrivain, tel le causeur. Qui sut causer plus agréablement que M. de Féletz? En entrant dans un salon, il n'apportait rien de préparé ; ce qu'il avait à dire, il semblait l'y trouver, et il l'y trouvait en effet dans la vue des gens, dans son désir de leur plaire, dans le sujet que fournissait le hasard ou le caprice. Celui-là ne venait pas essayer dans un cercle l'effet d'une harangue ou d'une leçon en projet, ni faire sa propre répétition; il causait. Il causait comme Cicéron, et non parce que Cicéron l'enseigne, « ne s'emparant point de la conversation comme de son domaine, mais souffrant que là, comme dans tout le reste, chacun ait son tour (1) ». M. de Féletz savait partager, et c'est avoir deux fois de l'esprit dans une société où personne ne laisse volontiers prendre sa part.

Jamais, d'ailleurs, le dommage d'autrui ne fit les frais de sa conversation. Il n'était pas de cette

(1) Vicissitudinem non iniquam putet. (De Officlis, I, XXXVII.)

espèce de gens d'esprit qui ne peut vivre que de la destruction des autres. Il parlait des imperfections d'autrui en homme qui songeait souvent aux siennes ; presque plus vif quand il disait la vérité en face aux gens, que quand il la disait en leur absence; et, sans jamais sortir de la civilité, ne passant rien au travers insolent. Un jour, un personnage de l'Empire, fort enflé par la faveur du maître, et qui se mesurait à la fausse grandeur que lui donnait sa fortune , du reste homme d'esprit, avec le grand défaut de ne savoir pas l'être au bon moment, l'abbé de Pradt, disait aux rédacteurs du Journal des Débats, au sujet d'un fait dont il constatait l'exactitude : « Ah ! pour cela, Messieurs, il n'y a que moi qui puisse le savoir ; car il faut aller dans la bonne compagnie. » — « J'y vais, moi, Monsieur, dit M. de Féletz se levant avec vivacité; et ce qui m'étonne, c'est que je ne vous y ai jamais rencontré. »

Au reste, écrits, conversation, tout révélait en lui le type de l'homme du monde, si différent du mondain. Tandis que le mondain s'agite à la surface de la société, et n'y porte que l'impossibilité de vivre avec lui-même qui le chasse de chez lui, M. de Féletz voyait dans la vie du monde un commerce solide entre des gens honnêtes et d'esprit, qui font échange de leurs qualités et se sacrifient

quelque chose de leurs défauts. Il apportait pour sa part, dans ce commerce, les deux qualités les plus propres à le rendre aimable et sûr : un caractère sur lequel tout le monde faisait fond, un esprit dont ses amis n'eurent jamais peur.

Il en avait une autre encore plus prisée peut- être : c'était de ne tourmenter personne de sa réputation ni de sa fortune. Le monde est plein d'hommes, ou si délicats sur ce qui se dit d'eux, que leur vanité est un souci public ; ou si âpres à leurs affaires, que tous ceux qu'ils fréquèntent, de gré ou non s'y trouvent engagés. Tel n'était pas M. de Féletz. Loin de fatiguer les gens de son mérite ou de ses intérêts, il leur donnait l'envie de louer un auteur qui se dérobait aux éloges, de faire des offres de service à un homme qui trouvait toujours sa fortune au-dessus de ses talents.

En fait d'avantages et de places, il n'eut que ce qu'on lui offrit. C'était fort peu, comparé à ce qu'il pouvait prétendre. On l'eût pourtant contenté à moins : c'est ce que virent, par .son étonnement et par sa reconnaissance, ceux qui l'avaient servi. Il était d'ailleurs du même homme de perdre avec dignité ce qu'il avait obtenu sans le demander. Dirai-je qu'on eut le tort de profiter de ce désintéressement , lorsqu'on lui ôta ses fonctions d'administrateur de la bibliothèque Mazarine? Et pour-

tant -ce qui le toùcha le plus alors, l'Académie le sait, ce fut le regret qu'elle en exprima et l'accueil que vous lui fites, Messieurs, quand il vint au milieu de vous prouver, presque plus qu'il ne le voulait, combien la fermeté facile avec laquelle il recevait cette disgrâce la rendait inexplicable.

L'enjouement même ne manqua pas, vous vous en souvenez, à la façon dont il vous remercia de ce témoignage de sympathie. L'enjouement, c'était son cachet ; il le conserva jusque dans les ombres de la mort. Il y conserva aussi la crainte de trop occuper les autres de lui ; et plus d'une souffrance étouffée trahit, jusqu'en cette extrémité où nous ne pouvons plus rien pour nous-même, l'homme accoutumé à n'incommoder personne.

C'est dans une des plus cruelles angoisses du dernier combat, qu'une personne de sa" famille, émue jusqu'au désespoir du spectacle de ses souffrances , s'échappa, malgré la piété la plus vive, jusqu'à dire que Dieu lui devait bien de les lui épargner. « Dieu ne me doit rien, » répondit le mourant. Il avait raison. Dieu lui avait donné de tous les biens humains les plus grands : de belles qualités sans leurs défauts, la foi sans l'intolérance , le dévouement politique sans les petitesses de l'esprit de parti, le talent sans la vanité. Pour comble, il lui avait donné la science de finir à

temps. Non seulement il fit sa retraite avant qu'on se retirât de lui ; mais, entre autres genres de bienveillance , il eut certainement le plus rare : il aima ses successeurs.

Il leur a laissé un bel exemple , à imiter dès à présent ; car n'avons-nous pas à recommencer la campagne des premières années de ce siècle? Ne sommes-nous pas encore en face de la fausse philosophie, de la mauvaise morale, de leur auxiliaire suranné, la déclamation? Mais le combat menace d'être plus laborieux qu'au temps de M. de Féletz. Alors il y eut autour de la critique un élan universel d'adhésion. La société "soutenait, aimait la critique. La critique aidait la société à reconquérir ses mœurs. Elles avaient toutes deux la même fortune. Aujourd'hui je les vois séparées et en défiance. La critique se retire de plus en plus dans les profondeurs du savoir sans application et dans la paix des théories ; la société s'intéresse si peu à la critique, qu'elle l'a laissé éconduire des journaux, pour y faire place aux romans. Avouons-le d'ailleurs, ne sont-ce pas les erreurs meurtrières de la critique politique qui ont rendu toutes les sortes de critiqué suspectes à notre pays?

La tâche est donc moins aidée du public, et pourtant ses difficultés ont augmenté. Vos exemples , Messieurs, ne rendraient pas supportable

une critique à laquelle manqueraient une érudition solide et variée, l'invention qui trouve de nouvelles raisons pour prouver les vieilles vérités, un talent d'écrire pur de tous les défauts qu'elle relève chez les àutres. Les temps y ont ajouté un nouveau devoir. Le mal que font les livres est apparemment l'œuvre de deux grands coupables : l'écrivain et le public. Jusqu'ici la critique n'en a reconnu qu'un seul : l'écrivàin. La justice de notre temps veut plus; elle veut que, sans jamais 'absoudre l'écrivain, la critique réserve ses plus grandes sévérités pour le public.

Il y a des raisons de ménager l'écrivain qui ne laissent pas de toucher de très bons esprits. Les auteurs sont-ils aussi maîtres de leur talent que le public l'est de son jugement? Ne les fait-on pas plus libres qu'ils ne sont, pour se donner le droit de les blâmer plus qu'ils ne méritent? S'en est-il vu un seul qui, ayant le vrai dans une main et le faux dans l'autre, ait par calcul retenu le vrai et laissé échapper le faux? Si la critique s'emporte jusqu'aux personnalités, ne risque-t-elle pas d'attacher l'écrivain à ses défauts par point d'honneur? N'y inté- ressera-t-elle pas tout au moins la générosité de ses amis dont les condoléances vont devenir d'autant plus pernicieuses qu'elles auront l'air d'une Synlpathie honorable pour le talent méconnu? Enfin,

n'oublions pas que le don d'écrire, même avec de grands défauts, est une supériorité ; or la critique doit être faite de telle sorte qu'elle n'affaiblisse jamais le respect pour les supériorités, et qu'elle sache défendre le vrai contre les erreurs des gens de talent, sans caresser l'envie secrète qui prend plaisir à les voir rabaisser.

Demander à un écrivain de n'être pas dupe du bruit qu'il fait, c'est lui demander d'être un héros. Mais, quand on conseille à une grande société de n'être pas le jouet des fantaisies de ses auteurs, on ne lui conseille que de se respecter. Si la société française datait d'hier, si elle n'avait ni de grandes traditions littéraires, ni un passé qu'elle a fait et qui l'oblige, peut-être ne faudrait-il pas la rendre responsable du mal qui lui vient des mauvais livres : mais, au moment même où il en parait un, n'en avons-nous pas le contre-poison sous la main, dans nos bibliothèques, que dis-je? dans les livres de classe de nos enfants, à qui nous avons soin de cacher ceux que nous lisons? C'est donc avec tous les moyens de rester sains que nous consentons à nous laisser corrompre! C'est de notre plein gré qu'à des lectures solides, qui nous rendraient plus gens d'esprits et plus honnêtes gens, nous préférons un plaisir facile et subalterne qui nous abaisse ; et si les esprits et les mœurs finissent par s'en al-

térer, nous applaudissons bravement le critique indigné qui nous en absout pour mettre toute la faute sur les écrivains : singulière justice qui, dans un crime commis par plusieurs, ne punit que le coupable le plus apparent et omet tous les complices !

Rechercher tour à tour dans nos préjugés nationaux et dans nos faiblesses individuelles les causes de la fortune des mauvais livres ; prouver à certaines de nos admirations qu'elles ne sont, au fond, que de secrètes complaisances pour nos défauts ; montrer par quel chemin les mauvais conseils vont trouver ceux qui veulent être mal conseillés ; les sophismes, ceux qui sont crédules et tranchants par ignorance ; le mauvais goût, ceux qui le prennent pour du nouveau ; voilà ce que doit faire désormais le critique, avec la triple autorité du moraliste, de l'homme de goût et du bon écrivain. Notre nation s'y prête plus qu'on ne pense. Elle n'a pas d'hypocrisie sociale; elle aime qu'on lui parle d'elle, fût-ce pour en dire du mal : profitons-en donc pour nous parler vrai. Vaut-il mieux que ce soit nos calamités. publiques qui s'en chargent? Nous entrons, dit-on, dans l'ère des sociétés qui se gouvernent par elles-mêmes. Si cette forme de gouvernement consiste à se passer de chefs, encore faut-il que nous nous en tenions lieu ; et le moyen,

si ce n'est par des mœurs? C'est par là qu'une nation profite des talents de ses hommes supérieurs, et qu'elle sauve sa conscience et son goût des séductions de leurs défauts. Ayons des mœurs politiques et littéraires, ou remettons-nous en tutelle.

La nouvelle mission du critique est ingrate; aussi a-t-il grand besoin d'y être encouragé. Il n'y a pas d'apparence qu'il le soit par le public : nous n'encourageons guère qui nous censure. Mais c'est assez, Messieurs, pour le soutenir contre les difficultés et les déplaisirs attachés à ce rôle, c'est assez qu'il ait devant les yeux la perspective, après de persévérants efforts, d'une place au milieu de vous.

Sans doute il y "aurait de l'illusion à s'exagérer la puissance de la critique, mais il y en aurait plus encore à la méconnaître. Si ses effets sont lents, ils sont certains. Elle ne fait pas rebrousser chemin à la mauvaise littérature : qui le pourrait? mais elle lui ôte des adeptes, en leur faisant peur d'avoir été dupes ; elle raffermit ceux qui, tout en ayant le goût sain, ont la faiblesse de vouloir être du parti de la mode ; elle maintient ceux qui résistent ; et, si elle n'arrête pas le char tout court, elle l'empêche de se précipiter. Hélas! Messieurs, c'est souvent tout l'office du bien dans ce monde. Il ne faut pas juger de l'efficacité de la critique

par ce qui s'écrit de mauvais malgré elle, mais par tout ce qui s'écrirait de pis, si elle n'y faisait obstacle. Elle agit comme la loi, dont la puissance ne se jugé pas par les crimes qu'elle n'empêche point, mais par tout ce que la crainte de ses châtiments enchaine de mauvaises pensées, fait avorter de résolutions coupables au fond des cœurs. La critique produit d'ailleurs des temps d'arrêt dans la marche des idées ; et les temps d'arrêt peuvent amener des retours de goût.

Enfin, est-il donc inouï qu'un auteur ait cédé à ses conseils et qu'il y ait gagné quelque chose? Je n'irai pas lui en demander l'aveu, surtout devant témoins ; mais pour peu que la critique ait été civile , et qu'en attaquant le mauvais exemple elle ait su ménager la personne, je ne doute pas qu'elle ne soit écoutée. L'auteur croira, en faisant mieux, ne se rendre qu'à son propre goût : il se sera rendu, en réalité, au contradicteur loyal qui aura pris le parti de sa gloire contre sa vogue.

Si la critique fait ou peut faire tout cela, Messieurs, elle est une des forces bienfaisantes et un des ressorts- moraux de la société ; et, quand vous la faites asseoir parmi vous, à côté des auteurs, et par leur vote généreux, vous prouvez que l'Académie française est un corps conservateur, et qu'elle se reconnaît toujours à ce que Bossuet disait d'elle,

il y a cent cinquante ans, lorsqu'il l'appelait « un « Conseil réglé et perpétuel, dont le crédit, établi « sur l'approbation publique, peut réprimer les « bizarreries de l'usage et tempérer les dérègle- « ments de cet empire trop populaire. » Le mot usage est devenu bien faible pour exprimer cette puissance irrésistible de la langue parlée et écrite, qui nous pousse aujourd'hui vers l'inconnu. Mais plus le temps a ajouté aux dérèglements de cet empire et diminué la force capable de les tempérer, plus l'Académie doit être jalouse de remplir le noble rôle auquel la conviait Bossuet. Deux moyens d'action lui appartiennent, et, par une admirable rencontre, ces deux moyens sont à la fois les seuls puissants, et les seuls qui ne la commettront jamais avec les passions et les querelles du présent : ce sont ses exemples et ses choix; double autorité, par laquelle elle pèsera d'un juste poids dans les destinées de notre patrie, tant qu'on y fera cas des bons écrits, et que les gens de lettres regarderont le titre de membre de l'Académie française comme le plus grand honneur où puisse prétendre un écrivain.

Mai 1851.

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. ALFRED DE MUSSET.

MONSIEUR,

En traçant le portrait de l'homme rare auquel vous succédez, vous avez craint d'omettre quelque trait caractéristique ou d'ajouter quelque trait de votre invention. Vous devez être rassuré. Le personnage que vous venez de peindre est bien le confrère dont la perte nous a été si sensible. Vous croyiez ne pas le connaître assez ; vous l'avez cherché, vous l'avez trouvé dans nos souvenirs encore douloureux, et vous nous l'avez peint au vrai, comme ces peintres habiles auxquels il suffit des indications d'une famille affligée pour faire un portrait ressemblant de quelque mort chéri. On le sent à votre ton pénétré : vous avez aimé M. Dupaty. Pourquoi pas plus tôt? Vous le dites avec tristesse : ce

sont les révolutions qui brisent les amitiés anciennes et empêchent les amitiés nouvelles. Ne faut-il pas y ajouter, pour les gens der lettres, certaines préventions qui les rendent suspects les uns aux autres par l'effet des classements arbitraires de la critique? Vous ne connaissiez pas M. Dupaty, par la très mauvaise raison qu'il ne vous connaissait pas lui- même. L'Académie, vous le saurez de reste, est bonne à bien des choses : elle détruit ces préventions , elle rapproche des hommes qui se croyaient dans deux camps opposés ; et, par ce noble usage de confier au nouvel élu l'éloge public de son prédécesseur, elle fait, nous venons de le voir, un dernier ami à celui qui n'est plus.

Vous ne m'avez laissé rien à dire, Monsieur, de la vie de M. Dupaty, ni de ses aimables ouvrages, ni de ce qu'on pourrait appeler ses qualités héroïques. Après votre discours, après les paroles que vous avez rappelées (1), et qui auraient rendu notre tâche si difficile, s'il s'agissait ici d'une lutte de bien dire et non d'une sincère émulation de regrets, rien ne manque à l'hommage qui était du. à notre confrère. Mais peut-être reste-t-il quelque chose à ajouter sur son caractère privé, sur ce qu'était l'homme de tous les jours. Votre dis-

(1) Il s'agit des paroles prononcées par M. Villemain sur la tombe de M. Dnpaty.

cours le fait deviner; j'essayerai de le dire et, si j'y mêle mes sentiments personnels, l'Académie me le permet, parce que je ne songe pas à les distinguer des siens, mais à donner quelques motifs de plus de notre regret commun. Je ne sais rien d'ailleurs de M. Dupaty que ne sachent tous ceux qui l'ont pratiqué et aimé. Mais , admis un des derniers à l'honneur de son amitié, peut-être ai-je été plus attentif à tout ce qui en faisait le prix et ai-je goûté plus profondément un bien que je voyais si près de m'échapper.

On a souvent dit de M. Dupaty : Il n'y a plus d'hommes tels que celui-là! Est-ce à dire qu'il a emporté avec lui les qualités d'esprit et de cœur que vous venez de louer si dignement? Ces qualités, grâces à Dieu, lui survivent ; elles sont l'apanage de l'homme, et elles animent parmi nous d'autres cœurs d'élite. Mais M. Dupaty les avait d'une certaine manière qui les lui rendait propres et personnelles, et c'est cette manière qu'il a emportée avec lui.

Voilà pourquoi on peut parler de sa probité, quoique parler de la probité d'un homme, ce soit, à ce qu'il semble, ou le louer de trop peu, ou trop peu estimer les autres hommes. Mais, de même qu'il y a une probité chagrine qui se paye de ce qu'elle fait par trop d'estime pour elle-même et trop

de sévérité pour autrui, de même il y en a une autre plus aimable qui ne se donne pas pour une rareté, afin de n'offenser ni de décourager personne, et qui, indulgente pour les autres, n'est sévère que pour elle-même. Telle était la probité chez M. Dupaty. C'est la différence entre l'honnête homme et le galant homme. Le monde nous donne le premier titre par un esprit de justice; le second, qui semble avoir été inventé pour M. Dupaty, c'est le cœur de nos amis qui nous le décerne.

Ce que j'ai dit de sa probité, je le dirai de sa bienveillance. Il y a aussi deux sortes de bienveillance : l'une qui s'arrête aux bons mouvements et se dissipe en paroles ; l'autre, qu'un grand docteur deTÉglise, saint Ambroise, a raison de mettre au-dessus de la bienfaisance même, parce qu'elle y mène invinciblement et qu'elle donne encore là où la bienfaisance n'a plus à donner. C'est de cette façon que M. Dupaty était bienveillant. Il s'était comme engagé à vie au service de tous ses amis, et peu s'en fallait qu'il ne tint pour ami quiconque avait besoin de lui. Tout ce qu'on peut avoir d'habileté permise pour ses propres affaires, sa bienveillance le lui suggérait pour les affaires des autres. Soit qu'il s'agit d'une froideur à dissiper dans l'intérêt d'un ami , ou d'une volonté incertaine à faire pencher en sa faveur, ou d'une

-confidence à attirer sans avoir l'air de l'attendre, personne n'était plus pénétrant ni d'une .insinuation plus efficace. Il m'a fait souvent penser, contre l'apparence , que le dévouement est la plus sûre des lumières, et que l'égoïste consommé, qui étudie les hommes pour s'en servir, les connaît moins que l'homme bienveillant qui s'aide même de leurs imperfections pour leur faire du bien.

Cette habileté innocente qui le rendait si utile -à ses amis, il l'oubliait quand il s'agissait de lui- même. Il semblait qu'il. ne fût armé que pour la défense des autres. Toujours confiant, l'âme découverte et nue, il vivait au milieu du monde comme au milieu d'amis, s'avançant au-devant d'inconnus, non du pas prudent des gens qui tâ- tent le terrain, mais comme un enfant qui ne soupçonne pas de pièges. Je lui en parlais souvent, et m'étonnais qu'ayant toujours été si exposé il eût été si respecté, et que le monde lui eût permis d'être un' si galant homme impunément. Il m'en donnait des raisons tout à l'éloge du monde. Pour moi, tout en croyant que la loyauté et l'ouverture sont une meilleure défense que l'artifice, j'expliquais cette impunité de l'homme de bien, chez M. Dupaty, par une susceptibilité courageuse dont on n'eût pas osé se jouer. Nul n'était plus prompt à pardonner une offense ; mais on

savait qu'il ne la pardonnait qu'après l'avoir relevée.

La promptitude d'esprit qu'ont certaines gens pour la médisance ou la raillerie, il bavait pour la louange. Quelques personnes n'y voulaient voir d'abord qu'une certaine frivolité dans un fonds d'obligeance naturelle ; mais à l'user, elles reconnaissaient dans cette prétendue frivolité une justice délicate qui tenait compte à chacun de ce qu'il avait d'aimable. Que tous les compliments qu'il savait si bien faire ne fussent pas toujours mérités, le plus grand tort en était aux gens ; c'était un peu de liqueur généreuse, débordant d'un vase trop plein.

Il était aimable jusque dans une faiblesse dont on peut parler à l'honneur de sa mémoire. Auteur et poète, comment n'eût-il pas eu beaucoup de tendresse pour ses ouvrages? Il aimait donc à en parler, mais comme on parle de ses meilleurs sentiments; il aimait à lire ses vers, mais comme ce qu'il savait de mieux à dire à ses amis. Sa faiblesse, c'était peut-être de voir des amis dans tous ceux auxquels il lisait ses vers. Si c'était plutôt un peu de vanité littéraire que trop de candeur, je l'ignore : en tous cas, j'aime mieux la vanité qui parle que celle qui se tait ; car ce que Sénèque a dit des douleurs de l'âme n'est pas moins vrai des

vanités ; les petites parlent beaucoup, les grandes sont muettes.

Aussi bien, ce n'est point de ses anciens ouvrages qu'il était vain, quoique ce que vous venez d'en dire, Monsieur, avec la double autorité du succès et du talent, prouve qu'il en aurait eu sujet. De tout son passé si brillant, il avait coutume de dire : « Je suis entré à l'Académie avec de la monnaie de billon. » Sa plus grande complaisance se portait sur ce qu'il composait, au moment où il le composait ; et le pire qu'on risquât en allant le voir sur les entrefaites, c'était d'entendre un poète septuagénaire débitant, avec le feu de la jeunesse et l'enthousiasme de l'art, de très beaux vers, composés lé plus souvent dans des nuits sans sommeil, où il voulait, disait-il, regagner le temps perdu, et où il abrégeait sa vie.

Vous avez fait un juste éloge d'Isabelle de Palestine , qui fut d'abord un opéra-comique, puis une tragédie, et que j'ai vu peu à peu tourner à l'épopée. C'est cette pièce dont il aimait à réciter des passages à ses amis. Il la recommençait sans cesse, comme s'il avait eu une seconde vie devant lui. Il est tel feuillet du manuscrit qui est formé de vingt feuillets superposés, dont le dernier ne devait pas être le feuillet définitif. Quand on en-

gageait M. Dupaty à s'arrêter : « J'expie, disait- il , la trop grande facilité de mes premiers succès. » Sur la fin de sa vie, une grave affection de la vue l'empêchant d'écrire, toutes ses corrections se faisaient dans sa mémoire, et c'était, chaque matin, comme un flot- nouveau qui effaçait ce qu'il avait écrit la veille sur le sable. Souvent je lui offris ma main pour fixer sur le papier de très beaux passages que j'espérais sauver ainsi de quelque rature dans la nuit. Il aimait mieux les garder dans sa tête pour en être plus longtemps le maître. C'est ainsi qu'il a emporté dans Içl tombe ses plus beaux vers. Que ne les ai-je retenus ! Que n'ai-je du moins le crédit de persuader que cet ouvrage, rendu public, lui eût assuré, à plus de trente ans de sa vogue de jeune homme, une renommée durable!

Dans ce poème tout religieux, M. Dupaty voulait rendre sensible par la forme dramatique l'idée chrétienne qui met tout le mal à la charge de l'homme et rapporte tout le bien à Dieu. Cette idée était devenue pour lui une croyance de cœur, dès le jour de ce combat du 13 prairial que vous avez si bien raconté. Quand le vaisseau le Patriote fut hors de danger, l'aspirant Dupaty, étonné d'être debout et sans blessure sur le pont jonché de cadavres, voulut voir si, dans toutes les parties du bâtiment où l'avaient appelé son devoir et en-

traîné son courage , il y avait un espace de la largeur de sa tête, que les boulets anglais n'eussent pas troué. Il se trouva que, durant ce glorieux combat d'un de nos vaisseaux contre trois, le jeune officier n'avait pas fait un pas sans qu'un boulet ne prît sa place, pas un mouvement sans que la mort n'eût passé devant ou derrière lui. Sa vie, ainsi sauvée, lui parut un bienfait direct de la Providence ; et désormais il en fit deux parts, prenant à son compte tout ce qui lui arrivait de mal, renvoyant à la Providence le bien même dont il eût pu faire honneur à sa volonté. Il confessait ainsi le dogme chrétien qui concilie la Providence avec le libre arbitre; dogme incompréhensible pour ceux qui ne savent pas s'en vouloir de leurs fautes et n'.être pas vains de leurs vertus ; croyance facile et familière pour l'homme de bien.

Je comprends que M. Dupaty ait eu cette croyance, et qu'il y ait été fidèle jusqu'à la mort. Outre sa vie plusieurs fois sauvée de périls extrêmes , vertus, talents, tout chez lui était don d'en haut : il le sentait, et il ne se servait de la réflexion que pour s'ôter le mérite de ce qu'il faisait sans elle. Ce poème, qu'il tint renfermé non seulement pendant les neuf années que prescrit Horace, mais pendant la moitié de sa vie, ne fut qu'une longue et douce méditation sur toutes ces

choses , et, en dernier lieu, une préparation à c qu'il regardait comme le dernier bienfait de 1 Providence, la mort dans la paix de l'homm humble et reconnaissant. C'est pour cela qu'il n voulut ni l'achever ni le livrer au public, et qut jusqu'aux approches de l'heure suprême, il put sans profanation, mêler et par moments confor dre ses derniers rêves de poète et ses dernière prières de chrétien!

Un esprit si aimable, un coeur si rare, avaien valu à M. Dupaty une grande faveur à l'Académie Son secret pour la garder était bien simple; i aimait l'Académie, et l'Académie le savait. Aime l'Académie, c'est autre chose que de s'y plaire, e de s'y montrer assidu à des séances où l'on en tend les maîtres de la parole et de la plumi parlant des choses de l'esprit. Aimer ainsi l'Aca.démie , c'est l'aimer pour soi. M. Dupaty l'aimai de la vraie façon, pour elle-même. Il lui était for dévoué, et n'avait rien plus à cœur que de lu plaire. C'est pour cela, Monsieur, que vous allie: devenir, presque à son insu, son candidat. 01 avait pu lui donner quelques scrupules d'école non sur la valeur de vos titres, mais sur lem orthodoxie classique. Ce qu'il pressentit des dispositions de l'Académie à votre égard le tourné peu à 'peu du côté de vos espérances. Je vis lef

scrupules se dissiper et naître la sympathie. Je me souviens qu'il me parlait de votre mère. Son cœur était déjà dans vos intérêts : votre cause était gagnée.

Comment M. Dupaty n'eût-il pas aimé en vous ce que vous avez de commun avec lui, parmi des différences profondes, l'inspiration, la veine? C'est ce que je me félicite d'avoir goûté des premiers, il y a vingt ans, dans les poésies de votre début. Tandis que bien des lecteurs s'en inquiétaient pour les lettres et pour vous-même, j'osais en faire l'éloge dans un des mille écrits oubliés, auxquels votre premier recueil donna sujet; et peut-être me sera-t-il permis, le jour où vos vers vous font entrer à l'Académie, de rappeler que, dès ce temps, je vous voyais marcher, tout en vous jouant, dans le grand chemin qui y mène. Votre recueil avait des défauts ; mais, tandis que chez d'autres les défauts ont l'air de- tenir à leur chair et à leurs os, vous portiez les vôtres comme un déguisement pour un jour de plaisir. On sentait que le naturel et la franchise prendraient bientôt le dessus, et que cette source jaillissante de vive et fraîche poésie, qui sortait, mêlée d'un peu de vase, coulerait, à vingft pas de là, pure et limpide.

Je ne veux pas m'attirer à moi-même ce que

vous venez de dire de si noble contre ceux < s'entêtent à ne pas croire à la conversion des ge pour se donner le plaisir de leur reprocher erreurs dont ils sont guéris. Mais, comme t< événement doit avoir sa morale, il semble ( votre réception n'aurait pas la sienne, si, pour pas rappeler les légères fautes de vos commen ments,' on risquait de ne pas faire ressortir as le mérite de vos progrès. Puisque j'ai parlé conversion, si l'on garde le silence sur les erre passées, n'ôte-t-on pas à la conversion ce qui donne l'autorité du bon exemple? Vous êtes en, aujourd'hui, Monsieur, pour que les lettres, a: quelles vous êtes si cher, rapportent une partie l'honneur que vous recevez aux principes qui v ont aidé à le mériter ; et, dans les éloges que vous adresse au nom de l'Académie, je craindi de faire tort tout à la fois aux principes en ne sant point ce qu'ils ont fait pour vous, à vo Monsieur, en ne disant point ce que vous avez pour vous-même.

Vous aviez pris pour le héros de vos prenait poésies l'Enfant du siècle. Vous nommiez ainsi jeune homme sorti la veille du collège , et s'était jeté dans les plaisirs, pensant entrer dan: vie. La mode était alors de mépriser les hOIll1 avant de s'être mêlé à eux, de douter de la ve

avant d'avoir eu des devoirs, et de Dieu avant de le connaitre. L'Enfant du siècle avait donné dans cette mode, s'imaginant qu'il prenait possession de ses vrais sentiments. Admirateur de lord Byron, s'il ne se croyait pas lord Byron, tout au moins se croyait-il son Don Juan.

Pour peindre ce personnage au naturel, vous vous étiez mis à douter vous-même de choses infiniment moins respectables, mais qui ne laissent pas d'avoir leur prix, notre vieille prosodie, par exemple. Vous étiez le plus vif à cette guerre qu'on lui fit sous la bannière de l'enjambement et du vers brisé; guerre dont vous êtes, elle et vous, seuls sortis sans blessures.

Vous aussi vous admiriez beaucoup lord Byron ; mais, pouvant déjà imiter de lui les admirables poèmes où son imagination sincère domine son humeur, vous aimiez mieux le Don Juan, par lequel il a fini en persiflant toutes choses, même la poésie.-Toutefois, plus d'un passage où vous aviez rencontré ses beautés en cherchant peut-être ses défauts, et bon nombre de vers que vous aviez bien voulu laisser sur leurs pieds, charmaient tous ceux qui se connaissent aux nouveautés durables : en sorte que jamais début littéraire ne causa tant d'inquiétude et ne donna tant d'espérance.

Vous aviez alors l'âge de votre héros. Moins de

quatre ans après, nous vous retrouvons, lui et vous, mais combien changés ! L'Enfant du siècle est un sérieux jeune homme, déjà las des passions contre lesquelles il lutte encore. Le premier orgueil de la vie a été abattu. L'arme du doute avec laquelle il jouait étant enfant, a éclaté dans ses mains saignantes. Dans l'excès de sa douleur, il s'en prend au dix-huitième siècle , à Voltaire , à lui-même. Il vaut mieux, parce qu'il a souffert ; et, s'il n'est pas encore édifiant, son exemple n'est déjà plus à craindre.

A mesure jque le modèle était devenu meilleur, le talent du peintre avait grandi. C'est peu de laisser là les vers brisés, comme Sixte-Quint jetait ses béquilles, au grand déplaisir des dupes de: la théorie, qui comptaient leurs beaux vers par le nombre de ceux qu'ils estropiaient; vous entriez dans la voie de la grande poésie. Vous trouviez pour toutes les contradictions du cœur de votre héros, pour la vanité de ses .plaisirs, pour ses réveils généreux après la léthargie, pour cet amour persévérant de l'art et du beau, qui tantôt le charme comme un rêve, tantôt le poursuit comme un reproche, vous trouviez des vers pleins de force et de couleur, et vous rachetiez vos irrévérences envers la vieille prosodie en la rajeunissant. De vos vers de jeune homme, il ne restait déjà plus que la

jeunesse, la première et la dernière des grâces du vrai poète.

Vous n'imitiez plus lord Byron ; mais n'y a-t-il pas une imitàtion indirecte qui vient d'avoir trop aimé le modèle? Celle-là se mêlait encore à vos richesses naturelles : elle n'y a rien ajouté ; et votre exemple m'est une preuve illustre qu'il y aura toujours plus de péril que de profit pour nos poètes à se laisser aller aux charmes du grand poète anglais.

Ce farouche plaisir que prend lord Byron à ne rèspecter rien de ce que nous respectons, à briser dans notre main le bâton qui nous aide à marcher, à nous ôter tous les ressorts naturels de notre âme, pour les remplacer par l'orgueil, comme si l'orgueil était possible à beaucoup d'hommes, ou comme s'il soutenait personne; cette fureur de singularité par laquelle il aimait mieux le désespoir pour lui seul qu'une espérance qu'il eût fallu partager avec les autres hommes; ces contradictions du poète qui s'enthousiasme, et du penseur qui ne tient pas pour vrai ce qu'il pense; tant d'élan pour tomber de plus haut dans l'abîme ; tant de lumière pour produire ce qui ressemble le plus à la nuit profonde, l'éblouissement ; tout cela ne convient pas au génie sain et pratique de notre pays. Pour un tour d'esprit de ce genre, il faut

une langue chargée de mystère et d'ombres, tou.jours en deçà ou au delà des mots qui servent i exprimer les passions générales et les vérités acces sibles à tous. Notre langue ne veut point s'y prêter et c'est tant mieux pour nos poètes ; car en leur re fusant son service pour l'imitation étrangère, ell les renvoie à leur naturel, et d'un imitateur inge nieux, mais gêné, elle fait un poète libre et.ori ginal.

C'est ce qui vous est arrivé, Monsieur; et, quoi qu'il y ait beaucoup à louer dans ce que vous ave imité ou reproduit naturellement du grand poèt anglais, permettez-moi de préférer ce que von tirez de votre propre fonds. Lord Byron ne vous pas donné l'idée de la belle pièce, Espoir en Diei où, après vous être débattu si douloureusemeI avec le doute , vous finissez par les accents d l'hymne religieux. Vos ftuils de mai, d'août, t septembre, sont votre bien propre et le nôtre ; et ] sensibilité par boutades de l'auteur de Don JUfJ ne vous a pas inspiré ces admirables stances -sur ' mort de madame Malibran, où, de ce qui fut, il a quinze ans, un des regrets passagers de société polie, vous avez su faire un sujet éternel < douces larmes.

Ces pièces, qui ne périront pas, nous font toi cher, Monsieur, au dernier progrès de votre talen

alors que vous vous séparez de l'Enfant du siècle pour ne plus parler qu'en votre nom. Vos Muses sont désormais la raison, restée libre, mais sans caprices; la mélancolie, qui vient en son temps des choses trop aimées, et qui nous invite à en chercher de meilleures ; le doute, parfois encore, nais le doute triste, touchant, et qui va se rendre ; la tendresse, qui survit à la passion, et qui en purifie les souvenirs ; l'aimable philosophie, qui nous guérit du dédain stérile. Tout, dans vos dernières poésies, est à la fois plus viril et plus doux. Les esprits difficiles disent pourtant qu'on y pourrait surprendre quelques vers qui trahissent votre ancienne intimité avec l'Enfant du siècle. J'ai le bonheur de ne pas les voir; et j'admire avec quel Mélange de liberté et d'art, de hardiesse et de mesure, vous faites faire place à votre pensée au milieu des difficultés de notre langue. Quelquefois, c'est en vous jetant tout au travers ; mais le plus souvent, ce sont les obstacles qui paraissent se retirer d'eux-mêmes devant vous.

Tandis que vous marchiez, chaque jour, à plus grands pas dans les voies de la belle poésie, vos opinions littéraires se rapprochaient de plus en plus de la vérité. Opinions est peut-être un mot un peu pédantesque pour vous, qui avez plus songé

à produire qu'à juger, et à la poésie qu'à l'esthétique. Appelons cela vos sentiments sur l'art et sur ses exemplaires immortels; c'est aussi sérieux et c'est plus aimable.

Au commencement, les novateurs croyaient avoir de vous d'assez bons gages. Vous ne ménagiez pas les doctrines classiques, qui pourtant ne vous gênaient guère, et qui trouvaient même leur compte à la façon piquante dont vous les attaquiez. Dans une boutade de jeunesse contre ce que la critique appelle la vérité du cœur humain, vous disiez, avec trop d'esprit pour la cause :

Le cœur humain de qui ? le cœur humain de quoi?

Et le lendemain, car c'était à deux ou trois ans de là, vous rendiez hommage à cette vérité, en trouvant le cœur humain dans votre propre cœur. Vous vous rangiez librement aux doctrines classi^ ques, comme à des lois faites pour vous. Avec quel sentiment ne parlez-vous pas de nos grands écrivains! Autour de vous, on admirait Molière pour faire pièce à tel de ses illustres contemporains; vous, vous l'admiriez sans dire du mal de Racine. Pour louer la Fontaine, vous retrouviez ses plus aimables vers.

Dans cette justesse exquise sur tout ce qui touche à l'art français et à ses modèles, je ne regrette

qu'une chose : c'est que vous en ayez excepté Boi- leau. Vos dernières rigueurs contre lui remontent, il est vrai, à dix ans. Mais c'était au temps de vos plus beaux vers et peut-être dans la meilleure de vos dernières pièces. De quoi lui en vouliez-vous? Serait-ce de n'avoir pas été capable de certaines faiblesses intéressantes de votre Enfant du siècle? Ce serait juste, s'il en avait eu la prétention. Vous lui préférez Régnier. Pourquoi ne pas les aimer tous les deux? Je vais bien le venger, Monsieur, en disant que, dans cette pièce où vous lui êtes si sévère, TOUS avez plus d'un trait de cette poésie franche, sobre, colorée par le fonds, qui fait sa gloire ; et que, partout où votre aimable laisser-aller ne coule pas jusqu'au sans-façon de Régnier, vous écrivez comme Boileau.

Tout le monde sait le mot charmant de Voltaire, sur ce qu'il en coûte de dire du mal de Nicolas. Vous en avez pu dire impunément : c'est une preuve que vous deviez finir .par n'en plus penser. Je puis ionc vous prendre à témoin, Monsieur, qu'un poète aurait une idée bien étroite de son art, s'il ne le reconnaissait pas dans l'homme illustre qui fait sortir la poésie de ces deux sources, le cœur d'un homme touché d'une passion vraie, et le cœur d'un homme de bien. J'irai plus loin ; — aussi bien, aux yeux des gens qui n'aiment pas Boileau,

j'ai, depuis longtemps, toute honte bue à son sujet ; — j'étendrais la maxime comminatoire de Voltaire à toute génération qui, en France, ferait mépris dE Boileau. Témoin le dix-huitième siècle, Voltaire ei tête, auquel il n'en eût pas pris mal, ce semble, d'avoir plus de respect pour sa morale et d'être plus fidèle aux traditions de son grand goût. Aimei Boileau, non d'amour, qui le demande? mai; comme on aime la vérité et le devoir, est, j'ose le dire, une qualité sociale dans notre pays. Les vicissitudes de sa gloire, tour à tour ébranlée et raffermie, y marqueront toujours, dans la raison publique , un progrès ou un déclin.

Quand on vous a loué de vos vers, Monsieur, on n'a fait que la moitié de votre éloge. Les qualités de vos ouvrages en prose, comme celles de vos poésies, sont des dons. Vous ne cherchez pas cette phrase leste, piquante, de premier jet, que nous y admirons, quoique un peu moins que vos vers. Si le travail la polit, l'inspiration vous la donne.

Le talent de conter brièvement et avec intérêt ; l'art de rendre ce que vous imaginez aussi vraisemblable que ce que vous voyez ; l'amour senti et peint délicatement, au lieu de cette métaphysique grossière du plaisir que certains romans nous donnent pour l'amour ; des descriptions qui

ne viennent pas au secours dune invention languissante , et ne sont que les cadres légers de tableaux agréables ; un dialogue vif, un style simple et franc, qui fuit les fausses couleurs, comme votre récit fuit les descriptions ; enfin, la plume de Prévost, tenue d'une main plus légère, voilà ce qui distingue vos Nouvelles ; outre leur petit nombre, qui est à la fois une critique discrète de la fécondité des conteurs en ce temps-ci, et une manière de revendiquer, pour ce genre aimable, le mérite de la difficulté vaincue.

J'ai quelquefois assisté à des lectures qui se faisaient de vos Proverbes, devant d'aimables mères de famille, assises autour de la table du salon, dans la soirée, à l'heure où les enfants se sont retirés. On s'envoyait des invitations pour ces fêtes délicates de l'esprit, et, ces jours-là, il n'y avait guère d'excuse. Quels succès de bon aloi n'y avez- vous pas obtenus, Monsieur ! Quels éloges précieux sortaient de toutes les bouches, à la fin de la lecture ou dans les entr'actes, soit qu'il s'agit de louer la conduite ingénieuse et simple de la pièce, soit qu'on revint sur les traits d'observation fine ou de passion vraie, et qu'il s'engageât quelque contradiction, aussi flatteuse que l'éloge, où ceux qui croyaient défendre la vérité contre vous ne s'avisaient pas de ne pas admirer votre esprit ! Ces lec-

tures étaient elles-mêmes des scènes presque dignt de votre plume. Vous seul auriez su peindre la y vacité de ces causeries inspirées par vous, le si lence, d'embarras plutôt que de blâme, aux ei droits risqués, et le plaisir innocent que prenaier d'honnêtes gens à cette fantaisie discrète qui ne CÎ che pas la réalité, à ce romanesque modéré qi ne dégoûte pas du devoir.

Il y eut un temps où le public impatient atten dait ces Proverbes. Il les attendait, il ne vous 1( commandait point. C'est encore un de vos trait; que, même en étant populaire, vous avez su n pas obéir à la mode. Vous la forciez de prendr vos heures : à ce prix-là seulement elle peut ajoute à la réputation des écrivains sans compromettr leur gloire. Est-ce le bruit de ces lectures de salon alors presque généralès, ou le succès de quelque représentations sur des théâtres de société, qui f songer à porter vos Proverbes à la Comédie-Fran çaise? Vous , Monsieur, vous n'y pensiez guère. 0 vint vous dire, un jour, que, sans vous en douter vous aviez écrit pour notre première scène : foi heureusement, on vous le persuada. Il s'était form tout exprès, pour vos pièces, des acteurs qui avaiec senti naitre en eux, en les lisant, le talent de le rendre. Tout était prêt. Il n'y fallait, on le sait ni machines, ni décors, et le magasin du théâtr

n'avait pas à prendre sa part du succès. Vous fîtes choix, parmi ces petites pièces, des plus propres à la scène ; nous allâmes applaudir au théâtre ce que nous avions applaudi à la lecture : mais ce n'était plus des proverbes ; le public leur donna leur vrai nom ; il les appela des. comédies.

Toutes ont réussi; quelques-unes resteront au théâtre. Elles y resteront d'abord à titre de tableaux fidèles des mœurs de notre temps, s'il est vrai, comme le disent de très bons juges, que vos personnages existent et que vous ayez peint d'après nature un certain monde, — le grand monde, dit-on, — élégant, aiguisé, plus spirituel que passionné, plus jaloux de parer un trait d'esprit qu'un contre-temps et de causer que d'agir. Elles y resteront en outre, et plus certainement , par mille traits de vérité durable, par des types déjà populaires, par le tour si français du dialogue, par plus d'une scène neuve, où vous ne permettez pas à vos originaux d'avoir plus d'esprit qu'ils n'en ont besoin, et à votre grand monde d'en avoir plus que tout le monde.

Vos ouvrages. en prose ont cette grâce particulière, que, sans être jamais de la prose poétique, on y sent toujours le poète. Quelle .est cette poésie qui surnage ainsi parmi tout ce que vous avez écrit, jeunesse de sentiment et de pensée, frais coloris,

musique intérieure que vous seul savez noter ? Je l'ignore, mais je la sens, et l'impression en est charmante. On ne dira pas de vous, Monsieur, comme Ovide a dit de lui, que tout ce que vous voulez écrire est vers ; on dira que tout ce que vous écrivez est d'un poète. Là est votre gloire. Vous êtes poète en un temps qui lit plus de vers par respect humain que par goût ; ce temps est étonné de vous lire avec plaisir, et il vous applaudit de la douce violence que vous lui faites. Il est plus aisé de dire à quel rang vous appartenez, qu'à quel genre. Poèmes dramatiques, élégies, contes, satires inclinant vers l'épître, chansons, stances, tous ces genres vous doivent ou desmodèles agréables ou quelques beautés nouvelles. Il y a des gens qui cherchent encore uri. sonnet sans défaut : je pourrais leur en montrer plus d'un dans votre Re- ' cueil. Enfin T quand il vous plaît de traduire un poète ancien, vous écrivez d'original. L'ode d'Horace à Lydie, dans vos vers si aisés, si vifs et si fidèles, est-elle plus d'Horace que de vous?

Que vous-dirais-je encore, Monsieur? Vous êtes poète, et vous n'avez jamais songé à être autre chose. La politique ne vous a point tenté. Vous avez fait pourtant des vers politiques, et de fort beaux ; mais soit que votre indignation prophétique flétrisse, dès 18la.O, les doctrines sauvages de 18i8t

soit que vous adressiez à ceux qui régnaient alors de ces vers qui ne se tournent pas en outrage aux jours du malheur, parce qu'ils n'ont pas été des flatteries aux jours de la puissance, personne ne s'est avisé d'y voir une candidature au gouvernement. Vous avez fait de la politique comme en faisait la Fontaine, qui ne songeait guère à être ministre, mais qui se permettait par moments de rêver à la grandeur et à la gloire de son pays.

Enfin, le même bonheur qui vous a gardé de la politique vous a gardé de l'esprit de parti en littérature. Quoiqu'il ait plu à votre modestie de parler de vos maîtres, vous n'avez été le disciple d'aucune école, c'est pour cela sans doute que vous n'avez pas eu, .comme il arrive, à travailler de vos propres mains à votre gloire , sous prétexte de travailler à la fortune d'une école. Vous n'avez pas eu de camarades, mais vous avez eu beaucoup d'amis. Vos ouvrages ont fait tout seuls leurs affaires.

Il est un côté surtout par où ils devaient plaire à l'Académie française : c'est que leurs qualités sont du meilleur temps de l'esprit français. Notre siècle a connu et admiré deux sortes de beautés littéraires : j'oserai comparer l'une à un visage dont la beauté est légèrement altérée par la maladie ; -l'autre, à un visage où la santé ajoute son coloris

aux grâces de la beauté. Si la première parait plus touchante, elle est plus fragile, et elle risque de n'être pas du goût de tout le monde ; l'autre est l'habitude et le naturel même de l'esprit français, et elle plait à tous. Tel est le caractère des beautés de vos ouvrages. Elles ont, aux yeux de tous, la fraîcheur d'empreinte de monnaies retrouvées du grand siècle.

L'Académie savait aussi, par vos sentiments sur l'art et sur ses modèles, quel secours elle se donnerait, en vous nommant, pour ses travaux intérieurs. A cet égard, le temps a beaucoup ajouté aux devoirs qui lui sont tracés par son institution séculaire. Par les prix qu'elle décerne, par les travaux que suscitent ses concours, elle exerce, sans la chercher, une influence utile sur les lettres. Vous l'y aiderez, Monsieur ; vous viendrez fortifier l'esprit qui domine à l'Académie, esprit sévère sur le choix du beau, libéral sur ses diversités et ses origines, qui admire, en les distinguant, Dante et Virgile, Racine et Shakspeare, et qui ne fait pas un tort à Régnier de ce que certaines personnes le préfèrent à Boileau. A cet esprit général de l'Académie, vous ajouterez vos propres lumières, et tout ce que vous avez gardé, dans un goût plus difficile, de votre hardiesse d'autrefois. Vous prendrez votre part dans cette tâche douce, mais dé-

licate, de provoquer et de récompenser des écrits utiles, et d'entretenir le goût des lettres, qui va 'S'affaiblissant tous les jours dans ce pays dont il a fait la gloire. Votre prédécesseur, — vous ne lui •envierez pas un dernier regret que je mêle à votre -éloge, — votre prédécesseur s'y montrait parmi les plus zélés; il s'agissait de l'honneur des jugements de l'Académie et de quelques heureux à faire ; c'était de quoi l'occuper tout entier. Vous aurez à cœur de revendiquer cette partie de son héritage ; •et comme vous avez su rester poète malgré la politique , malgré la poésie elle-même, vous resterez académicien.

Mai 1852.

DISCOURS PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE M. BAOUR-LORMIAN, le 20 décembre 1843.

MESSIEURS,

L'année qui va finir aura coùté cher à l'Académie françaises voilà le cinquième vide que la la mort a fait dans nos rangs. Hier, c'était M.. de Sainte-Aulaire, esprit charmant, cœur si affectueux qu'en perdant un tel confrère chacun de nous a eu le droit de croire qu'il perdait un ami ; aujourd'hui, c'est un homme éminent dans un art où le talent même imparfait est un don supérieur., c'est un poète dont les beaux vers et les douces mœurs méritent également le regret.

Un grand éclat littéraire avait entouré la jeunesse et l'âge mûr de M. Baour-Lormian. Il y a un demi-siècle, ses succès occupaient les esprits, à une époque où ils avaient de quoi être absorbés par la gloire de nos armées et par la grande nouveauté

d'une société rétablie sur ses bases. Son élégante et libre imitation des poésies d'Ossian fut un des premiers plaisirs de ce public français, rendu enfin à la vie de l'esprit, et qui, dans l'ingénieux mensonge littéraire de Macpherson, avait embrassé l'ombre de la poésie, dans son impatience d'embrasser la poésie elle-même. Le talent brillant de M. Baour-Lormian, la douceur et l'harmonie de ses vers, ajoutaient à l'illusion, et accréditaient l'aimable supercherie du poète écossais par l'originalité de la paraphrase. Avant la grande v-ogue de ces poésies, il avait fait apprécier-des connaisseurs un talent pour la satire dont il ne messied pas de le louer sur sa tombe, car il y était piquant sans être amer ; et d'ailleurs c'était moins une vocation qu'une tentation; il n'y persista pas. En 1807, des caractères bien tracés , des vers d'une simplicité élégante et expressive faisaient applaudir au Théâtre-Français sa tragédie d'Omasis, où les meilleurs juges crurent reconnaître, .non une imitation étudiée, mais une naïve inspiration de Racine. C'est cet ouvrage qui valut à M. Baour-Lormian les libéralités honorables et les éloges de Napoléon. Ces éloges étaient mêlés de quelques-unes de ces critiques justes et frappantes qui avertissent un écrivain de lui-même, et lui font trouver un plaisir supérieur à recon-

naitre ses fautes. M. Baour-Lormian parla toute sa vie avec reconnaissance des libéalités de l'empereur; il parlait aussi de ses critiques, non peur rappeler à l'occasion les éloges, mais comme d'un jugement sur lui-même auquel il s'en était sagement tenu.

D'autres pièces dans divers genres, une traduction célèbre de la Jérusalem délivrée, où sa touche brillante parut si propre à rendre les beautés du poète de la chevalerie, accrurent la réputation de M. Baour-Lormian et lui conservèrent la faveur publique jusque vers le milieu de la Restauration. Depuis lors, un retour de goût, en faisant passer Ossian de mode, et en substituant, dans nos admirations étrangères, au poète épique de l'Italie moderne le grand poète dramatique anglais, porta la popularité vers des talents plus jeunes, peut-être vers une autre mode. M. Baour-Lormian ne s'en découragea ni ne s'en plaignit ; il écrivit d'agréables livres en prose, auxquels on fit un tort d'avoir succédé à des poésies très admirées ; il se souvint de ce qu'il avait été sans s'aigrir de ce qu'il n'était plus ; et ce poète si applaudi se mit à ap\* plaudir ceux qui le remplaçaient dans la faveur publique. « Il faut que chacun ait son tour, » me disait-il avec une aimable bonhomie, un jour qu'il me parlait des vicissitudes de sa réputation ; douce

sagesse, et bien nécessaire dans un pays où l'or peut reprocher au goût public de quitter trop tôt c( qu'il a adopté trop vite. M. Baour-Lormian emporta dans la tombe une charmante pièce de vers sur cett( résignation du poète qui s'en va en saluant douce. ment les poètes qui viennent. S'il eût été possible en ces derniers temps, de l'intéresser assez à sa ré. putation pour qu'il les publiât, ces vers auraien enrichi d'un petit chef-d'œuvre le recueil de notr( poésie légère.

Un sens très droit, un cœur sans envie, lui ren daient cette philosophie facile. Quelque chose d( meilleur et déplus sûr, la piété du chrétien, l'aida -à supporter des maux bien plus sérieux que l'indifférence de la foule pour un poète autrefois aimé je veux parler d'infirmités cruelles dans une vieillesse prolongée au delà de la mesure commune. I: les oublia en méditant, dans les livres saints, l'idéal de la misère humaine, Job , dont il fit le compagnon de sa solitude douloureuse, et qu'il traduisit, en des vers parfois dignes de leurs aines; plutôt pour le lire de plus près qu'avec le désir té: méraire d'égaler les accents de cette sublime plainte. Cette traduction fut son dernier ouvrage : c'était couronner dignement une vie de poète, et j'ajoute, c'était bien employer la vieillesse d'un chrétien.

Depuis bien des années déjà, M. Baour-Lormian avait cessé d'assister à nos séances. Il ne venait qu'aux jours d'élection, malgré le péril de plus en plus certain de quelque aggravation de ses maux au retour ; il voyait dans le candidat de son choix, dans celui qu'il souhaitait pour confrère, un ami pour- lequel on doit risquer même sa santé. Pour nos assemblées ordinaires ,- il avait dû y renoncer ; ses yeux n'y pouvaient plus voir ses amis, et son oreille .n'entendait qu'à peine leur voix. Cette privation fut le plus sensible de ses maux ; car il goûtait plus que personne ce que nous regardons comme la - plus grande douceur de la vie académique, ce commerce d'égalité et de libres entretiens entre les esprits les plus divers, unis dans le commun amour des lettres. Ne plus aller à l'Académie, c'était, pour M. Baour-Lormian, comme le mal du pays. L'Académie le savait : voilà pourquoi, aux publics regrets qu'elle donne avec tout le pays au poète qui l'a honorée par ses talents, elle mêle de vifs regrets domestiques pour un confrère excellent qu'elle a perdu sans l'avoir assez possédé.

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. LE DUC DE BROGLIE.

MONSIEUR,

Vous demandez à quel titre vous appartenez à l'Académie; et moi je cherche à quel titre vous ne lui appartiendriez pas. Vous étiez des nôtres longtemps avant de prendre place parmi nous. Quoique nos règlements particuliers nous interdisent les engagements, ils connaissent trop la nature humaine pour nous interdire les voeux ; et, si l'Académie a ses académiciens nommés, elle a aussi ses académiciens désignés. Vous avez été do ceux-là, Monsieur, avant que celui qui a l'honneur de vous recevoir ne fut candidat; et cela même le met à l'aise de penser que, s'il est entré à l'Académie avant vous, c'est qu'il convenait encore à votre modestie de vous faire attendre.

Un de nos plus éminents confrères, l'auteur populaire des Causeries du lundi, qu'on prendrait pour des vies de Plutarque, surtout quand il y raconte la vôtre, a dit de vous que vous ne laissez guère lieu à une diversité de jugements. Je puis ajouter que vous ne laissez guère plus lieu à une diversité d'éloges. J'essayerai pourtant de vous juger et de vous louer, avec le risque, dont je n'ai pas songé à me garder, de confondre les deux choses. J'oserai même dire que la douceur de ma tâche m'en a caché la difficulté. Oui, Monsieur, spuffrez ce premier éloge, qui, dans ma bouche, est un remerclment personnel. Ç'a été pour moi une douceur, c'a été une force, dans des épreuves récentes, de relire vos généreux écrits, et d'avoir à méditer sur cette belle vie, qui, grâce à l'éclat de votre condition et de vos talents, a eu trop de témoins pour que la calomnie ait osé y toucher?

En cherchant les motifs que nous avons eus de vous appeler parmi nous, il vous a plu d'oublier vos écrits. L'Académie, Monsieur, a meilleure mémoire. Elle savait ce que les lettres vous doivent de pages durables, et elle avait de quoi, si elle l'eût voulu, ne nommer en vous que l'écrivain. Pour moi, le souvenir de ces pages, que j'ai le plaisir de dire déjà anciennes, est un des plus présents que j'aie gardés de la littérature de notre temps. Je faisais

alors mes premiers pas dans la carrière des lettres ; et vous m'y donniez, outre le plaisir de lectures attrayantes sur des matières nouvelles pour un jeune homme, la première idée élevée que je me sois faite du rôle de l'écrivain politique.

Vos écrits, ce ne sont pas des livres, ce n'est pas même un livre. Vous avez fait le premier chapitre, et certainement le plus substantiel, de cinq ou six ouvrages différents que vos travaux d'homme d'État ne vous ont pas permis d'achever. Ce sont ces chapitres qui parurent de 1828 à 1830 > dans la Revue française, recueil dont le titre est resté populaire , parce qu'on n'a pas cessé depuis lors de. vous y chercher.

Vous y avez touché aux plus graves questions. de la philosophie morale, de la métaphysique, de la législation, de la critique littéraire. Sur tous ces points, ou bien vous veniez en aide à des vérités en péril, ou vous appeliez des réformes nécessaires, ou vous exprimiez des vœux. Rien de tout ce que vous avez dit n'a été dit en vain ; vous avez eu le bonheur de voir les vérités victorieuses, les réformes réalisées ou en voie de l'être, vos vœux accomplis ou devenus des espérances publiques.

Quand on voit l'esclavage aboli dans nos colonies, et les noirs remonter, par le travail libre, à la con-

dition que leur prophétisait la science par la plume éloquente de Buffon, on se souvient de tout ce que vous avez écrit en faveur de cette belle cause. Grâce à vos travaux sur le régime des colonies, le décret d'abolition lancé un peu au hasard, en 1848, trouvait les esprits et les cœurs préparés à cette grande réforme. Vos paroles sans aigreur contre les maîtres, même quand vous réfutiez leurs sophismes, sans affectation de philanthrophie pour les esclaves, même en racontant leurs misères, - avaient discrédité cette odieuse propriété aux yeux mêmes des propriétaires, avant l'arrivée du décret qui devait l'abolir. Les maitres ne se crurent pas dépouillés, les esclaves ne se crurent pas émancipés par une révolution. La suppression de l'esclavage était l'œuvre d'une influence dont vous avez dit, eertainement sans penser à vous : « L'influence des esprits supérieurs est très grande, et Dieu merci qu'il en soit ainsi ! »

Nous avons vu le commencement d'une autre réforme dont l'entière exécution soulagerait la société, débarrassée d'une grande honte et délivrée d'un péril incessant : c'est l'évacuation des bàgnes. Vous la demandiez, Monsieur, et vous en indiquiez le moyen dans de belles pages sur la déportation des forçats. « Il ne fallait pas, disiez-vous, les déporter dans une colonie qu'ils ne pouvaient que corrompre

ou effrayer, mais en un lieu occupé par eux seuls, où ils pouvaient recommencer une nouvelle vie, avec un grand profit pour eux-mêmes et sans dommage pour personne. » Ce que voùs aviez demandé s'est exécuté ;-ce que vous aviez prédit commence à s'accomplir.

Ce triste sujet vous conduisait à un autre qui n'y a que trop de rapports : la suppression des peines infamantes. Vous vouliez substituer à ces peines, qui risquaient de faire trouver la justice plus cruelle que le condamné n'était coupable, un système de châtiment qui le retranchât de la société sans le dégrader de l'humanité, et qui laissât une chance au repentir. Cette chance est rare, il est vrai ; mais l'homme n'a pas le droit de l'ôter à l'homme, et, s'il est une conscience où le repentir puisse descendre, c'est sans doute celle du criminel qui n'a plus à prendre prétexte, pour s'enfoncer dans sa perversité, d'une dégradation ineffaçable. Ce que vous demandiez, Monsieur, la législation l'a réalisé. La marque, l'exposition, le carcan, ont cessé de donner sur nos places ces fêtes hideuses, où la curiosité des passants, amassés autour des condamnés comme autour de bateleurs, avait plus souvent à se repaître de leur effronterie qu'à s'édifier de leurs remords.

Vous ne pouviez pas toucher à cette sorte de peine

de mort morale, sans en venir à examiner le droit de punir, dans son application irréparable, la peine de mort. A la façon dont vous en discutez l'utilité, on voit bien que vous n'y pouvez pas consentir. Vous n'en demandez pourtant pas l'abolition, mais vous espérez qu'elle fmira par n'être plus utile : et votre esprit s'inspire de votre cœur pour persuader vos espérances à ceux qui vous lisent. Én attendant, et comme pour vous consoler, vous demandiez que la peine de mort cessât d'être appliquée à certains criminels ; ne pouvant pas la supprimer, vous tâchiez du moins de dérober quelque chose à l'irréparable. Là encore vous avez eu satisfaction; les crimes de piraterie, de fausse monnaie, d'incendie, n'entrainent plus la peine capitale; et il ne parait pas que le nombre des coupables ait augmenté depuis que la peine est adoucie.

Je ne m'étonne pas, Monsieur, que dans ce double dessein de réduire, sinon de supprimer, le crime et le vice, tout ce que vous avez demandé ait réussi. Vous ne demandiez que des réformes praticables, et vous les demandiez par la démonstration de la vérité.

La vérité, rendue évidente par la logique, éloquente par cette évidence même, telle est la perfection de ce genre d'écrits, où il est si commun de voir les utopies se mêler aux vues pratiques, et la

déclamation se jeter à la suite de la sensibilité. Vous ne laissez pénétrer dans les vôtres que la vérité, la vérité nue, et non pas sèche. Au lieu de ces émotions passagères, au prix desquelles on se croit quitte envers ces questions redoutables, vous aimiez à produire la conviction, qui va s'ajouter à cette force irrésistible par laquelle les réformes s'accomplissent.

Vous usiez de la même méthode pour combattre un autre genre de mal, le matérialisme, un moment remis en honneur, vers ce temps-là, par le célèbre docteur Broussais. Là encore vous entriez dans la lice avec là vérité toute seule, se défendant par la seule arme qui lui convienne en ces hautes questions , la dialectique. A l'étrange doctrine qui fait de la personnalité humaine un résultat des dispositions de la matière, de la pensée un produit des nerfs du cerveau, vous opposez les vrais principes de la métaphysique, rajeunis par les fines observations que vous y ajoutez de votre fonds. Vous ne refusez pourtant pas le secours des arguments de sens commun ; par exemple, la liberté, qui se sent et qui nous oblige sans s'expliquer ; la raison, qui se reconnait jusque dans les choses qui la dépassent ; l'univers, qui proteste par l'accord des sociétés humaines, lesquelles, sans exception, ont toutes un mot pour l'âme et un autre pour le corps. Mais ces

raisons, vous ne les invoquez qu'à titre de faits, vous ne les employez pas comme lieux communs. Vous ne voulez pas, dans cette défense de l'âme, du secours de l'imagination, qui n'y a que faire ; vous n'y souffrez que la raison, que l'âme elle-même qui a seule qualité pour parler dans sa cause. Vous ne prétendez que convaincre, sachant bien que, la conviction une fois produite dans les esprits, une émotion douce et durable suivra leur rentrée en possession d'une vérité qui fait toute la dignité de l'homme.

Il vous arrive pourtant, Monsieur, de vous départir à certains moments de la rigueur de la démonstration métaphysique. Quand le. champion de la. matérialité de l'âme s'évertue à faire penser des nerfs, délibérer des humeurs, vouloir des muscles, et qu'il substitue ses créations à celles de Dieu, il y aurait bien là matière à raillerie. Mais vous ne raillez pas ; c'est chose trop peu plaisante de voir un esprit mettre sa gloire à prouver qu'il n'est qu'un corps : seulement, il vous échappe par moments des traits de vive ironie qui sont comme les mouvements d'impatience de votre âme prenant en pitié la puérilité des sophismes qui la nient.

La doctrine du docteur Broussais est passée de mode, comme sa médecine. Mais l'orgueil humain ne renoncera pas de sitôt à la chimère d'une âme

matérielle. Il est si peu délicat dans ses plaisirs, qu'il trouve son compte même à croire au néant. Si les attaques contre la spiritualité de l'âme doivent recommencer, elle ne- manque pas , grâce à Dieu, de défenseurs. Vous vous êtes placé, Monsieur, parmi les plus éminents. Ces pages, que vous intitulez modestement : de l'Existence de l'âme, l'avis des connaisseurs les a désormais ajoutées à ce corps d'immortels travaux qui, depuis Descartes, font la garde autour de la plus haute des vérités après l'existence de Dieu, si même elle en peut être distinguée. Je sais tel professeur éminent de notre Sorbonne, qui, dans la démonstration de la spiritualité de l'âme, ne manque jamais de se servir, en vous en rapportant tout l'honneur, de votre ingénieuse théorie des faits de conscience observés dans le souvenir. Pour tous ceux. qui enseignent cette science sublime, vous n'êtes pas seulement un esprit, capable de tous les genres d'études, qui a donné un coup d'oeil en passant à la métaphysique; vous êtes un métaphysicien que les événements ont arraché à sa vocation.

Nos maîtres en critique mettent aussi à un très haut rang, dans leur science plus accessible et plus populaire, votre belle étude sur l'art drama- ' tique en France. C'est en 1827, à l'occasion de la querelle entre les deux écoles, que vous la fites pà-

raitre. On venait de représenter sur notre théâtre l' Othello de Shakspeare, traduit en vers par un poète illustre, lVI. de Vigny, qui s'était fait traducteur par passion. La pièce de notre confrère est restée : quant à la querelle, si le temps l'a fait cesser entre ceux qui l'ont émue les premiers, il ne manque pas d'indices qu'elle pourrait bien recom-"mencer entre leurs successeurs. Vous y serez toujours, Monsieur, un juge décisif. Vous avez élevé vos réflexions au-dessus des vicissitudes du goût, distinguant les règles éternelles des règles arbitraires, faisant la part des besoins du temps finement discernés de ses caprices; libéral, ouvert à toute nouveauté et à toute variété de bon aloi ; plein de confiance et d'espoir dans la nature humaine, heureux de la voir s'étendre dans toutes les directions. Ces belles pages sont du temps où, à propos de quelque conquête de l'opinion, vous laissiez échapper ce cri : Tout va bien! La pratique familière de toutes les littératures s'y trahit dans de courts et profonds jugements sur leurs chefs- d'œuvre. Enfin la raillerie, si à sa place en pareille matière, fait justice, dans les deux camps, de ceux qui attaquent les vraies règles sans les comprendre, et de ceux qui les compromettent par la façon dont ils les défendent. Mais cette raillerie est sans aigreur; ses traits agréables n'offensent pas les

gens qui se les attirent, tant ils touchent juste à leur vrai travers.

Faut-il dire, Monsieur, de quel style est écrit ce morceau? Ce que les philosophes pensent de votre essai de métaphysique, je serais tenté de le penser de votre essai de critique ; vous êtes un critique qu'une force majeure a fait changer d'état. Vous n'auriez rien à envier aux plus habiles en fait d'études comparées, de vues fines et délicates, de précision, de vivacité dans le langage. Peut-être pourraient-ils vous envier cette aisance, ce tour noble et familier qui ôte à la critique tout air de profession, une manière d'écrire comme vous parlez et savez parler dans ce salon, si ami des lettres et de ceux qui les cultivent, où a commencé, par des encouragements qui éclairent et qui obligent, plus d'une réputation durable.

Vous venez de nous faire admirer un échantillon de ce style dans l'éloge de l'homme aimable et éminent auquel vous succédez. M. de Sainte-Aulaire fut, dites-vous, quarante ans votre ami. L'éloge que vous faites de lui n'en est que plus vrai ; et je suis heureux de vous devoir cette preuve d'une vérité que je chéris, c'est à savoir que nos amis sont nos meilleurs juges, et qu'au contraire de ce qu'on pense, leurs éloges sont les moins suspects. Il est

vrai que je l'entends des amis qui l'ont toujours été, qui l'ont été quarante ans ; et quarante ans, dans la courte durée de la vie humaine, c'èst toujours. Une amitié de cette date n'est qu'une longue et douce pratique de ce que nos amis ont de meilleur; c'est l'estime devenue un sentiment, et qui de l'esprit est passée dans le cœur.

Je n'ai connu M. de Sainte-Aulaire qu'à l'Académie, et pendant trop peu de temps. Si donc il ne m'a pas été permis de me compter parmi ceux qu'il appelait ses amis, je puis me donner du moins comme un de ceux qui l'ont aimé. Voilà pourquoi j'ose parler de lui, même après vous. Les hommes tels que M. de Sainte-Aulaire sont comme les bons livres ; tout le monde aime les bons livres, mais chacun tient à dire pourquoi il les aime comme tout le monde. Il en est de même pour les hommes qui ont excellé par la bonté. Tous ceux qui les ont connus les ont aimés ; mais chacun croit en avoir eu des raisons personnelles, et tient à les dire, même après celui qui semble en avoir tout dit.

J'ai eu ma part de cette bonté vraie, et, comme vous le dites, en homme qui en a joui, de cette affection réelle dans la bienveillance qui a été le trait caractéristique de M. de Sainte-Aulaire. Quoique discrète et proportionnée, comme toute bonté

vraie, elle n'excluait personne. Chrétien sincère et tendre, c'était pour M. de Sainte-Aulaire une manière d'exercer la charité dans la vie civile.

Chaque fois qu'il entrait à l'Académie, il y apportait comme un air de paix, de civilité et de bonne humeur. Son visage aimable et souriant cherchait tout d'abord lês nôtres ; et ce sourire, loin d'être une habitude d'homme du monde, n'était que le signe toujours vrai d'un mouvement affectueux qui se renouvelait chaque fois qu'il nous voyait.

Cette bienveillance de son premier abord l'inspirait dans nos discussions et rendait sa parole agréable même à ceux qu'elle contredisait. Car s'il était bienveillant pour tout le monde, il n'était pas toujours de l'avis de tout le monde. Esprit très indépendant, même quand il pensait comme les autres, il n'avait pas peur d'être tout seul de son sentiment. On a même dit que le paradoxe ne lui déplaisait pas. Je le veux bien, pourvu qu'il s'agisse de ce paradoxe innocent qui peut apparaître, par moments, à l'esprit le plus droit, comme un moyen ingénieux et nouveau de servir la vérité.

Cette bienveillance, qui allait jusqu'à l'effusion, et cette indépendance d'esprit qui ne s'effarouchait pas du paradoxe, ne semble pas expliquer tout d'abord ce que vous avez dit, Monsieur, avec la

notoriété publique, des succès de M. Sainte-Aulaire dans la diplomatie. Il court par le monde un cer-' tain type du diplomate auquel ne s'ajustent guère bien ce caractère et ce tour d'esprit. Horace y pensait, lorsqu'à propos des envieux de sa faveur auprès d'Auguste : « Si je jure, dit-il, que je ne sais rien des projets militaires de César, ils s'émerveillent de moi comme d'un mortel unique, au silence profond et de haut prix. »

Mirantur, ut unum

Scilicet egregii mortalem altique silenti.

Voilà la diplomatie du préjugé populaire. M. de Sainte-Aulaire aura prouvé qu'en cette noble profession, on peut réussir avec le cœur le plus ouvert et la parole la plus libre. Il n'y faut qu'uni condition. C'est de ne porter dans ses missions que les bons sentiments de son pays, de connaître les besoins supérieurs de son temps, et de savoir concilier aux uns et aux autres le patriotisme de l'étranger.

Ces sous ces nobles traits que se laisse voir, sans se montrer, M. de Sainte-Aulaire dans ses Mémoires sur ses diverses ambassades. Vous pouviez nous prendre pour garants, Monsieur, de tout le bien que vous en avez dit. M. de Sainte-Aulaire en avait fait quelques lectures à l'Académie. Nous n'y pre-

nions pas seulement le plaisir de bons Français, touchés de l'honneur que sa loyauté et ses talents faisaient à notre pays.. Nous admirions comment, dans cette réserve qui est la première loi et le génie même de la profession, dans ces questions qui savent être insinuantes sans être insidieuses, dans ces réponses suspendues, dans cet art de tâter le terrain, de voir venir, d'écouter ce qui ne se dit pas, en entendant ce qui se dit ; comment, dans cette science permise et nécessaire qui fait de la loyauté même un talent et de la raison un art, il peut y avoir, il y a de la candeur.

Les enfants de ceux qui doivent figurer dans ces Mémoires n'ont pas à s'effrayer à l'avance du moment où ils seront rendus publics. La justice y est toujours bienveillante, et l'écrivain ne fait payer à la réputation de personne les succès du diplomate.

Le style de ces Mémoires, précis comme le veut la langue des affaires, pesé et non compassé, comme doit être une conversation qui sera répétée ; grave et élevé par moments, comme l'histoire ; familier et gracieux, comme les entretiens de politesse qui précèdent les discussions d'affaires, n'ajoutera pas peu aux titres de M. de Saint-Aulaire comme écrivain. Le principal, l' Histoire de la Fronde, est mis désormais à son rang par le jugement que vous venez d'en porter.

C'est en 1828 que M. de Sainte-Aulaire publia ce livre. A cette époque de luttes mémorables, entre les Chambres et la royauté, on trouvait la royauté trop prépondérante. Il était temps, croyait- on, de la faire rentrer dans ses limites. On écrivait des livres d'histoire pour appeler le passé au secours de la liberté en péril ; on cherchait de glorieuses origines au gouvernement représentatif, comme pour le piquer d'honneur et l'animer à sa propre défense. Cette idée inspira Y Histoire de la Fronde. L'auteur avait du sang de la Chalotais dans les veines. Il écrivit ce livre, encore tout-ému des débats de tribune auxquels il avait été honorablement mêlé. Il y est dans l'opposition contre Maza- ' rin ; il a des paroles sévères pour Richelieu, et il appelle en un endroit le conseiller Broussel « un bon vieillard ».

C'était une prévention généreuse. Sans cela comment ferait-on de bons livres? Mais chez les hommes qui ont l'esprit juste et le cœur droit, la vérité domine toujours la prévention. S'il plaisait à quelqu'un d'aller chercher des origines à l'anarchie et des ancêtres à ceux qui la déchaînent ou aux imprudents qui les y aident, il n'aurait que faire de consulter d'autres livres que l'Histoire de la Fronde. M. de Sainte-Aulaire a songé à ses contradicteurs ; ils y trouveraient de quoi justifier leur

propre prévention, mais ils y trouveraient en même temps de quoi la modérer. Il n'y a, dans son livre, d'autorités pour aucun excès.

Je suis, je l'avoue, de ceux qui se sont servis du savoir et de la sincérité de M. de Saint-Aulaire pour n'être pas en tout de son avis. J'oserai même le louer de fournir d'abondantes preuves à ceux qui doutent si, dans ce berceau de la liberté parlementaire, l'enfant qu'on nous montre est une liberté nouvelle ou le vieil esprit de faction; et si la Fronde ne doit pas rester à tout jamais un type de l'anarchie, ou, de ce qui est pire peut-être, de sa parodie.

J'en crois voir le trait le plus caractéristique dans ce Parlement, institué pour rendre la justice, qui la suspend des semaines entières pour s'occuper de la réforme de l'État ; instrument ou jouet dans toutes les mains; mené, comme il arrive, non par ses chefs naturels, mais par quelque obscur membre de la Compagnie, le dernier par la science sur le siège du juge, le premier par la faction dans la rue : un Broussel, puisqu'il faut le nommer, « bon vieillard » chez lui, pour sa femme et sa servante, je le veux bien, mais esprit étroit et violent, et très loin d'être bon citoyen, car il ne se fâchait pas qu'on lui parlât des armées de l'Espagne pour réduire « le Mazarin ». Le noble président

Molé est moins écouté au Parlement que le conseiller Broussel, et, ce qui ajoute au scandale, il en est jaloux. « Après tout, disait-il, M. Broussel n'est pas tout dans l'État, puisqu'il en faut neuf autres comme lui pour donner arrêt. » C'était vrai ; mais le président Molé n'avait-il pas un peu aidé le conseiller Broussel à se croire capable de faire mieux que de donner arrêt ?

Un autre trait caractéristique de la Fronde, c'est que les héros y tombent au-dessous des hommes vulgaires. Un Condé fait ouvrir les portes de la France aux flottes espagnoles; un Turenne, alléché par l'espoir de redevenir prince souverain, essaye d'embaucher ses colonels pour le compte de la révolte, et y échoue, parce qu'il trouve en Maza- rin un plus riche enchérisseur. Molé même, le plus pur de tous, Molé, qui, en combattant Maza- rin, semblait avoir mis contre ce ministre la considération et la vertu elle-même, Molé finit par être son garde des sceaux. « Il avait à choisir, dit M. de Sainte-Aulaire, entre le joug des factions et le joug du despotisme ; il préféra le dernier. » N'eut-il pas mieux valu ne pas se mettre dans l'alternative? J'ajoute, pour l'honneur de Molé, que ce qu'il préféra pourrait s'appeler d'un nom plus doux.

Dans cet abaissement des caractères, la royauté

seule reste digne d'elle et de la France. Et pourtant la femme qui en gardait le dépôt pour son fils n'avait ni les talents du gouvernement ni les grandes vertus; mais elle avait la bonne cause. Soit qu'elle sentit le besoin de la France, soit supériorité de l'instinct maternel, on vit cette princesse, à qui Richelieu avait été si dur, se séparer, pour maintenir l'œuvre de -Richelieu, d'amis tendrement aimés qui l'avaient défendue contre lui.

Mazarin a mérité tout ce que vous en dites de sévère, je le sais : mais, tandis que ses ennemis faisaient servir de grandes qualités à de petites vues, il faisait servir ses défauts mêmes à un grand dessein. Vous dites, Monsieur, que ce dessein était de garder le pouvoir ; mais le pouvoir, sous cette forme, était alors le salut public. Mazarin était un intendant qui se payait lui-même de ses soins, je l'avoue ; mais cet intendant gardait bien la fortune de son maitre, et cette fortune était celle de la France. Voilà pourquoi l'histoire lui est de moins en moins sévère ; voilà pourquoi la mémoire de ce grand ministre, de cet Italien, aussi bon Français que le meilleur de son temps, reçoit aujourd'hui même un grand honneur des éloges dont vous tempérez la juste sévérité d'un jugement qui restera.

Il fut heureux pour Turenne et pour Condé de

se convaincre, comme le dit Bourdaloue, qu'il y avait quelque chose de nouveau sous le soleil, et qu'ils avaient affaire à un plus fort qu'eux. Ce plus fort c'était le roi, qui, en leur ôtant la tentation d'être des factieux, les réduisit à n'être que des grands hommes. Il les aida à réparer leurs fautes par des victoires gagnées, cette fois, sous le drapeau de la France. Quant à Mazarin, il répara tout seul les fautes qu'il avait faites, et il alla s'élevant et grandissant toujours jusqu'au moment où il mourut, laissant à la France la paix avec l'Espagne, et à Louis XIV Colbert pour aider le jeune prince à devenir un grand roi.

Telle est la morale que, pour mon compte, j'ai tirée de l' Histoire de la Fronde, en m'en tenant aux seuls faits recueillis par M. de Sainte-Aulaire, et presque toujours en me guidant sur ses jugements. Je n'aime la Fronde à aucun moment. La première époque m'en effraye, malgré la justice des griefs, malgré la candeur de ces premiers mouvements pour le bien public, où l'on ne distingue pas encore ce qu'on désire pour soi de ce qu'on veut pour son pays ; elle m'effraye parce qu'elle mène irrésistiblement à la seconde, et celle-ci à la dernière, où, selon vos énergiques paroles, les demeurants du champ de bataille de la Fronde «,ne songent qu'à prendre leur temps pour tirer leur épingle du

jeu et se vendre plus cher ». Que la Fronde, comme voùs le dites, ait eu son âge d'or, je le crois volontiers, à voir cet âge d'or sitôt suivi d'un âge d'argent, et celui-ci d'un âge de fer.

M. de Sainte-Aulaire était un de ces écrivains qui mettent leur vie dans leurs livres, et qui ne professent que ce qu'ils pratiquent. Ce qu'il est dans l'Histoire de la Fronde, il l'avait été de 1816 à 1828, comme député. Ses prédilections parlementaires ne le rendirent pas un seul jour injuste ni indifférent pour la royauté. C'est bien l'homme tel que vous nous l'avez peint, portant un même amour aux deux principes qui se disputent et qui devraient se partager paisiblement l'empire des sociétés modernes, l'autorité et la liberté; courant au secours de cellè qui a le dessous, sans se refroidir pour celle qui l'emporte et qui abuse ; leur médiateur impartial, comme il l'eût été entre deux amis divisés par un malentendu et dignes de se rester fidèles; libéral pour mieux servir la royauté ; monarchique pour avertir la liberté qui s'égare ; laissant des gages à l'une en se portant à la défense de l'autre; et, pour dernier trait, pur des fautes qui les ont tour à tour perdues et n'ayant pas à mêler à la douleur de les avoir vues un jour tomber toutes les deux dans l'abime, le regret de les y avoir poussées, même innocemment !

C'est là un mérite rare ; c'était le plus rare que le gouvernement représentatif pût offrir à l'ambition d'un homme de bien. Ç'a été le vôtre, Monsieur; je pourrais même dire c'est votre gloire; car le rôle en a été plus difficile à ceux qui ont eu, comme vous, la tâche éminente de gouverner leur pays.

Vous avez été tour à tour dans l'opposition, dans le gouvernement, et dans la majorité. Je me trompe. Il y eut un jour où vous avez été à vous seul un parti. Ah ! Monsieur, quel beau jour que celui-là; pour vous et pour ceux qui portent votre nom! Si l'on eût cru le jeune pair de France dont le cœur généreux résistait à des passions d'un moment et prévoyait le repentir, la statue du maréchal Ney ne serait pas un monument expiatoire élevé sur le lieu même où son sang a coulé !

Avoir eu raison tout seul, un jour où d'honnêtes gens pouvaient faillir, c'est un bonheur par lequel vous étiez digne de commencer votre vie publique.

Dirai-je que votre passage dans l'opposition est celui de tous vos actes qui a laissé le moins de traces? Est-ce parce qu'il date d'un temps déjà bien loin, ou que l'éclat de vos derniers services aurait effacé les premiers? J'en vois la vraie cause dans le caractère même de votre opposition, qui n'eut jamais ni la persévérance systématique, ni le re-

tentissement d'une guerre contre les personnes. Dans les discours qui marquent votre trace de 1815 à 1830, il n'y a rien qui sente la prévention implacable, ni l'impatience intéressée, rien surtout qui fasse appel, par delà l'ordre légal, à des auxiliaires inconnus.

Aussi, ce qu'on a oublié de ces belles luttes, c'est l'adversaire que vous aviez en face. On se souvient de la cause ; vous défendiez la vérité et la justice, par-dessus la tête de leurs ennemis d'un jour, par des raisons d'un éternel à-propos.

L'opposition n'avait pas été pour vous une brigue pour arriver au pouvoir. Vous méritiez, Monsieur, la bonne fortune de n'y jamais prendre la place d'un adversaire politique renversé. Vous y êtes arrivé par le besoin qu'on avait de votre considération et de vos talents, non comme à un but désiré, mais comme à un devoir redouté. N'ayant jamais donné d'arrhes aux passions qui offraient ou plutôt qui imposaient à l'opposition leur dangereux secours, elles ne s'étonnèrent pas de ne pas se voir ménagées par vous. Votre main résolue signait les lois de septembre, qui ôtaient à la presse la liberté de l'injure en lui laissant celle de la discussion. Au dehors, vous faisiez aimer et respecter la France, et vous quittiez un jour le pouvoir par trop de souci pour notre réputation de

probité nationale. Je veux éviter le détail des affaires ; beaucoup sont oubliées ; ce qui ne l'est pas, ce sont les principes qui vous y ont dirigé, c'est votre dévouement aux intérêts permanents de notre pays. Pas un, Monsieur, ne se plaindra de vous. Ce jugement de l'histoire que vous attendez tranquillement, il est déjà rendu. C'est l'éloge même que vous recevez en ce moment. Tout le monde me l'a dicté ; tous ceux qui m'é- coutent font mon discours.

Mais ce que vous avez fait au pouvoir, d'émi- nents collègues vous y aidaient. Il est une chose peut-être plus difficile que vous faisiez tout seul; vous saviez vous retirer à temps. Je ne voudrais pourtant pas trop louer cet art-là; il y a péril à encourager le goût de notre pays pour les nouveaux visages : mais savoir faire retraite à propos sera toujours une vertu politique du premier ordre. Vous avez eu cette vertu. Vous n'attendiez pas que la prévention publique vous poussât hors des affaires. Vous les quittiez de vous-même, épargnant ainsi une injustice à l'opinion étonnée et presque au regret de se voir sitôt contentée.

Voilà pourquoi vous n'en avez jamais voulu à vos successeurs. Vous regardiez le pouvoir non comme un bien qu'ils vous ôtaient, mais comme un poste de péril et de travail où ils venaient vous

relever. Aussi le public, qui, même dans sa passion pour les changements, ne laisse pas d'être sensible à ces délicatesses supérieures, ne parlait-il pas de votre chute; il parlait de votre retraite.

C'était peu de ne pas vouloir de mal à vos successeurs ; vous leur apportiez le secours de votre parole et de vos votes. Vous n'y mettiez qu'une condition : celle de donner librement vos conseils. Encore ne les donniez-vous pas en public : c'eût été changer l'appui en protection. Vous ne vouliez pas vous faire valoir en servant. C'est ainsi que, depuis votre sortie du pouvoir, nous vous avons vu dans les rangs de la majorité, et non à part, aider tous les cabinets dans le bien qu'ils ont fait ou voulu faire- au pays. Cette conduite, Monsieur, a son vrai nom : elle s'appelle le patriotisme.

Je ne m'étonne pas que, de ce fonds de haute raison et de générosité si rare, il soit sorti un genre d'éloquence qui n'appartient qu'à vous. Ne craignez pas que je la loue par quelque comparaison qui diminuerait le mérite de personne. Je sais que vous n'accepteriez pas pour vous ce que j'ôterais à des hommes illustres que vous aimez. Cicéron a caractérisé leur éloquence en pensant à la sienne. Quant à la vôtre, il en a connu et admiré le modèle dans cette éloquence si goûtée au sénat romain : « La plus heureuse de toutes, dit-il, où la force de

la discussion est tempérée par la douceur de celui qui parle, et cette douceur fortifiée par la gravité et la vigueur de ses raisons. » C'est là votre éloquence, et je ne suis pas le premier qui en ait trouvé l'éloge dans Cicéron. Elle a toutes les qualités du discours politique, le mouvement, la force, la précision, l'abondance ; elle a tout, moins la passion.

J'ai bien peur qu'aux yeux de certains esprits ce ne soit là qu'un médiocre éloge. Il court depuis longtemps de singulières idées sur la passion. Autrefois on se contentait de dire qu'il en faut faire un bon usage ; aujourd'hui l'on en parle comme d'une chose si excellente, que, bien loin de la régler, il faut "lui venir en aide comme à la raison, à la justice, à la vérité. Ce trône que Bossuet réserve à la modération, à la médiocrité, comme il l'appelle dans la langue à moitié latine de ses premiers sermons, on prétend y faire asseoir la passion.

Si je ne consens pas à voir cette passion-là dans vos discours, c'est que je ne vois pas dans votre vie publique les deux choses qui la suscitent le plus communément, le pouvoir à conquérir, un adversaire à supplanter.

Nous savons comment vous arriviez au pouvoir. C'est le pouvoir qui avait à faire, comme à l'Académie, plus de la moitié du chemin. Quant à un

adversaire, je vois bien dans vos discours tel ministre touché en passant par quelques mots sévères; mais vos mouvements les plus vifs, vos plus belles paroles s'adressent à des adversaires abstraits, à ces sophismes des mauvaises causes, bien plus redoutables qu'un ministre qui gouverne mal, parce qu'ils survivent à tous les ministres.

Si l'on veut appeler du nom de passion l'ardeur d'un esprit généreux pour la vérité et la justice, un goût passionné pour les principes, un vif désir d'en convaincre les autres pour leur propre dignité et pour l'honneur de la raison, soit ; que l'on joigne le mérite de la passion à tous ceux qui distinguent votre éloquence. Mais cette passion ne sera jamais que la raison émue dans un homme de bien. C'est pour cela sans doute que vos discours n'ont pas vieilli. Il n'en est pas de même de beaucoup de ceux que l'autre sorte de passion a inspirés. Ils ont tout d'abord un éclat et une faveur extraordinaires. Le public y applaudit avec enthousiasme ses propres préventions. Mais bientôt les préventions tombent ou se retournent contre l'orateur populaire, les événements se jouent des parties, de la cause et du public. Heureux si, dans des discours où tout ce qui était du moment a été grossi ou grandi outre mesure, les orateurs bien avisés ont su demander quelques inspirations aux vérités

éternelles engagées dans les débats passagers de la politique! Vous avez toujours eu ces vérités en vue, Monsieur; aussi vos discours, qui semblent par moments comme les parties dispersées d'un beau livre politique, continuent-ils d'être éclairés de leur lumière et animés de leur douce chaleur.

Personne ne s'étonnera, Monsieur, et personne ne s'offensera de l'éloge que vous faites, en termes si nobles, d'un gouvernement sous lequel vous avez donné de si bons exemples à votre pays. Vous avez bien le droit de le louer; car nul plus que vous n'aurait le droit de le juger.

Je serais bien à plaindre si cet éloge m'embarrassait. J'ai aimé, j'ai servi la monarchie constitutionnelle de 1830. Quoique mon obscurité politique m'ait tenu loin des personnes souveraines, j'en ai été assez près pour m'associer de tout mon cœur à ce que vous dites de la sagesse du dernier roi. Personne n'oserait disputer à sa mémoire honorée la part que vous lui attribuez dans la prospérité de la France sous. son gouvernement. L'hommage que vous lui rendez n'a pas seulement l'autorité que votre caractère donne à tous vos sentiments ; il a la valeur d'un jugement historique.

Cependant cette monarchie s'est écroulée. Je vois sur ces bancs des orateurs que la France et

l'Europe ont écoutés et admirés à l'envi durant dix-huit ans. Notre pays n'était que le second pour la gloire de l'éloquence politique ; par eux, il est devenu le premier. Vous avez été de cette élite, Monsieur ; et quelle autorité de conduite et de vie n'avez-vous pas ajoutée à l'autorité de vos discours cours? Tout' ce lustre n'a pu soutenir l'édifice, et n'a fait que rendre sa ruine plus étonnante.

A Dieu ne plaise que j'en cherche les causes! il faudrait pour cela trouver des torts aux personnes, et je n'en ai ni le droit, ni le goût. Si c'est par la faute des hommes que la monarchie constitutionnelle est tombée, il sera temps d'en parler alors que nous ne parlerons plus des périls où nous a jetés sa chute.

Ces périls, la France en est sortie. Rendue enfin à elle-même, elle était impatiente d'honorer sa sécurité recouvrée et de redonner tout de suite une grande opinion d'elle, après cette disgrâce des événements et cette éclipse momentanée de son nom. La gloire seule pouvait la relever. Le prince qu'elle a mis à sa tête ne la lui a pas fait attendre.

Mais cette gloire est celle qui convenait à notre pays et à notre temps. Elle a été sans ambition et sans hasard. C'est la gloire des entreprises justes, des affaires bien faites ; et si j'osais imiter une expression célèbre , c'est la splendeur de la bonne

conduite. Je la vois dans cette guerre où la France a eu à faire respecter le plus beau de ses droits, celui de défendre le droit d'autrui; où nos aigles victorieuses ont su s'arrêter ; où la paix intérieure, en ne suspendant -pas un seul jour son activité féconde, semblait donner des gages à la paix des traités. Je la vois, sur tout le sol de la France, dans ce concours prodigieux des travaux utiles qui améliorent la condition matérielle de l'homme, et des monuments qui parlent aux âmes, qui sont, pour un pays, les seules pages de son histoire où tout le monde sache lire, et qui préparent aux hommes encore à naître les impressions du beau et l'émulation du grand.

S'il eût été donné à M. de Sainte-Aulaire de vivre une année de plus, et de voir ce que, dans cet intervalle mémorable, la France a fait, par la main du prince qui a posé la première pierre de tout ce qui se bâtit ; s'il eût vu, dans le temps même que Sébas- topol s'écroulait, la France conviant toutes les nations à la plus belle fête que la civilisation ait jamais donnée ; si l'habile négociateur, qui, en 1841, avait à dissiper, autour de 'la reine d'Angleterre un réveil des vieilles défiances contre la France, avait vu cette reine passer la mer pour venir nous rendre visite cette fois jusqu'à Paris, et nous faire lire sur son visage affable l'admiration confiante

de sa nation pour la nôtre ; si le politique sensé, qui aimait la paix en homme de cœur et en chrétien, eût été témoin de l'applaudissement universel dont la sàlue en ce moment l'humanité rassurée, je ne crois pas faire tort à sa mémoire en disant que la fidélité personnelle, qui, chez l'honnête homme, vient du même fonds que la justice, ne l'eût pas empêché d'être heureux de cette gloire de son pays.

Voilà le présent. Pour l'avenir, s'il arrivait que ces grandeurs de la guerre et de la paix, en élevant nos esprits- et nos cœurs, y fissent naître le besoin de quelque satisfaction d'un autre ordre, toute espérance ne nous est-elle pas permise ? La France a foi en cette belle parole, récemment confirmée : « Nous fonderons un édifice capable de supporter plus tard une plus grande liberté. » Elle se souvient dé cette vérité, que proclamait la même bouche à deux mois de la plus belle victoire : « Les succès des armées ne sont que passagers ; c'est, en définitive , l'opinion publique qui remporte la dernière victoire. » Voilà donc la perspective de l'avenir : une part faite à la liberté, le jour où l'opinion, plus forte que les victoires, dira que le temps en est venu. C'est à préparer cet avenir, c'est à former cette opinion de ce que chacun de nous a de bon sens, de patriotisme et d'équité, qu'il nous faut, selon votre conseil, Monsieur, travailler doréna-

vant. Vous nous avez tracé notre conduite. Apprenez-nous , à votre exemple, à avoir des scrupules où nous n'avons d'ordinaire que des prétentions, à souffrir des émules dans le service public, à reconnaitre le bien qui se fait par d'autres que nous, à honorer les honnêtes gens, qui, comme M. de Sainte-Aulaire, comme M. Molé, ont, sous divers gouvernements, servi la France, sans en excepter la personne du prince. Employons-y les lettres, dont vous venez de peindre les douceurs bienfaisantes en des traits qui rajeunissent l'aimable et populaire éloge qu'en a fait Cicéron. Ajoutons leurs lumières à celles de notre raison, pour nous mieux connaître et pour devenir comme vous, par plus de sévérité envers nous-mêmes, plus justes et plus indulgents pour les autres. Travaillons ; mais ne disons pas comme l'empereur Sévère : « Cela ne sert de rien. » J'aime mieux ce que vous disiez il y trente ans : « Tout va bien ! » Oui, tout va bien pour qui travaille. Reprenons votre mot d'ordre d'autrefois, pour mieux suivre votre conseil d'aujourd'hui.

Avril 1856.

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. FRANÇOIS PONSARD.

MONSIEUR,

Je crois exprimer la pensée de cette assemblée sur le brillant discours que nous venons d'entendre , si je dis que ce qu'elle en a goûté surtout, ce sont les beaux sentiments et cette candeur d'un esprit élevé qui aime la vérité pour elle-même.

Beaux sentiments, candeur, c'est l'impression qui restera de ce discours ; c'est aussi le cachet de vos ouvrages.

Vous y avez été formé et comme entretenu par une circonstance de votre vie que j'appellerai plus justement un privilège unique. Jusqu'à l'âge où vos talents vous ont amené dans le monde de Paris, vous viviez dans une obscurité studieuse, au fond d'une petite ville de province, entre une mère

dont la tendresse veillait autour de votre travail et les maîtres de l'art qui, en province, sont tou- jours d'usage, parce qu'ils n'y sont jamais de mode.

Voilà de quoi faire parler avec moins de dédain de la province, où je ne trouve, pour mon compte, de gens ridicules que ceux qui s'y font imitateurs maladroits de la vie de Paris. Il y manque, dit-on, l'émulation : c'est plutôt la concurrence qu'il faudrait dire. Pour l'émulation, elle n'y manque pas à ceux qui, comme vous, Monsieur, ont devant les yeux l'idéal, cette sorte d'émulé et de supérieur, tout à la fois, avec lequel le vrai poète lutte toute sa vie, toujours vaincu, jamais découragé.

Paris a une autre sorte d'émulation qui est bien loin de valoir celle-là : c'est l'imitation de ce qui réussit. Le succès qu'on fait à l'écrivain est si flatteur, il y a tant de foule autour de lui, admirateurs sincères ou intéressés, entrepreneurs qui voient dans son talent une valeur de plus sur la place, batailleurs pour qui tout talent nouveau est une mode qui en détrône une autre, et auxquels il faut un chef à tout prix ; enfin, il y a tant d'esprit , même dans ce qui réussit contre toute raison, que le jeune homme qui débute à Paris ne sent d abord son talent que par le désir d'imiter.

La province vous a sauvé de ce péril. Tandis que le Paris lettré applaudissait avec inquiétude des grands talents qui cherchaient le succès par des nouveautés systématiques, 'et qui le méritaient par des beautés échappées au système, vous, Monsieur, à côté de votre mère, dans cette petite ville de Vienne où vous pouviez lire Tite-Live à l'ombre de quelque grand débris d'architecture romaine, vous composiez hors des voies battues, et vous acheviez en silence Lucrèce, sans qu'on se doutât ici que le théâtre allait compter un brillant poète de plus.

" Le succès de Lucrèce eut l'éclat de tout succès à Paris; il en eut aussi les périls. Toute cette foule diversement intéressée , dont je parlais tout à l'heure, se jeta sur la pièce comme sur une proie. On ne voulait pas y voir simplement un bel ouvrage, mais le manifeste d'un genre nouveau. On vous demandait une préface guerroyante. Il y avait si longtemps qu'un seul genre occupait la scène, et nous avons si peu d'occasions de nous quereller!

Je me souviens que quelque notoriété trop peu méritée, à titre d'admirateur de la tragédie du dix-septième siècle, me valut l'honneur d'être invité à la première lecture publique qui se fit de votré pièce. On eût dit qu'il s'agissait de faire cam-

pagne; on avait convoqué pour s'enrôler, pour s< croiser. Je ne me croisai point, mais je revins dl cette lecture un de vos partisans.

C'est un grand mérite, Monsieur, que d'avoi résisté à ces premières avances de la vogue. Le belliqueux n'en ont pas voulu avoir le démenti Ils vous ont fait, malgré vous, chef d'une écol qu'ils ont appelée l' École du bon sens. Vous n'ave pas voulu de ce titre; personne ne sait mieu que vous que si le bons sens pouvait faire école e France, il y a longtemps que les chefs n'en soi plus à trouver.

Ce que la mode n'avait pu faire, l'esprit de par l'a essayé. Vous n'avez pas voulu que vos opinioi fissent applaudir vos vers. Simple homme de le tres , comme vous vous appelez, parmi les divers4 manières dont le poète peut agir sur les idées c son temps et sur les destinées de son pays, VOl préférez l'art, qui vient en aide au bien par 11 impressions du beau, et qui, en rendant les hon mes plus délicats sur les choses de l'esprit, les rei meilleurs juges de la société où ils vivent et de façon dont elle doit être conduite. Si ce n'est pas le seul beau rôle qu'ait à jouer le poète comn citoyen, du moins c'est le seul où il n'ait ni adve saires ni jaloux. C'est peut-être aussi le plus util car, qu'est-ce que nous appelons avec vous 1

principes de 89, sinon de hautes vérités passées de l'âme des poètes dans les faits, sinon du beau devenu du bien ?

L'hommage que vous rendez à l'homme de génie qui nous a le plus aidés à conquérir ces principes ne blessera ni n'étonnera aucun de nous. Mais pourquoi faut-il que cet hommage ait le caractère d'une protestation? Quand donc pourrons- nous louer les grands écrivains du dix-huitième siècle sans avoir l'air de les défendre ?

Ne sommes-nous pas assez forts contre leurs fautes pour pouvoir rendre justice à leurs qualités, assez guéris de leurs incrédulités pour être reconnaissants de leurs services ? Après les avoir admirés et critiqués à outrance, n'est-il pas temps de les juger? Si ce temps-là doit venir, le principe d'après lequel il faudra les juger, pour être juste, c'est que tous les écrivains qui méritent le nom de grands ont été bienfaisants. Mais les premiers dans cette élite sont ceux qui ont fait le bien sans mélange de mal ; les premiers après sont ceux qui, parmi du mal réparable, ont fait du bien qui demeure. C'est à ce second rang que la vérité mettrait Voltaire ; par là elle le soustrairait aux excès du dénigrement comme de l'apologie, et peut-être réconcilierait-elle à sa gloire tant d'âmes qu'offensent encore ses doutes, ou qui sont accoutumées

à trouver leur paix et leurs espérances dans les choses qu'il n'a pas respectées.

Je n'ai touché jusqu'ici qu'aux premières causes de vos succès, à ce que j'en appellerais la bonne qualité.

Il n'y a là, en effet, ni entraînement, ni fièvre. Dans la presse, une faveur assez tranquille pour qu'on ne la suspecte pas d'avoir été sollicitée. Point d'excitations du dehors ; point de drapeaux promenant dans les rues les noms de vos pièces. Pas de foule allant où va la foule , par imitation ; mais des gens qui se rendent au théâtre, chacun de son côté, attirés par la bonne réputation plutôt que par le bruit, en assez grand nombre pour faire une foule qui se presse aux portes sans s'y battre. Dans la salle, des spectateurs enlevés par moments, attachés toujours, qui tantôt applaudissent un drame, tantôt goûtent en connaisseurs une belle lecture ; à la fin, une admiration pour le poète qu'on voudrait exprimer à l'homme : telles sont les circonstances qui, répétées bien des fois, et jusqu'à deux cents fois pour l'Honneur et Urgent, ont caractérisé votre succès. Le théâtre n'en a guère vu qui aient été plus éclatants, en faisant moins de bruit.

Il y en a des causes particulières que je voudrais bien indiquer. Vous protestiez tout à l'heure, au

nom des anciennes gloires du théâtre, contre ceux qui veulent que la tragédie soit morte. Non, elle n'est pas morte, ni près de mourir. Elle vit, non seulement dans les chefs-d'œuvre des maitres et dans les belles scènes de leurs disciples ; elle vit dans nos esprits comme un genre national, comme une des formes supérieures de l'idée française.

Ce n'est pas la tragédie de tout le monde, c'est la nôtre. Nous ne dédaignons pas celle qui va chercher ses exemples chez nos voisins, et qui tient à se rapprocher du drame, au risque de glisser dans le mélodrame. Nous avons même cru un moment que c'était la bonne. Mais, après une courte infidélité, nous en sommes revenus à la première, et nous commencions à la redemander, quand vous êtes venu nous la rendre.

Notre éducation nous y a préparés. Ce n'est pas impunément qu'on nous l'a fait apprendre dans Corneille et dans Racine. Mais Corneille et Racine y étaient préparés eux-mêmes par le goût de la nation.

Ce goût, que nous portons tous au théâtre, c'est celui des peintures morales, des analyses de caractères , de tout ce qui fait voir le fond des cœurs. Notre nation y excelle par-dessus toutes les autres. Nous voulons que le poète 'dramatique soit observateur et moraliste. Sans doute, la perfection,

c'est de joindre à l'intérêt de ces peintures mori l'intérêt de l'action ; mais s'il nous fallait cho entres les deux, nos préférences seraient pou premier.

De plus, nous voulons que ces études du c< humain se personnifient sous les traits d'hom qui plaident la cause de leur passion, non en avocats, ce serait trop long, mais en gens en savent mieux que personne le fort et le fai et qui ne négligent rien pour la gagner. De là tirade. La tirade est le plaidoyer en vers. Va ment les mauvaises nous ont gâté les bonn nous ne nous accommodons pas volontiers d tragédie sans tirades.

Ce n'est pas tout, nous y voulons encore, pas toute espèce de bons vers, mais les bons qui ne montrent pas le poète dans le personn, C'est assez qu'on l'y entrevoie. Le vers lyriqu luxe des images, sont d'un homme qui tient à être écouté qu'à gagner sa cause. Le vers nous voulons, c'est ce vers précis , nerveux, sonneur, qui a plus de traits que d'images, tique pourtant, s'il est convenu qu'un poète être d'abord un bon écrivain en vers.

Enfin, les personnages de cette tragédie doi être historiques, et pfutôt empruntés à l'his connue de tout le monde qu'aux anecdotes qi

le sont que des savants. Nous les voulons, comme vous le dites, au-dessus du niveau commun. Est- ce' seulement par cette curiosité banale, qui nous fait tourner des yeux ébahis vers tout ce qui s'élève au-dessus de nos têtes? Nullement : c'est parce que nous attendons de ces personnages plus de révélations sur le cœur humain ; c'est parce que, mettant plus d'esprit et plus de science dè la vie au service de leurs passions, ils nous instruisent mieux de ce que la passion emploie d'adresse pour persuader qu'elle est la raison; c'est enfin parce que, parlant de plus haut, leurs paroles portent plus loin et vont à plus d'oreilles.

Vous avez donné raison à notre goût, Monsieur, par la façon dont vous l'avez contenté. Des caractères qui s'analysent tout en agissant, des personnages pleins de leur passion, des causes plaidées avec éloquence et gagnées, des tirades qu'on ne trouve pas trop longues, de beaux vers où l'écrivain contient le poète sans l'éteindre, des noms historiques, présents à toutes les mémoires, voilà ce qui vous a conquis le genre de popularité le plus enviable, la popularité moins la mode.

Pour ne parler ni de Lucrèce, qui est restée une date littéraire, ni d'Agnès de Méranie, pour qui les promesses de Lucrèce nous ont rendus trop dif-

ficiles, n'est-il pas à votre gloire que la meilleur de vos tragédies, Charlotte Corday, soit celle doi le sujet se prêtait le moins à toutes ces convenances Que de difficultés s'y ajoutaient à la difficulté d faire une tragédie? Ces gens-là vivaient hier ; nou connaissons des vieillards qui les ont vus, et qu en ont gardé comme une sorte de tremblement : i fallait les placer dans un lointain favorable à l'il lusion du théâtre. Ils ont tenu dans la langue d tout le monde des discours que l'histoire a recueil lis : il fallait les faire parler en vers avec une vé rité qui cachât l'invraisemblance. Ils avaient paraitre devant des spectateurs qui les ont déj jugés dans leur cœur ; il fallait ramener doucemeIJ ces juges prévenus à l'impartialité de l'art. Enfin pour condition première, vos personnages étaien tenus de remplir toute leur renommée.

Bonne ou mauvaise, tous l'ont remplie. Ce son bien là les girondins, si téméraires comme parti si aimables comme hommes, pour lesquels il s fera toujours, dans la justice de notre pays comme une compensation de leurs illusions pa leurs ' vues généreuses, de leurs fautes par 1 beauté de leur mort. Vous les avez peints dan un moment oit vous risquiez de nous les rendr trop chers : c'est le moment suprême où, exalté par l'approche de la catastrophe, ils insultent,

l'échafaud dont ils n'ont pas su se défendre. Vous avez réussi à ne les rendre qu'intéressants. Vous avez voulu que l'enseignement de leur vie fût le même dans votre drame que dans l'histoire, et qu'ils y parussent, tels qu'ils ont été, victimes de leurs propres exemples, et plus vaincus par leurs fautes que par leurs ennemis. Vos vers nous ont rendu les fleurs de leur brillante parole. J'y louerais même celles qui peuvent paraitre de trop : c'est un trait de vérité locale.

On pense aux maîtres, et aux plus grands, en lisant l'admirable scène où Danton, Robespierre et Marat, réunis dans la chambre de ce dernier, délibèrent sur ce qu'ils feront de la république tombée entre leurs mains. Vous êtes historien et poète quand vous faites parler ces trois hommes qui, à peine vainqueurs de leurs ennemis communs, se sont insupportables l'un à l'autre, et qui, venus en apparence pour se mettre d'accord, ne font que se mesurer du regard pour la lutte à mort à laquelle ils se préparent. Il y a du sang dans toutes leurs paroles. Danton en a comme le cœur soulevé; Marat en a soif comme d'un calmant pour la fièvre qui le consume : Robespierre ne veut pas dire encore combien il lui en faudra. Mais, dans la répulsion qu'ils inspirent tous les trois, il est des degrés que vous avez marqués avec la fidélité

de l'histoire. Marat cause presque plus de stup que d'aversion ; on veut le croire fou pour n'ai pas à lui porter plus de haine que n'en conti le cœur humain. Danton, par son retour à la nérosité, excite une secrète sympathie dont o: honte. Pour Robespierre, il nous fait sentir qi que chose de cette crainte inouïe que connui nos pères et qui s'appela la Terreur; crainte d péril hypocrite et inconnu, où le mépris se ] lait à l'angoisse, et qui fit, plus d'une fois, em les morts par les survivants.

Ils vous a été bon d'être plein du grand Cornei quand vous avez eu à tracer le caractère de ci qui ne fut pas moins une fille de son esprit qu'i héroïne de son sang. Tous les traits de cette p( ture sont dignes de cette vierge si terrible e charmante. Tout ce qui, dans l'acte sanglant elle crut qvoir pour complice la conscience mé de la France, nous touchera et nous troublera tl jours, admiration pour son courage, attendri; ment sur son sacrifice, quelque chose de mo que l'horreur pour le meurtre, quelque ch de plus que la pitié pour le meurtrier, vous l'a exprimé avec une vérité poignante. Vos vers commencé, pour Charlotte Corday, la populai de la légende, et si son caractère était de ceux < peuvent grandir avec le temps, je dirai qu'ell<

grandi depuis que vous lui avez mis au front l'auréole de la poésie durable.

Une image brillante de la haute comédie a fait l'immense succès de l'Honneur et l'Argent. Là, comme dans vos tragédies, on applaudit d'heureuses études morales, des personnages qui plaident éloquemment leur cause, de belles situations et, parmi de bons vers, les meilleurs de tous, ceux qui, par un côté, sont des vérités de situation , et par l'autre des vérités du cœur humain, le mot du moment et le mot de tous les temps. Je sais que la critique fait des réserves. Elle voudrait que les situations fussent plus souvent l'effet nécessaire de caractères plus réels. Ces réserves, où l'on vous conseille ce qu'on espère de vous, méritent que vous les- preniez en considération. Dieu me garde de vous donner des scrupules sur vos habitudes de retraite studieuse au foyer maternel! Mais, en fait de comédie, les types en seront toujours au plus épais de la mêlée parisienne. Les héros de la tragédie peuvent venir d'eux-mêmes visiter le poète dans sa province; témoin Cinna, les Horaces, Polyeucte, qui apparurent au grand Corneille dans sa petite maison de Rouen. Mais les héros de la comédie ne sont pas si commodes. Il faut les aller chercher de sa personne au milieu du monde, et à Paris, où se trouvent les plus illustres.

Molière ne s'y prenait pas autrement, quand il av' sait certains de ses personnages parmi les courti sans qui tourbillonnaient autour de Louis XIV. 0 l'appelait le contemplateur, parce qu'il était san cesse à contempler quelqu'un, qui posait devai lui sans s'en douter. Si donc, Monsieur, vous von lez satisfaire les plus difficiles, imitez les peintre qui rapportent dans l'atelier les esquisses prises a dehors dont ils feront des tableaux : emportez d Paris de vigoureuses ébauches, pour en faire d< portraits à Vienne.

L'auguste suffrage que vous a valu , dès la pr mière représentation, votre comédie de la Bours en est l'appréciation la plus juste. Ce que le publ y applaudit, en effet, ce sont les nobles sentimen qui vous l'ont inspirée. On dit, à la vérité, qi tout est plus vilain à la vraie Bourse, choses gens ; mais quand on entend vos vives sorties coi tre le mal de l'époque, et ces heureux vers q intéressent l'esprit des honnêtes gens aux répi gnances de leur probité, on oublie que le tables pourrait être plus fidèle.

Vous nous avez fait voir les malheurs des ge: qui poursuivent la fortune aléatoire. Il serait be{ de' nous montrer le bonheur de ceux qui l'atte S'nent. C'est de ce côté-là que l'enseignement < la comédie serait efficace et que le rire serait m

ral. Le public croit médiocrement aux catastrophes de ces parvenus du hasard : mais il est tout près de les croire plus heureux et de les faire plus riches qu'ils ne sont, par cette faiblesse de notre nature qui nous porte à enfler le bonheur des gens que nous envions, à diminuer les misères de ceux qu'il faudrait plaindre. Je voudrais qu'il vous plût de peindre un de ces heureux au moment le plus beau, quand il est tranquillement assis sur la roue de la fortune qui s'est arrêtée à sa porte. Je voudrais que vos vers nous fissent lire dans le cœur de cet homme pour qui tout visage est celui d'un héritier impatient ou d'un parasite, et dont le triste bonheur est de connaître la fin d'un plus grand nombre de jouissances, et d'être impuissant pour plus de choses.

Ce serait Turcaret, non plus simplement ridicule, — celui-là n'est plus à recommencer, — mais Turcaret misérable, et il a dû l'être. On n'est pas joué ainsi, volé, insulté, on ne sent pas se retourner contre soi-même les pointes de la vanité dont on blessait les autres, sans beaucoup souffrir. Le Sage a bien pu s'en douter, lui qui a tout su de la vie humaine ; mais il a baissé la toile sur Turcaret ridicule, laissant à quelque successeur la tâche de suivre le pauvre traitant, rentré chez lui, en face de lui-même, tout saignant de blessures

que l'argent ne guérit pas. S'il y a là un legs de L Sage, vous êtes digne, Monsieur, de l'acquitter.

Vos succès dans la tragédie vous donnaient biei le droit de nous exposer vos doctrines sur ce gran< art. Ces doctrines ont un mérite rare : elles sont de doctrines et non pas un système. Vous n'y donne: pas vos exemples pour règles, et au lieu d'un, théorie superbe de ce que la tragédie exige di public, nous avons une appréciation élevée de c que le public demande à la tragédie.

Vous craignez que, sur ce point, votre discour ne sente « la réaction ». Rassurez-vous, les idées qui nous venons d'entendre ne sont pas inspirées pa un esprit de réaction, elles sont d'un libéral.

S'il est vrai que chaque époque impose au poèm' dramatique ses usages, ses préjugés, son tour d'es prit, et, comme vous le dites énergiquement, soi jargon, celui-là n'est-il pas un libéral qui veut dé fendre le poète contre cette servitude, et faire pla ner le poème dramatique au-dessus des conve nances passagères du pays, de la mode et du mo ment?

Et de même, si les intrigues compliquées di drame à effet, les incidents, l'imprévu, les coup; de théâtre, en ne laissant pas de place, dans 14 poème dramatique, aux développements des ca- ractères et à la peinture des passions, lui ôten

toute la matière du beau et tout le nerf des vers, le libéral n'est-il pas celui qui conseille au poète de chercher l'effet dans les grandes voies du beau, et de faire des vers qui durent?

Si tel est le libéral, il y a vingt-cinq ans il portait un autre nom : on le qualifiait de classique.

Pour moi, Monsieur, puisque vous avez bien voulu rappeler la part que j'ai prise aux nobles querelles de ce temps-là, querelles si loin de nous par les années, plus loin encore par le changement de nos mœurs, quand j'osais défendre ]a tradition de nos grands poètes dramatiques, et inviter leurs successeurs à se rendre libres de tout ce qui pouvait rabaisser l'art entre leurs mains ingénieuses et puissantes, j'avais bien quelque soupçon que j'étais un libéral. Vos succès n'ont pas de quoi me faire penser que je me trompais, et ce n'est pas une médiocre obligation que je leur ai, de pouvoir rester classique en continuant à me croire libéral.

Il y a même deux points où j e le serais volontiers un peu plus que vous.

Par exemple, vous rangez parmi les conventions surannées du théâtre les unités de temps et de lieu, et vous parlez d'urf pédant d'hier pour qui une tragédie sans les unités est un monstre.

Je n'ai pas peur d'ètre ce pédant ; car vos tragédies se mettent fort à l'aise avec les unités,

et je ne crois pas les tenir pour des monstres, Il y a des tragédies, vous nous l'avez appris un{ fois de plus, qui ont su être belles en s'affranchis- sant des unités ; mais vous-même, vous leur préférez celles qui, en s'y soumettant, ont réussi i être les plus belles de toutes. Tels sont les deiu chefs-d'œuvre de notre théâtre et de tout théâtre Polyeucte et Athalie. Si les unités n'ont pas nui i leur perfection, ne se pourrait-il pas qu'elles i eussent servi? Corneille nous met sur la voie, lu qui défend l'unité de temps, « non pas sur la fo d'Aristote, a-t-il soin de dire, mais parce qu'ell< s'appuie sur la raison naturelle. » Voilà qui devrai donner à penser. Et faut-il y penser longuemen pour reconnaître qu'il s'agit là, non de gènes arbitraires imposées aux poètes par le caprice d'm philosophe, mais d'un degré de plus de ressem blance entre l'art et la nature des choses ; et, qu< le drame le plus conforme à cette raison dont parl4 Corneille, c'est-à-dire le plus semblable à la vie est celui qui, par des moyens naturels, amène dan: le même lieu, au même moment, pour une catas trophe certaine, des personnages qui se poursui vent, qui ne peuvent plus s'éviter, et qui se préci pitent vers un dénoûment où chacun reçoit, comm' dans la vie, le prix de ce qu'il a fait? C'est là ci que le simple et profond génie des anciens avai

essayé de transporter de la réalité dans le drame; et c'est là ce que Corneille et Racine ont imité des anciens en le perfectionnant.

Je voudrais donc, Monsieur, qu'il fût encore permis de faire une tragédie même avec les unités, et je vous demande, en particulier, de laisser à Corneille et à Racine la liberté de subir un joug qui parait les avoir gênés si peu.

Mais, vous avez raison, il ne faut pas, par trop d'amour pour la règle, se priver d'une beauté. Aussi, dans un entr'acte 'de votre Charlotte Corday, fais-je très volontiers le voyage de Paris à Caen, en dépit des unités de temps et de lieu, pour me trouver parmi les invités de madame de Rrette- ville, dans ce salon où ils s'entretiennent des nouvelles de Paris, que la peur ne peut déjà plus grossir; pour entendre l'aïeule faire en des vers charmants l'éloge de sa petite-fille ; pour voir enfin Charlotte elle-même, entrant à pas modestes, au milieu de ces douces paroles et comme au murmure de sa bonne renommée. A plus forte raison me laissé-je ramener sans résistance de Caen à Paris, à la suite de la jeune fille résolue et résignée, dans la maison de Marat, où nous pousse irrésistiblement cette terreur d'un nouveau genre qui nous fait trembler, non pour la victime, mais pour l'assassin.

L'autre point où je serais im peu plus libéral

que vous, c'est au sujet de Shakspeare. De tout ci que vous en avez dit de si brillant, je garderai ce qui est à sa gloire, et je laisserais les restric. tions, non comme injustes, mais parce que li vérité ne les demande plus.

Le temps a élevé Shakspeare au-dessus de la cri tique, peut-être parce qu'il l'a élevé au-dessus d l'éloge. Les mots mêmes de beautés et de défaul appartiennent à une langue relative, en dehors d laquelle il faut chercher des termes, si l'on tient définir le charme ou à caractériser les imperfec tions de ces œuvres étonnantes.

Shakspeare a eu la même destinée qu'Homère Après cette querelle fameuse des anciens et de modernes, où admirateurs et critiques, Boilea comme Perrault, ont eu le tort de se représente l'auteur de Y Iliade comme un homme de lettres son bureau, l'Homère qui demeure, c'estcetHomèi transfiguré, tel que l'a représenté un grand artisl de notre temps, présidant le chœur des homm( de génie, et nu, au milieu de personnages dont ] costume indique la nation et le siècle, comme s' s'agissait, non de l'habitant d'un pays ni du coi temporain d'une époque, mais du Génie même c la poésie. Comme Homère, après une querelle qi a moins duré, Shakspeare nous apparaît, à se tour, dans un lointain mystérieux et paisible, f

dérobant à la curiosité de l'érudition qui se fatigue à chercher un homme où il n'y a qu'une des plus grandes sources de la poésie créatrice. Avec Homère, avec Shakspeare, nous sommes sur les cimes d'où le regard n'aperçoit rien de ce qui se passe en bas. Je ne leur demande pas compte des fautes qu'ils ont pu faire, Homère, en créant un premier exemplaire de beauté, d'où est venue l'idée même de l'art et de ses règles, Shakspeare en les ignorant. Comment s'étonner qu'ils soient imparfaits? Si la poésie elle-même a dicté leurs vers, c'est une main d'homme qui les a écrits.

J'espère aussi que Racine n'a plus besoin d'être défendu. Dans le temps que sa gloire, faut-il le dire, était une cause, vous l'avez servie, Monsieur, mieux que personne, en montrant avec éclat comment un poète enrichit son fonds par la pratique de ce grand homme, comment il sent mieux son propre cœur en méditant ce cœur auquel toutes les passions humaines ont dit leur secret, comment l'étude de ce beau style lui apprend à trouver et à perfectionner le sien. Vous avez bien raison de douter que ceux-là sachent aimer Shakspeare qui n'aiment pas Racine. Racine lui-même l'eût pensé s'il eût connu Shakspeare, et il l'aurait dit, même à Boileau.

L'admiration pour Racine n'a pas été pour peu de

chose dans les mérites éminents qui assurent à vo. tre prédécesseur une place honorable dans l'histoir( des lettres françaises.

Vous avez été juste envers M. Baour-Lormian ei reconnaissant en lui un poète. Il est poète dans se: traductions par l'éclat et l'harmonie de ses vers; i l'est par le sentiment dans cette tragédie d'Omasis dont on citerait plus d'une scène si nous n'étions s riches en beautés dramatiques. Je doute pourtan que la pièce eût gagné en commençant à Josepl enfant. En tout cas, l'idée seule en eût épouvant< M. Baour-Lormian ; on avait encore peur en c< temps-là de ce vers de Boileau, qu'il sera toujouri prudent de ne pas trop braver :

Enfant au premier acte et barbon au dernier.

L'éloge modeste et proportionné que vous faite: de votre prédécesseur est un jugement définitif. Vou: y avez mis l'accent de la justice rendue avec cœur C'est celle qu'il méritait ; c'est celle qu'il eût dési rée, sil'àge, les souffrances et la raison neluieussen ôté jusqu'au souci de ce qui se dirait de lui après s< mort.

Cela nous met bien loin de ce qu'on a raconté d< sa complaisance un peu gasconne pour lui-même Le trait que vous en avez cité remonte bien haut C'est du temps que Napoléon Ier, lui parlant d'Omasi

dans les jardins de Saint-Cloud, le louait de ses vers, un peu parce qu'il les trouvait bons, un peu pour faire passer de piquantes critiques de ses caractères. Si M. Baour-Lormian s'estimait trop alors, il faut s'en prendre au temps, à l'ivresse d'un tel suffrage, à l'étourdissement du succès dans notre pays,, et, s'il n'y a pas là une vieille médisance, à la Garonne. La vanité est, de tous nos défauts, celui qui est le moins à nous. Il nous en vient de nos ennemis qui, pour vouloir nous rabaisser, nous poussent à être plus que justes envers nous-mêmes. Il nous en vient aussi de nos amis, des uns par leur trop grande facilité, des meilleurs par le plaisir même qu'ils ont à louer ceux qu'ils aiment. Dans les dernières années de la vie de M. Baour-Lormian, amis et ennemis, et la vanité qui lui était venue d'eux, tout l'avait quitté. Il survivait à tous ceux qui avaient parlé de lui, et restait seul, n'attendant plus rien des hommes, et s'étudiant, non plus pour connaître ses forces, dont il n'avait plus que faire, mais pour se rendre ses comptes à lui-même, et démêler dans son avoir ce qui avait appartenu aux autres et ce qui lui appartenait en propre.

C'est sous ces traits du poète finissant en sage que je l'ai connu pour la première fois. Les infirmités et la pauvreté avaient fait de sa retraite une solitude si profonde, qu'il n'y avait guère de chance

que la première visite n'y fût pas intéressée ; mais, dès la seconde, on se sentait attiré par ce qu'il y a d'auguste dans un vieillard qui s'achemine vers la mort dans la souffrance et l'abandon, et par le charme de ce bon sens de la vieillesse éclairée et élevée par les lettres, bon sens dépouillé, comme on: le dit des vieux vins, sans illusions, mais sans aigreur contre ceux auxquels il sied encore d'en avoir. Si, par moments, il lui arrivait de laisser percer quelque reste du vieil homme , la faute en était à ceux qui le mettaient en cette tentation ; c'est qu'on lui parlait de son passé, de son Omasis, que l'empereur avait critiqué ; c'est qu'on secouait devant lui les lambeaux de pourpre de sa jeunesse. Mais son bon sens reprenait bientôt le dessus, et c'est lui-même qui chassait de sa main ces flatteuses images, avant qu'il se mêlât du regret au plaisir de les revoir.

Poète jusque dans l'extrême vieillesse, la poésie lui servait comme d'une musique harmonieuse poui bercer ses souffrances, ou comme d'un langage plus intime, pour se parler de plus près à lui-même C'est ainsi que le dernier jour l'a trouvé, rejoignant sa jeunesse à sa vieillesse par les grâces d< ses derniers vers, et parlant de Dieu avec un ser.viteur fidèle dont la foi simple l'aidait à mouri dans les suprêmes espérances.

Si l'Académie française ale privilège d'inviter uni

société d'élite aux réceptions de ses membres, ce n'est pas sans doute pour faire elle-même ses honneurs , c'est pour en tirer occasion de rendre quelque témoignage nouveau de la vertu des lettres. ■Cette séance nous en offre deux exemples illustres. L'un est celui d'un poète qu'elles ont amené, jeune encore, à l'honneur littéraire le plus insigne, un siège à l'Académie française, par des succès qui pourraient n'être que le gage de succès encore plus grands ; l'autre est celui d'un vieillard, poète aussi en son temps, et poète très applaudi, auquel les lettres avaient appris à supporter l'oubli, à se résigner à la douleur, à être pauvre avec dignité, à se voir délaissé par les hommes sans les accuser. De ces deux exemples vous approuverez, Monsieur, que j'aie fini par le dernier un discours dont vous êtes le principal sujet. Nous avons devant nous bien des jours pour montrer en votre personne cette vertu des lettres, à un âge où elle inspire les beaux vers et relève le prix de toutes les choses heureuses ; nous n'avions qu'un jour, et que ce moment-ci, pour montrer dans votre prédécesseur combien plus encore éclate cette vertu quand, après avoir fait la célébrité du poète, elle est restée sa seule famille, sa seule richesse, sa seule amitié.

Décembre 1856.

DISCOURS PRONONCÉ,

AU NOM DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,

AUX

FUNÉRAILLES DE M. ADOLPHE GARNIER,

ANCIEN MAITRE DE CONFÉRENCES DANS CETTE ÉCOLE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

7 mai 1864.

MESSIEURS ,

La veuve désolée d'Adolphe Garnier a exprimé le désir que l'École normale supérieure fut représentée à ses funérailles. L'École y avait pensé d'elle- même , et peut-être est-ce à son chef qu'appartenait le douloureux honneur de parler en son nom sur la tombe d'un maître qui l'a servie et honorée. C'est à l'École normale qu'Adolphe Garnier avait fait son début dans l'enseignement supérieur. Je venais d'y être appelé moi-même, et ce que j'entendais dire à nos communs élèves de l'autorité que donnaient à

sa parole modeste et simple la candeur de son âme et la sincérité de sa foi philosophique m'inspirait, avec l'émulation de son exemple, un ardent désir de faire amitié avec lui.

On vient de vous rappeler avec éloquence ce qu'était sa philosophie, comme corps de doctrines. Je suis meilleur juge de ce qu'elle était comme sentiment. Adolphe Garnier s'étudiait pour se connaître , et ne voulait se connaître que pour devenir meilleur. Interroger l'âme au moyen de la conscience, et, par le même effort d'analyse profonde et sincère, acquérir et mériter tout ensemble la certitude de son immortalité ; expliquer la volonté pour la régler, tel est le champ où s'exerçait ce bon et rare esprit. Moraliste, il avait cherché tout d'abord dans la philosophie le devoir et la règle.

Il est d'autres parties de cette noble science pour lesquelles il semble que la vocation vienne plus particulièrement de l'esprit. Pour la psychologie et la morale, les deux études de prédilection d'Adolphe Garnier, il semble au contraire que la vocation vienne plutôt du cœur. C'est par les bons penchants du sien, par sa pureté morale, par sa bonté qu'il avait été averti de sa rare aptitude pour la philosophie. L'esprit, un esprit des plus délicats, des études profondes et précises intervinrent ensuite , et de ce premier instinct de sa nature firent

une science raisonnée, méthodique, exacte avec onction, formant des disciples et fondant une tradition. Cette philosophie était sa règle des mœurs, sa conduite, son humeur ; voilà pourquoi nous lui avions donné le nom qu'on réserve au philosophe qui pratique ce qu'il enseigne ; nous l'appelions un sage.

Sage aimable et bienfaisant, il mettait une ardeur singulière à communiquer aux autres sa sagesse , non pour se faire une école ni une escorte, mais parce qu'il ne pouvait pas garder pour lui tout seul le secret de sa propre paix, de ce qui rendait sa vie douce, de ce qui le faisait aimer et honorer de tous.

C'est par une autre application pratique de cette philosophie qu'il se plaisait à faire partager les modestes joies de son existence à ceux avec lesquels il partageait les biens de l'esprit. Peu d'hommes mieux préparés à se tenir compagnie à eux-mêmes ont plus recherché le commerce des autres. Sa maison hospitalière et souriante faisait fête à tous ses hôtes et ne se fermait à personne. Un philosophe païen l'eût trouvée trop grande pour les vrais amis ; le philosophe chrétien la trouvait trop petite pour tous ceux qu'il se sentait capable d'aimer. C'était d'ailleurs se rendre bon témoignage à soi- même que de désirer y être admis ; car on savait

que la bienveillance en était Famé, que l'on coi rait risque d'y perdre quelque préjugé sur les ch< ses ou quelque prévention contre les personnes, que nul n'en sortait sans faire le bon propos d'èfc plus sociable.

Pendant longtemps le bonheur habita cette ma son, et l'on eût cru qu'il devait s'y fixer, tant il paraissait la récompense du bien. Il finit pour j, mais le jour où la mort enleva à ses parents un fi unique, doux et sérieux jeune homme, digne d'èfc associé aux regrets que nous donnons à son pèr< et pleuré par ce père, dans quelques pages rei tées secrètes, les plus belles qui soient sorties c sa plume, une de ces inspirations de l'âme qi l'écrivain paie d'une portion de sa vie.

Cependant il vivait, comme il faut que bien d< pères sans enfants se résignent à vivre, il viva mutilé, cherchant dans ses études reprises, et pf moment croyant y trouver la force de supporter u mal dont on ne guérit pas. C'est dans cette sorte c sérénité renaissante, sous laquelle ses plus proch< amis entrevoyaient avec inquiétude la lutte int, rieure qui n'avait pas cessé, que la maladie e venue l'atteindre. Elle'avait peu à faire pour l'; battre; le jour où il avait perdu son fils, il ava été blessé mortellement.

11 avait d'ailleurs trop bien conduit sa vie, <

trop longtemps regardé au delà, pour craindre la mort pour lui-même. Mais il lui fut bien permis de craindre ce qui allait le séparer d'une femme chérie, restée seule avec sa double douleur, épouse sans un tel mari, mère sans un tel enfant, mais soutenue dans le devoir de vivre par ces espérances religieuses que, durant le cours d'une union parfaite, elle avait méditées et embrassées avec lui.

C'est de tels hommes que l'on peut dire, non dans le langage de la cérémonie, ni par une légère exagération de nos justes sympathies pour ceux qui ne sont plus, que leur perte est irréparable. Les âmes d'élite ne se renouvellent pas comme les feuilles des arbres. En retournant vers l'auteur de leur être, elles emportent avec elles quelque chose d'excellent et d'immortel qui est à jamais perdu pour la terre. Ce sont bien véritablement des lumières qui s'éteignent, des foyers qui redeviennent froids. Nul ne sait dans quelle proportion la Providence répare ces pertes ; mais si quelque chose les diminue, ce sont ces deuils durables qui rendent certains morts présents et vivants, tant qu'il reste au monde un témoin de ce qu'ils ont fait pour les mériter.

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. CUVILLIER-FLEURY(l).

MONSIEUR,

Vous venez de finir par de belles paroles un discours justement applaudi. Oui, ménageons-nous, respectons-nous les uns les autres. Nous y gagnerions une vertu de plus, et la vérité n'y perdrait rien. A aucune époque peut-être, il n'a été plus facile de se tromper sur les mobiles de la conduite des hommes publics. Le sol sur lequel nous marchons a été si souvent ébranlé, que ceux même qui s'y sont tenus le plus ferme ont pu paraître chancelants. Vous nous donnez donc le bon conseil, Monsieur; c'est le conseil d'un temps qui a vu toutes les opinions tour à tour humiliées par les

(1) Élu en remplacement de M. Dupin.

événements. Mais la modération à laquelle vous nous conviez ne peut être une vertu qu'à deux conditions, c'est que nous sachions faire la part de nos fautes dans nos disgrâces, et qu'en ménageant les autres nous croyions sincèrement ne leur faire que justice. Nous avons tous le devoir d'être justes ; personne de nous n'a le droit d'être généreux.

Ce que vous demandez, Monsieur, et ce que souhaitent avec vous tous les honnêtes gens, c'est la tolérance politique. Nous jouissons du bienfait de la tolérance religieuse. L'histoire nous dit ce qu'il en a coûté à nos pères pour le transmettre à leurs enfants. Nous n'aurons pas payé moins cher la tolérance politique. Pourquoi ne la verrions-nous pas enfin passer dans nos mœurs? Si la tolérance a été possible dans la religion, où il semble qu'en souffrant la foi contraire, le fidèle consente à laisser son prochain en péril, ou tout au moins ne se soucie pas de l'associer à ses espérances, combien ne l'est-elle pas plus dans la politique, où les affirmations des hommes sont si souvent exposées aux démentis du temps? Aussi bien, la tolérance n'est pas l'indifférence. Chacun garde sa foi et reste à son rang dans les luttes inévitables des opinions; mais on se souvient que l'homme communique de son imperfection à ses croyances comme à ses vertus ;

la foi est pure de tout orgueil, et, comme les soldats de deux vaillantes armées qui sont aux prises sous des drapeaux opposés, on se combat et on s'estime.

En attendant, Monsieur, que, par le progrès de la raison publique, la tolérance modère nos jugements sur les vivants. il est beau qu'elle devienne la règle de nos jugements sur les morts. J'ose dire que l'exemple n'en peut être donné avec plus d'autorité et de convenance que par cette Académie, où les grandes opinions qui se sont disputé de notre temps le gouvernement du pays ont leurs représentants les plus illustres ; et l'homme auquel vous succédez était si sincèrement libéral, qu'il méritait de servir d'occasion à une apologie de la tolérance politique.

Appelé à juger à votre tour M. Dupin, on ne vous avait pas fait la tâche aisée. Deux de nos plus émi- nents confrères, l'un par un ample et noble tableau de sa vie d'avocat et de magistrat, l'autre par un portrait saisissant, qui l'a pour un moment ressuscité, vous avaient enlevé à la fois les grands traits de l'homme public et la physionomie de la personne. Vous avez complété le tableau en y faisant plus de place à la politique, et vous avez recommencé le portrait, en le laissant ressemblant. Ce que nous venons d'entendre est un morceau

achevé, dans ce genre de critique où vous avez acquis une célébrité qui devait vous ouvrir les portes de l'Académie. ] Je voudrais, Monsieur, en indiquer brièvement les difficultés. J'en ai pris l'idée dans vos qualités mêmes et dans votre succès.

Si la critique, appliquée à la littérature contemporaine, est l'art de discerner dans les livres les qualités des défauts, ce qui est écrit pour le jour de ce qui est écrit pour durer ; si, comme vous le dites quelque part, c'est une sorte de libre défense de la vérité contre l'erreur, quoi de plus difficile que la critique? Où est l'erreur? où est la vérité? Chaque époque, je devrais dire chaque lustre, a son tour d'esprit particulier et passager. C'est, dans les choses littéraires, ce que sont dans les ameublements un certain style de fantaisie, dans les habits une certaine coupe. Né de la mobilité hu- maine, qui, dans notre pays, s'augmente de la mobilité nationale, le tour d'esprit du moment se prend volontiers pour la vérité, pour le progrès, pour l'art; il s'en donne les noms, et il persuade tous ceux, en si grand nombre, qui veulent du nouveau à tout prix, et auxquels il importe peu de savoir s'ils avancent ou s'ils reculent, pourvu qu'ils marchent. Comment se rendre libre d'une influence si puissante? Comment se défendre de

la peur toute française de n'être pas à la mode ?

La difficulté s'accroît, quand on fait, comme vous, de la critique dans un journal quotidien. Juger demande du temps; un journal n'en laisse guère. Il faut donc juger vite, et comment juger vite et bien?

Si le journal est l'organe d'une opinion politique, je vois d'autres périls pour la critique. Comment se garder de l'esprit de parti? Je n'ai pas peur des grosses injustices ; un honnête homme n'a ni peine ni mérite à s'en défendre. Mais j'ai peur des petites, de celles qui se dérobent à l'homme qui les commet. On croit n'avoir que le goût sévère, on a le jugement prévenu. En prenant la plume, on s'était fait im point d'honneur de se défier de soi, et de faire bonne mesure à l'œuvre d'un contradicteur politique. On'écrit, et voilà qu'à l'insu du critique la plume glisse sur les qualités et appuie sur les défauts. Par quelle partialité involontaire cela se fait-il? Un la Rochefoucauld nous le dirait sans calomnier la nature humaine.

Au contraire, s'agit-il de juger l'ouvrage d'un écrivain de notre parti ; comment nous mettre en garde contre une indulgence que nous commande la fidélité au drapeau? De tous nos amis, ceux que nous louons le plus volontiers sont ceux que nous a faits la politique. On garde sa sévérité pour les

amis qui ne sont que des amis. Jamais poète n'a trouvé dans son parti un Aristarque ; en revanche, l'auteur du plus méchant sonnet est toujours sûr de trouver un Philinte.

Que sera-ce enfin, si le critique et l'auteur écrivent dans le même journal, et s'il leur arrive d'y changer de rôle? Quel moyen de ne pas se tromper, là où l'erreur est si pardonnable et si douce? Par quelle surveillance sur nous-mêmes empêcher qu'il ne se glisse dans notre justice de la complaisance, et dans notre complaisance une pensée lointaine de réciprocité? Et, après tout, quel grand dommage y a-t-il pour les lettres, si, en parlant d'un livre qui n'occupera peut-être pas la postérité, nous tenons moins à l'intégrité de notre jugement qu'à toutes ces convenances aimables et à l'agrément qu'elles répandent sur la vie ?

Vous avez eu à passer, Monsieur, à travers ces pièges. Tout ce qui s'en peut éviter par l'amour du vrai, la bonne foi, la droiture, l'art de la contradiction obligeante, vous l'avez évité. On trouve dans vos articles, selon que la vérité le demande, tantôt de critiques à l'adresse d'écrivains qui pensent comme vous sur la politique, tantôt des éloges pour des écrivains qui sont d'un autre avis, et tout le monde s'accorde à vous louer vous-même d'avoir su garder aux choses et aux personnes une fidé-

lité pure de toute partialité comme de tout ressentiment (1).

De tous les pièges dont j'ai parlé, le plus attirant et le plus caché, c'est le tour d'esprit du moment. Vous vous en êtes gardé par le culte de la tradition. C'est vous-même qui avez dit le mot, et je vous remercie de n'avoir qu'à le répéter. Il y faut un peu de courage, dans la confusion sincère ou intéressée que font tant de gens de la tradition et de la routine. Peut-être y a-t-il eu des temps où la tradition a touché à la routine, comme le bon usage à l'abus. Mais ce n'est certes pas le nôtre. Dans un siècle où la critique est une sorte de tribunal de revision universelle, il n'y a pas d'apparence que la tradition y ait échappé. Elle s'y est épurée de tout ce qui est proprement la routine, rhétorique, procédés de convention, recettes littéraires, règles d'Aristote qui sont ou ne sont pas dans Aristote ; il en est resté ce qui se transmet, se perpétue et s'impose, non par l'autorité, mais par liberté, des principes, des types, vers lesquels, avant toute impulsion de l'éducation et de l'exemple, les esprits bien faits se tournent naturellement, comme l'œil vers la lumière.

Tradition et routine sont choses si différentes,

(1) Les articles de M. Cuvillier-Fleury ont été recueillis sous dif.férents titres, dans une série de douze volumes.

qu'à certaines époques de l'histoire des lettres, la tradition n'a été qu'une insurrection de l'esprit humain contre la routine. En face des poètes qui faisaient cortège à Chapelain, en face de l'imitation espagnole, qui, même après le Cid, continuait de fleurir, et de mener ses disciples à l'Académie, Boileau vous semble-t-il un routinier ou un révolté ?

Dire que la tradition est ce qui vit du passé dans le présent, ce n'est pas en dire assez. Il n'y a, dans le présent, rien de plus vivant, et, j'ajoute, rien qui soit plus certain d'être vivant que la tradition. Car qui sait, parmi les choses nouvelles, celles qui seront de force à survivre, et qui feront à leur tour tradition ?

De toutes les inspirations qui animent l'artiste ou l'écrivain, la tradition est la seule qui ne s'éteigne qu'avec la vie. Hier encore elle tenait le pinceau, elle dirigeait la plume de deux vieillards illustres, aujourd'hui disparus, dont l'un se glorifiait, et dont l'autre ne se défendait pas de représenter la tradition, M. Ingres et M. Cousin. Qu'elle les ait avertis de leur génie particulier, ou que ce génie s'y soit tout d'abord ajusté, toujours est- il que leurs plus beaux ouvrages en ont reçu le lustre qui ne passe pas, et que, des peintures de l'un comme des écrits de l'autre, ce qui doit sub-

sister après nos jugements, après les jugements plus sûrs de nos successeurs, ira grossir ce choix d'oeuvres supérieures qui témoignent de la vitalité de la tradition.

Ce ne sont pas les raisonnements qui me font peur pour elle ; c'est plutôt la séduction d'une certaine critique,

Subtile, engageante et hardie,

comme dit la Fontaine de la philosophie de Descartes, qui parait chercher hors de la tradition les motifs de ses jugements. Depuis plus de quinze ans, dans une suite de brillants écrits, qui, sous le nom aimable de Causeries, se sont succédé sans interruption et sans affaiblissement, cette critique a trouvé le secret d'en apprendre aux plus instruits, de contenter les plus délicats et de plaire à tout le monde. Ce n'est pas que la tradition n'y trouve à prendre son bien. Cet art ingénieux de faire ressortir, dans les œuvres de l'esprit les plus diverses, le point vif des talents, de détacher d'un livre oublié ou négligé la page où le rayon de l'inspiration a brillé, de suivre la veine de sève qui continue à nourrir sur un tronc mort un rameau toujours verdoyant, et cet autre art, plus sévère, de montrer sous des aspects nouveaux les grandes figures littéraires et de rajeunir leur gloire, tout cela est

du domaine de la vérité et de la vie, et par conséquent de la tradition. Elle pourrait aussi s'emparer des maximes de goût qui abondent dans cette critique, et en recomposer ses principes et ses propres types. Mais il est très vrai que les jeunes écrivains y remarquent moins ce qui oblige au travail, que ce qui invite à la nouveauté par la liberté, au vrai par le laisser-faire, au bien par le changement, et je crains que la méthode générale d'un tel maître ne soit plus persuasive que ses maximes particulières et ses exemples.

C'est pour cela, Monsieur, que, tout en tirant du côté de la tradition, comme c'est notre droit, des œuvres qui n'en sont qu'une application plus libre, et qui la fortifient plutôt qu'elles ne l'infirment, il faut continuer à la défendre.

Vous en avez le culte, vous n'en avez pas la superstition. Vous évitez le dogmatisme, et vous faites bien. Il a le tort d'affecter un air d'autorité, même. alors qu'il n'est qu'une confession d'obéissance. Vous êtes fidèle à la tradition avec liberté ; vous la nommez rarement ; vous n'en faites pas peur aux auteurs ; mais ils savent qu'ils ont en vous un juge qui se gouverne par ses maximes. Ce juge est même, dit-on, un peu sévère. Ce qui fait qu'on s'y trompe, — outre qu'aux yeux des auteurs il n'y a pas de critique indulgente, — c'est le ton que prend

volontiers la vôtre. Polémique littéraire serait son vrai nom. Vous combattez tout ce que vous critiquez. Vous avez toutes les qualités du polémiste, la verve, la dialectique, l'abondance et l'éloquence. Vous avez, dites-vous quelque. part, la passion de la critique. Belle passion, Monsieur, et dont on peut faire l'aveu quand elle n'est autre chose que -la raison émue, et qu'on sait la concilier comme vous avec la courtoisie et la bienveillance.

Me permettrez-vous de préférer, dans vos articles, ceux qui appartiennent à la polémique historique? Ma préférence n'est pas étroite, car c'est plus de la moitié de ce que vous avez fait. Là votre verve, votre ardeur, là cette passion dont vous vous confessez, sont une défense proportionnée à l'attaque. Car si les erreurs littéraires sont préjudiciables , combien le sont plus encore les erreurs historiques, par le bien ou le mal que peut recevoir le présent de la connaissance ou de l'ignorance du passé?

Parmi tant de pages éloquentes ou piquantes, j'aime surtout celles où vous combattez avec tant de force et raillez avec tant d'esprit l'étrange mode d'abaisser les grands noms de l'histoire. Soit amour pour le paradoxe, soit que notre société démocratique, où l'égalité est une conquête récente, ait peur que l'admiration pour les grands hommes

ne lui fasse reprendre goût à l'inégalité, nous avoIJ vu des livres où l'on fait de nos plus grands roi des despotes, sans songer que du même coup o fait de nos pères des esclaves. On cherche de pr~ férence les preuves de l'histoire dans les pam phlets , comme si un pamphlet, tiré de la poussièi d'un dépôt, était la conscience du genre humai qui recouvre la voix. Le mur qui protégeait la v privée a été abattu, et l'on s'est servi du témo gnage des valets de chambre pour défaire L héros.

Contre les injustices de cet esprit et les illusioi de cette mode, je ne sais qu'une défense, c'est ( s'en rapporter à la gloire. La gloire n'est poi un éblouissement. C'est un jugement auquel grandeur des justiciables a fait donner ce bec nom, mais qui a été rendu, comme tous les jug ments réguliers, sans surprise et après débat. Il en a eu de revisés'; je n'en sache pas qui aient é cassés. C'est que la cause a été longuement ÍI truite par le plus impartial des juges, le temps, bien, le mal, ont été pesés. On a fait la part d hommes et la part de leur époque. De tout cela < sortie la gloire, qui n'est que la justice humai sous la forme d'une auréole.

Donner les motifs de cette justice, expliquer gloire, est la tâche de la critique historique. C'I

ainsi que vous l'entendez, Monsieur, dans un très bel article, où, répondant au brillant historien de madame de Longueville, qui faisait du dix-septième siècle deux moitiés, et revendiquait pour la première le titre de grand siècle, vous repoussiez pour Louis XIV le reproche d'avoir abaissé les esprits, les caractères et les mœurs, suivi et non dominé son temps, et, rétablissant l'ordre interverti par M. Cousin, vous faisiez commencer le grand siècle où il le fait finir.

Une autre belle plume de notre temps, racontant les derniers efforts du génie militaire de Napoléon 1er à la bataille de Waterloo, avait mis en doute son courage, ce jour-là, comme soldat. Vous avez justifié le vaincu de cette fatale journée, et, vous servant à la fois de la vérité et de la vraisemblance , vous avez prouvé avec éclat que dans ce moment suprême, à l'angoisse indicible de sentir sa fortune écroulée et la France ouverte à l'invasion , il ne se mêla point d'indignes peurs pour sa vie.

Ce n'est pas la première fois que vous avez défendu cette grande mémoire. L'historien le plus populaire de Napoléon Ier, d'autant plus digne d'être cru quand il l'accuse, qu'il a fourni le plus d'explications de sa gloire, lui reprochait de n'avoir pas accepté, après la bataille de Bautzen, la paix que

lui offrait l'Autriche par M. de Metternich. Dans une discussion aussi forte que courtoise, sans excuser les torts, et même réduisant trop, à mon gré, la part de la nécessité, pour faire plus grande la part des fautes, vous n'avez pas plus voulu que Napoléon lui-même d'une paix que notre illustre secrétaire perpétuel a si justement appelée punique. Et si vous n'avez pas cru que la politique qui avait amené la bataille de Bautzen fût d'un sage, vous n'avez pas consenti à dire, avec le négociateur autrichien, que le refus de la paix fût d'un fou.

Le plus beau de vos titres, dans la critique historique, ce sont vos articles de 1850 et 1851, contre ce que vous venez d'appeler le socialisme doctrinal de février et son ambitieuse rhétorique. Vous y défendiez à la fois la société comme citoyen et le goût comme écrivain, montrant avec sagacité par quelle corruption particulière l'anarchie dans les idées s'allie avec la prétention dans le langage. Quoique la main qui devait nous sauver de la tempête fût, depuis deux ans déjà, au gouvernail, et que, dès le 13 juin 184-9, la mémorable parole : « Il est temps que les bons se rassurent et que les méchants tremblent, » eût retenti en France et en Europe, ni cette belle parole, ni ce qu'elle donna de coeur il la société française,

n'ont diminué le mérite de la pensée courageuse qui vous inspira ces articles, et personne ne se souvient de l'éclat de votre polémique, sans se souvenir du service que vous avez rendu au pays.

En faisant la guerre aux doctrines, vous gardiez d'ailleurs de justes égards envers les écrivains qui les recommandaient de leur sincérité et de leur talent. Vous avez le secret d'être passionné sans être injuste. Vous aimez la liberté jusque dans ses erreurs, et dans un écrit où les idées vous choquent, vous vous laissez toucher par le bien dire. S'il était possible de donner aux auteurs des doutes sur leurs opinions par des louanges sincères de leur talent, vous y auriez réussi.

Les mêmes qualités font lire avec le même fruit d'autres articles, écrits vers ce temps-là, où vous jugiez certains personnages de la première république. Des écrivains distingués, que la grandeur des choses trompait sur la petitesse des hommes, avaient plaidé pour eux les circonstances atténuantes et s'étaient complu à jeter des fleurs sur de sinistres figures. Contre ces excuses imprudentes, vous avez maintenu le jugement du temps. Sans ôter à ces personnages trop fameux le bénéfice d'une première bonne foi révolutionnaire, vous savez discerner, dans la vie du plus emporté, du moins maître de lui en apparence, l'instant où ce4

emportement n'a été qu'un calcul, cette fureui de patriotisme qu'une couverture à la convoitise ou à la peur, ce visage enflammé qu'ui masque. Du reste, vous ne forcez rien; vous n'accablez pas ces temps de violence de la modération si facile à nos temps réguliers ; vous tenez compte des talents et vous restez juste pour cero même qui n'ont pas connu la justice. Mais, cett( part faite au bien jusque dans l'extrême mal, vous abandonnez à leur mauvaise renommée des nommes qu'il ne faut pas faire grands, comme voui le dites si bien, parce que les événements les on faits terribles, et qui, fondateurs et violateurs tou ensemble de la liberté, ont mérité d'être reniés paJ elle.

Dans des articles d'une date plus récente, su: une des plus touchantes victimes de ce patriotismi si mélangé, Marie-Antoinette, vous avez expliqu< le malheur qui est encore la gloire, et montré pa: quelles provocations, de jour en jour plus insul tantes et plus menaçantes, cette reine infortunéi fut poussée à appeler ce qui est, aux yeux de l'his toire, l'étranger, ce qui put lui paraître le secour naturel du chef de sa famille. J'ai tâché, moi aussi d'exprimer dans quelques pages le sentiment qu nous est commun. Laissez-moi vous remercier d'a ïoir lu dans votre beau travail ce que je n'ai pa

su dire dans le mien, et vous envier cette parole par laquelle vous résumez votre jugement sur Marie-Antoinette : « Le patriotisme l'accusait, la démagogie l'a condamnée : l'humanité l'absout. »

C'est à la critique historique qu'appartient le brillant morceau que nous venons d'entendre.

Le jugement que vous avez porté sur M. Dupin ne trouvera pas de contradicteurs. Vous y avez mêlé des restrictions aux éloges. Il n'y a de jugements vrais sur les hommes que dans ce mélange. L'Académie n'en prétend pas d'autre pour ses membres. Quoi qu'on en ait dit, nous ne nous mettons pas au ciel de nos propres mains. Mais s'il est vrai qu'en jugeant ceux qui ne sont plus, le souvenir de leur commerce interrompu par la mort nous prévienne plus fortement pour leurs qualités que pour leurs défauts, cette prévention du regret n'est-elle pas le commencement de la justice?

Vous n'ôtez rien à la renommée de M. Dupin, en disant qu'il n'était pas un homme d'État. Il n'a pas connu le plus dur travail de notre temps, il n'a pas été au pouvoir. Il a conseillé les gouveI"nants ; mais donner des conseils, même excellents, ne vaut pas gouverner, même en faisant des fautes. Je ne dirai pourtant pas avec vous que, s'il ne se risqua pas au pouvoir, ce fut par peur de la res-

ponsabilité. Ses talents l'avaient appelé à la vie politique, son caractère ne s'y prêtait pas. Laissons-lui le bénéfice de l'aveu qu'il en a fait. « Je n'étais pas aimable, dit-il dans ses Mémoires; j'en conviens. Je suis bourru, bien plus qu'égoïste. » Autour de lui, on l'aidait à se voir au vrai. « Je connais votre caractère brusque et sans patience, » lui écrivait son père, en le dissuadant d'accepter une haute fonction politique. Je n'ai pas à faire le portrait d'un bon ministre ; mais la brusquerie, même pure d'égoïsme, l'impatience, l'inégalité d'humeur, ne sont pas les qualités de l'emploi. Je crois donc volontiers qu'on ne voulut jamais sincèrement M. Dupin au ministère; mais je crois aussi qu'il ne s'y voulut jamais lui-même. Qu'il en ait eu, comme il arrive, quelque dépit secret contre ceux qui voulaient être ministres et qui savaient l'être , on put le conclure, par moments, de la sévérité de ses conseils et des intermittences de son amitié politique. Mais la raison vraie, vous l'avez donnée : c'est que M. Dupin ne voulait être et n'était à personne.

En revanche, il y a deux choses auxquelles il appartenait tout entier. La loi d'abord. J'entends encore le son de voix dont il en prononçait, Saint- Simon eût dit : dont il en assénait le nom. Tout l'auditoire en retentissait. Vous dites très justement

qu'il croyait trop à la puissance des lois. Il ne voyait pas toujours le moment où les mœurs et les intérêts leur échappent ; il ne sentait pas venir la désuétude. Mais si ce n'est pas une qualité dans un homme politique, convenons que, dans un jurisconsulte , c'est le moindre des défauts.

La seconde chose à laquelle M. Dupin se donnait sans réserve, c'est la présidence des assemblées politiques. Il croyait invincible une chambre bien présidée. J'en eus un jour la confidence de sa propre bouche. C'était le 24 février 1848. Il descendait de la tribune, d'où il venait de faire entendre en vain quelques paroles en faveur de la légalité violée. J'étais au bas de l'escalier. « Voilà, me dit-il, où l'on en arrive, quand on n'est pas présidé. » Il croyait que la révolution de Février eût expiré, comme une émeute ordinaire, au pied du fauteuil du président, s'il y eût été assis. Ce fut une illusion : peut-être était-elle permise à un homme qui fut égal à toutes les difficultés comme à tous les devoirs de cette grande fonction, président admirable dans les temps réguliers, président-né, pourrait-on dire, des jours de trouble, alors que les difficultés étaient des extrémités, les devoirs des périls, et que présider une assemblée souveraine ressemblait si fort à gouverner.

En se dérobant aux personnes, M. Dupin échappa

du moins à l'esprit de parti, ce tyran des pays libres, qui sacrifie la sociabilité à la politique, engendre les fausses amitiés et ruine les vraies. Il dut à cette indépendance d'humeur de garder jusqu'à la fin, dans l'opinion politique la plus opposée à la sienne, une amitié de jeunesse commencée par la confraternité du barreau, et qui avait déjà duré quarante ans à l'époque où il écrivait ces lignes, qui désigneront j sans que je le nomme, celui à qui elles sont adressées : « Nous avons eu le bon esprit de nous aimer comme hommes et comme avocats,. par des qualités civiles, sociales, plutôt que par les calculs intéressés et variables de l'ambition et de l'esprit de parti... C'est ainsi que plusieurs fois, étant président de la chambre des députés, à l'époque où mon opinion était dominante et la tienne exilée, il m'est arrivé d'applaudir à ton immense talent oratoire, quoique tu l'eusses employé à une cause qui n'était pas la mienne , et de ne dissimuler à personne le plaisir que me faisaient éprouver, comme ami de cœur, tes succès de tribune. En entrant chez toi, tu trouvais quelquefois que mes applaudissements y avaient précédé ton retour. » J'ai reçu du grand orateur qui sut inspirer de tels sentiments l'explication de cette phrase. Pendant qu'il était à la tribune, des billets de M. Dupin allaient féliciter madame Berryer du nouveau succès

de son mari, et porter la tranquillité et la joie où. était le trouble de l'attente.

Nous sommes en pleine éloquence, Monsieur, et il faut bien, au risque de vous prendre vos paroles, que je dise quelques mots de l'éloquence de M. Dupin.

Les termes de comparaison ne nous manquent pas. Nous n'avons qu'à regarder ici et hors d'ici. Tout ce que la science et l'expérience de la politique peuvent donner d'autorité à l'éloquence, la philosophie de l'histoire de profondeur et d'élévation , le génie des affaires de lumière et de netteté, l'imagination de coloris, la passion de flamme, nous en avons comme autant de types. Il semble même que, hors de ces types, il n'y ait plus d'éloquence. Il reste l'éloquence de M. Dupin. Le légiste y domine peut-être le politique ; vous avez marqué la nuance. Mais , dans les limites où se tient l'orateur, quelle puissance et quelle plénitude! Non seulement il ne manque rien à sa parole, mais il semble que quelque chose de plus y serait de trop, tant le sujet du débat, les raisons, le langage, le ton, y forment un ensemble et un tout parfaits. Et quand la grandeur des choses débattues fait sortir l'orateur de ses limites, et qu'au lieu d'une loi menacée de désuétude en naissant, ou d'un fait que le temps emporte, il s'agit d'un de ces intérêts

permanents des sociétés libres que troublent quelquefois, en voulant les régler, des législations éphémères, il a la partie divine de l'éloquence, celle qui emprunte aux passions leur ardeur pour les combattre. Ces jours-là, on ne classait pas M. Du- pin ; on ne le mettait ni au premier rang, ni au second ; on le laissait à part.

Il avait bien le droit, lui aussi, de publier ses discours de son vivant. Il y a mis un art particulier. Il les a mêlés, dans ses Mémoires, au récit des événements , tantôt par extraits, tantôt en entier, selon les affaires, et pour le plus grand effet. J'ai entendu bon nombre de ces discours. Il en a ôté les accessoires : ici, une digression ; là, un exorde hésitant , où il tâtait le terrain avant de prendre son élan. On a le meilleur du discours ; on a toute la scène ; il a noté les interruptions ; il n'a pas omis les applaudissements ; j'y ai reconnu les miens.

Je viens de parler de ses Mémoires. On n'en fait pas assez de cas. Nous voyons s'achever en ce moment , sur la même époque, des Mémoires composés , si l'on en croit le titre, pour servir à l'histoire elle-même. Vous les avez lus et pratiqués, Monsieur, comme un de vos auteurs familiers. Peut-être vous ont-ils gâté les Mémoires de M. Dupin. Il faut les prendre pour ce qu'ils sont. Ce n'est pas pour rien qu'il les a intitulés : Mémoires de M. Du-

pin. Ils n'entendent servir à autre chose qui'à le montrer tel qu'il est, et le personnage est si original qu'on ne se lasse pas de le voir ; sans compter que la manière un peu bourgeoise dont il'présente certains incidents de la politique, que grossissait le point de vue du moment, leur donne les proportions qu'ils garderont dans l'histoire.

On peut sourire, et je ne m'en fais pas plus de scrupule que vous, quand il enregistre les copies autographiées des lettres de compliment qu'on lui écrit, quand il recueille tout ce qui s'imprime dans les journaux à sa louange, et, parmi les critiques, celles où les défauts qu'on lui reproche sont de ceux qui distinguent un homme plutôt qu'ils ne le di- 'minuent. Mais pour cette faiblesse, née d'un beau défaut, une trop. grande attention à sa vie, que de choses honorables et de bon exemple ne devons- nous pas au soin qu'il a pris de garder ses propres reliques ! Nous ne saurions pas quel père aimé et digne de l'être eut M. Dupin, et quel fils docile était cet homme dont l'indocilité est le trait caractéristique. Nous ne saurions pas quelle affection de père il eut pour ce jeune frère qui lui succédait et le remplaçait du même coup au barreau, au moment où il montait lui-même sur le siège du procureur général. Lorsqu'avec la bonhomie de nos anciens magistrats, il parle de sa femme, et qu'il se plaît à

citer d'elle quelques vers écrits pour rester secrets, où l'affection et la modestie ont mis leur poésie, que j'aime à voir ce mari se parer ainsi des talents de sa femme, et quel plaisir me font ces confidences du foyer et ces fleurs de sentiment parmi les souvenirs arides de la vie publique ! Vous avez trouvé une noble et touchante parole pour caractériser cette femme si douce et si forte, qui ne vécut que de la vie de son mari, assistant avec mélancolie aux vicissitudes de sa fortune, et « quoique aimant un peu la gloire », dit M. Dupin, plus fière de ce qui lui faisait honneur, qu'heureuse de ce qui l'élevait en dignité.

Vous m'avez laissé, Monsieur, à parler de M. Dupin comme écrivain. Je ne le ferai pas écrivain en dépit des apparences, je dirai même en dépit de lui, car, en mentionnant ses travaux académiques, « c'est, dit-il avec bonne grâce, ce qui, dans mes œuvres, se rapproche le plus de la littérature ». Ne parlons donc pas de son style, si vous voulez. Aussi bien, dans ce temps-ci, on ne reconnaît de style qu'à ceux qui en font. Parlons tout bonnement de sa diction. Quelle diction aisée, franche, naturelle, et si peu que M. Dupin soit écrivain, quel bon écrivain ! Il avait sa tradition à lui. C'étaient le Traité des études de Rollin, le Traité des devoirs de Cicéron, les Dialogues de Fénelon, qu'il relisait, nous dit-il, une fois l'an ; Y Art poétique

d'Horace, qu'il relisait toujours ; Boileau qu'il savait par cœur. Il ne me déplairait pas pour Boileau que son école ne fit pas de pires écrivains que M. Dupin. Si les poètes n'en veulent plus pour maître, j'engage fort les avocats à le prendre. « Boileau, écrit Voltaire, a dit ce qu'il voulait dire, et a bien fait tout ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. » Dire ce qu'on veut dire, ne vouloir que ce qu'on peut faire, et le faire bien, n'est pas un petit talent. C'est le talent de M. Dupin. J'ajoute : c'est toute sa vie. Il est très aisé de dire jusqu'où M. Dupin n'aurait pas pu monter ; on ne l'a pas appris par ses chutes.

Mais je conviens que le parleur vaut mieux que l'écrivain. Comme le plus pur de l'eau est à la surface, ainsi le meilleur de ce vif esprit est ce qui en a déjà passé sur les lèvres. Esprit, non de finesse , mais de bon sens, qui donnait à penser, et qui en ôtait la peine, que n'a-t-on pas dit d'ingénieux et de piquant pour le caractériser ? Ce n'est pas assez qu'il soit français : on le fait gaulois, c'est- à-dire français avant tout mélange. C'est le sel avant le raffinage, ce. sel dont on entendit un jour M. Dupin, à la tribune, demander le dégrèvement, pour « assaisonner la pomme de terre des paysans du Morvan ». L'esprit de M. Dupin jaillissait comme par étincelles du choc des personnes et des choses,

moins sous la forme de réflexion, que de réplique. On sait si l'épigramme y manquait. Il y en a de célèbres ; et comme personne n'est assuré d'avoir échappé aux épigrammes de M. Dupin, chacun de nous peut en toute conscience se pardonner le plaisir qu'il y a pris.

J'ai peut-être tort de rappeler cette faiblesse d'un homme si rare. Aussi bien, tel a ri de ses épigrammes, qui n'en a pas été pour cela désarmé. Elles ont pu d'ailleurs cacher à certaines personnes le sérieux, la suite, les grands traits dE cette vie si pleine, et, jusqu'au dernier jour, 5: active, que la mort, en le frappant à quatre-vingt trois ans, parut mettre prématurément à la retraite un homme public qui suffisait à toutes ses tâche; et qui n'avait pas connu de déclin! Je cherche parmi les conquêtes de la raison, de la vérité, d< la justice, dans les cinquante dernières années, i laquelle il n'ait pas, dans l'occasion, prêté l'aid< de sa parole ou de sa plume ; et, parmi les chose; qui ont fait obstacle à ces conquêtes, sophismes préjugés, utopies, à laquelle il n'ait pas tenu têti et dit son fait. Je cherche quel progrès raisonnabli n'a pas à se recommander d'un vœu écrit ou pari' de M. Dupin. Le catalogue de ses ouvrages est long vous l'avez dit, et j'en suis d'accord. Il y en a trop si l'on n'y voit que des volumes ; il n'y en a pa:

trop, si l'on y voit des actes. A quelle branche de la science sociale M. Dupin n'a-t-il pas touché ? Le futur historien de la société française, au dix- neuvième siècle, le trouvera sur tous les chemins. Il court de lui des maximes, marquées à son coin, qui font désormais partie de ce qu'on pourrait appeler la sagesse civile de notre pays. Dans ces applications si diverses de son intelligence, il n'est personne, gouvernant ou gouverné, ami ou adversaire, grand ou petit, qui, un certain jour, les uns sans le savoir, les autres sans le vouloir, n'ait reçu quelque service de lui, et ce ne peut pas être un tort pour sa mémoire d'avoir été si utile, qu'il ait fini par se croire nécessaire.

L'Académie française a eu sa part de ces lumières si vives sur tant de choses, dans les séances, trop rares à son gré, où M. Dupin se mêlait à ses discussions. Cet homme, dont la parole était si prompte, si heureuse et si écoutée, possédait un don plus rare encore ; il ne parlait que de ce qu'il savait. Discret jusqu'à la timidité, sur tout ce qui était proprement les affaires des lettres, sitôt que ces affaires touchaient à quelque partie de son vaste domaine, il prenait la parole, et il ne disait rien qui ne portât coup. A l'Académie française, comme au Sénat et à la Cour de cassation, il y a des choses considérables et décisives qui ne se diront plus ;

et quant à la manière dont M. Dupin disait toutes choses, elle est morte avec lui. Il s'était fait une langue à lui dans la bonne langue, et s'il n'y voulut pas recevoir les nouveautés du bon usage, il la défendit des fausses couleurs de la mode, donnant à ceux qui ont peur de manquer de mots pour leurs idées l'exemple d'un homme supérieur, qui, du haut de la tribune ou du prétoire, sut parler pendant cinquante ans sur des sujets et devant des auditoires qui se renouvelaient sans cesse, sans paraître suranné et sans avoir besoin d'un mot nouveau.

Les remerciements si expressifs que vous avez adressés à l'Académie ne sont pas, Monsieur, nous le savons, de pure cérémonie. Nous y avons reconnu vos anciens et habituels sentiments. Il y a longtemps que vous le dites de la façon la plus propre à lui plaire, en louant la compagnie et en jugeant librement ses membres. Elle se persuade que vous pensiez à elle, toutes les fois que vous avez défendu la vérité en ménageant les personnes, la tradition en faisant bon accueil aux talents nouveaux, la morale comme la loi de certains genres, et comme la convenance supérieure de tous. L'Académie ne se pique pas de susciter les talents; mais elle croit volontiers que le désir de s'asseoir un jour sur un de ses fauteuils peut exciter un écrivain tel que vous à valoir tout son prix.

Les qualités qui vous désignaient à son suffrage, votre littérature si variée et si profonde, une égale pratique des anciens et des modernes, l'habitude d'être attentif à tout ce qui se passe dans le monde des choses de l'esprit, l'Académie va désormais en profiter pour elle-même. Le genre de travail où vous excellez n'est pas près d'y manquer. Nos jugements sont de plus en plus recherchés , même par ceux qui récusent les juges. Chaque année voit s'augmenter le nombre des concurrents qui se disputent nos couronnes. Il n'y a pas d'apparence que les libertés rendues à la nation par le souverain, et l'impulsion que doit recevoir la vie politique dans notre patrie, y ralentissent l'activité de la vie littéraire. Les devoirs et le travail de l'Académie française vont s'en accroître. Vous arrivez donc à temps pour nous y aider; j'en dis trop. peu : vous nous y serez d'un principal secours ; et c'est ainsi que par cette diversité de choix que nous permet la fécondité intellectuelle de la France, en donnant pour successeur à un grand orateur un critique éminent, nous aurons fait les affaires des lettres, et pourvu à ce qui sera toujours, s'il plaît à Dieu, un intérêt de premier ordre dans notre pays.

Avril 1867.

DISCOURS PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES DE M. GRATRY, le mardi 13 février 1872.

MESSIEURS ,

L'heure présente est si douloureuse, et le poids de la vie si lourd, qu'en pensant à ceux qui ont cessé d'être les témoins de nos inconcevables malheurs, on peut dire sans témérité qu'il n'y a pas de mort prématurée. Il n'est donc pas mort trop tôt, le prêtre éminent et édifiant, l'écrivain supérieur, l'homme aimable et aimé, auquel nous rendons les derniers devoirs. Lui qui a reçu au cœur toutes les blessures faites à notre pays, il échappe à la double angoisse des regrets et des appréhensions patriotiques, et à quelque chose de plus poignant encore, au devoir d'espérer, même contre l'espérance. Chrétien et théologien, il échappe aux polémiques religieuses, où il est

presque aussi périlleux d'avoir raison que d'avoir tort. Il a cessé de souffrir ; il a la paix dans la vérité ; ne le plaignons pas.

Ce qu'il faut plaindre, c'est la France, où les bons deviennent plus rares, et les méchants deviennent pires; c'est l'Église, qui a tant besoin des talents et des vertus de ses prêtres pour rester la plus grande de nos forces sociales ; c'est l'Académie française, si éprouvée dans ces derniers temps, et où chaque perte semble compter double ; ce sont toutes ces âmes accoutumées à se nourrir de la parole du P. Gratry, à lui demander leur chemin dans les obscurités de la vie, à s'appuyer sur lui dans leurs défaillances, à l'appeler comme consolateur dans leurs peines. Depuis qu'il n'est plus, elles le cherchent comme un troupeau qui ne voit plus le berger, et, ne le trouvant pas, elles le pleurent, non en figure, mais avec des larmes vraies, dont l'abondance étonnerait ceux qui ne savent pas ce que sont les amitiés formées et entretenues par le commerce des choses divines.

C'était la famille spirituelle du P. Gratry. C'est devant elle qu'à certains jours très attendus, dans l'ombre des chapelles privées, il expliquait la religion, ne demandant pas, ne voulant pas le sacrifice de la raison, mais l'introduisant par une

douce violence dans le domaine de l'intelligible, l'aidant à y faire les premiers pas, l'y soutenant contre le vertige, et, de degré en degré, la menant, non se perdre, mais s'achever dans la foi. Pour ces auditeurs qui l'appelaient père, non du titre de son Ordre, mais pour le nommer de son vrai nom, il avait trouvé dans son cœur le secret de cette prédication familière où tout concourait à l'efficace de la parole, dialectique serrée, abandon, effusion, un mélange des sciences et de la poésie, la subtilité et l'ingénuité, l'autorité du docteur et la tendresse du père, tout, excepté ce qu'il appelait « les choses cherchées ». A combien de chrétiens, atteints des maladies de ce siècle, cette prédication n'a-t-elle pas rendu la santé morale? Plusieurs qui sont ici m'en sont témoins. Ils m'entendent, je vois leur douleur, et j'ai peur de la troubler par l'insuffisance de mes paroles.

Ce que perdent les lettres françaises en perdant le P. Gratry, en cette seconde maturité qui précède la vieillesse, on le dira dans un autre temps et dans un lieu où il sera plus séant de parler des œuvres et des gloires de l'esprit. On appréciera ses écrits, si variés dans leur unité chrétienne et catholique, dont la foi est l'âme, et dont la morale la plus persuasive est la seule parure. Ce n'est pas au bord de cette tombe qu'il faut louer les talents

d'un pieux prêtre qui a terminé sa vie publique par un acte de suprême humilité. Mais en quel liei et à quel moment l'Académie française pourrait elle dire, avec plus de convenance, que le plu beau des titres littéraires du P. Gratry est son li vre sur la Connaissance de Dieu, livre rempli d'es pérances aujourd'hui réalisées, et de saints désir enfin satisfaits, livre écrit à la clarté de cette lu mière surnaturelle dont Dieu lui-même semble en voyer des rayons aux hommes qu'il a doués, à 1. fois, de la puissance de le chercher et de la vo lonté de le trouver?

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

MONSIEUR,

Vous avez plus d'un trait commun avec votre éminent prédécesseur. Le plus caractéristique, c'est que vous croyez, comme lui, au progrès indéfini. Votre foi, comme la sienne, est la foi qui agit. Vous avez pensé qu'un des moyens les plus efficaces de travailler au progrès dans notre pays, c'est de connaitre tout ce qui se fait et s'écrit de considérable chez tous les peuples de l'Europe chrétienne, d'être attentif à tous les mouvements qui s'y produisent, d'en avertir la France, de lui en faire tirer la leçon, en un mot d'entreprendre, sur les affaires de l'esprit à l'étranger, une vaste et véri- dique information. Cette tâche, vous vous y êtes consacré si ieune, et vous y avez porté tant de per-

sévérance et d'aptitudes diverses, qu'il est permis de dire que là était votre vocation.

Pour vous y préparer, vous vous êtes pourvu de l'instrument indispensable ; vous avez appris les langues étrangères. Vous racontez quelque part avec grâce qu'un des jours de l'année 1860, travaillant, à l'ombre des platanes de votre jardin, à Montpellier, un noble réfugié hongrois, le comte Ladislas Teleki, vint vous faire visite. En ce moment vous acheviez de traduire du hongrois en français des strophes d'un célèbre poète magyar. Pour être plus sûr de ne lui rien ôter des sauvages beautés de ses vers, vous compariez votre version avec une version allemande. Le comte savait par cœur les strophes de son compatriote ; il lut votre travail, il vous conseilla des retouches, il aida qui s'aidait si bien. Voilà des strophes qui vous avaient coûté la connaissance de deux langues, le hongrois et l'allemand.

Au sortir du collège, vous alliez apprendre l'allemand dans un des plus brillants centres d'étude de l'Allemagne, à l'université de Heidelberg. Vous faisiez connaissance, à Munich, avec le célèbre Schelling, et vous vous exerciez, en l'écoutant, à pénétrer la pensée. allemande. De retour en France , après quelque hésitation sur le choix d'une carrière, entre l'enseignement, où vous appelaient

vos brillantes études, et la magistrature, vers laquelle vous attiraient des convenances de famille et un premier penchant, M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, vous chargeait d'aller, comme suppléant, professer à Strasbourg une littérature qui n'a pas cessé d'y être nationale, la littérature française. En envoyant à Strasbourg le futur auteur de tant de savantes études sur l'Allemagne , M. Villemain vous envoyait à votre poste.

C'était en 1841. Deux ans après, une revue populaire publiait vos premiers articles sur ce pays ; le nombre en augmentait avec le succès, et le tout, réuni en deux volumes, paraissait de 1849 à 1853, avec une grande faveur dans le public lettré des deux pays. Ces volumes vous accréditaient désormais parmi nous comme l'interprète juré de la pensée allemande, comme l'éclaireur libre de la France en Allemagne. Il ne se publiait rien de ce pays qui ne tombât sous votre compétence ; il ne s'y remuait rien dont vous ne fussiez aussitôt instruit, et nous par vous.

Vous portiez un très vif intérêt à l'Allemagne. Justement ému des doctrines monstrueuses qui s'étaient produites, en 1848, dans le parlement de Francfort, vous la conjuriez de se défendre de la contagion en gardant sa simplicité de cœur et de mœurs, son goût pour l'idéal, tout ce qu'elle en a,

et tout ce que votre courtoisie lui en prêtait. VOl aviez pour ses écrivains de second ordre des louai ges qu'elle n'a pas pour nos écrivains de géni< Tout le monde n'y souscrivait pas ; il y avait d< dissidents; on vous disait d'humeur un peu tro indulgente ; on croyait qu'il n'était pas impossib] d'avoir une moins haute opinion de l'Allemagne sans être injuste envers elle.

Je vous l'avoue, Monsieur, j'étais de ces diss dents-là. Enfant de race latine, et enfant incorrig hIe, j'avais quelque chose du préjugé latin conti les barbares. Vos obligeantes avances aux AlI. mands me rappelaient les visites de politesse qu'c fait à des gens qui ne vous les rendent pas. Je i voyais dans vos Études que les douceurs que voi disiez à l'Allemagne ; les louanges m'y cachaie] les critiques. Et pourtant les critiques n'y mai quent pas : témoin ces chapitres pleins de pr< voyance et de pressentiments où vous renvoyez ce pays l'invention des folies socialistes et matérii listes, qui ont épouvanté, pour la première foi la France, il y a vingt-cinq ans, et qui sont ai jourd'hui son suprême péril.

Je vous fais donc réparation, Monsieur, et je J] mets de votre côté, lorsque vous dites à vos co: tradicteurs, « qu'on n'est pas moins Français par « qu'on a l'esprit intelligent et expansif de

a France ». Mais je vous demande de garder mes doutes sur ce que la France gagnerait à un commerce intellectuel plus étroit avec l'Allemagne. Entre peuples civilisés on échange avec profit réciproque les marchandises, les industries, les découvertes de la science et de l'érudition, les armes de guerre ; on n'échange pas les choses de l'esprit et de l'art, sans perte pour chacun. Je ne sais point d'importations littéraires qui aient ajouté aux facultés créatrices d'un pays. Au temps où régnait en France l'imitation des poètes de l'Italie et de l'Espagne, je n'en vois les effets que dans les défauts de nos poètes ; leurs qualités sont à eux et à la France. La plus belle époque de la littérature française est celle où la France n'a imité personne.

Je ne sache pas non plus d'exemple, dans notre histoire, d'importations politiques qui aient réussi. On peut emprunter à un peuple étranger ses institutions de gouvernement; on ne lui emprunte pas les traditions, les mœurs, tout cet ensemble de convenances locales, qui les explique et qui les fait fleurir sur le sol natal. On a l'édifice sans les. contre-forts et les arcs-boutants ; voilà pourquoi l'édifice croule. Donc, Monsieur, étudions les nations étrangères, mais que ce soit pour mieux connaître, par des comparaisons sincères, les qualités et les. défauts de la nôtre ; sachons l'allemand, surtout

pour savoir mieux le français, et pour connaître scientifiquement par quelles raisons invincibles l'allemand ne sera jamais une langue universelle; visitons nos voisins, pour avoir plus de plaisir à revenir chez nous. Enfin, s'il est pour nous si pressant d'apprendre tout ce qui touche à l'Allemagne, je sais une chose plus pressante encore, c'est de rapprendre la France!

Ah ! s'il était possible de se donner des qualités par l'imitation, il y a deux points où nous ferions bien d'imiter l'Allemagne ; c'est son admiration pour son passé et son respect pour ses grands hommes. Il est vrai qu'elle pousse les deux choses un peu loin. Pour augmenter la majesté de son passé, elle le recule jusqu'aux origines du monde, et, comme les familles nobles de l'antiquité, elle fait commencer aux dieux la famille allemande. Son respect pour les grands hommes n'est pas non plus exempt de superstition. Non contente de glorifier ceux qui le sont véritablement, du consentement universel, avec de très petits hommes elle en fait de grands. Nous agissons, nous., tout différemment. Notre passé a pour nous l'impardonnable tort d'avoir retardé l'avenir. Quant à nos grands hommes, à chaque vicissitude de la politique, nous en rayons quelques-uns du livre d'or, et ceux qui sont si grands que leur gloire est le patrimoine et l'hon-

neur de l'humanité, nous les rapetissons. J'aime le travers allemand. C'est le défaut d'une grande qualité. Qu'y a-t-il au fond du nôtre? C'est, nous .dit-on, l'amour de la vérité. Soit; disons donc la vérité à nos grands hommes, mais que ce soit à la façon des fils qui sont forcés de la dire à leurs pères, en gardant le respect qui est la première vérité qu'on leur doive. Comme on ne connaît sa taille qu'en se mesurant à plus grand que soi, ainsi un peuple ne se connaît à fond que par ses grands hommes, et celui chez qui les lettrés auraient abattu toutes les têtes historiques, serait bien près de s'ignorer et de perdre, avec la connaissance de ses forces et de son cœur, son rang dans le monde.

Il s'est passé, depuis trois ans, bien des choses qui ont ôté un peu de crédit à celles de vos pages où vous louez la nature rêveuse, le tour d'esprit idéaliste, le fond de simplicité et de naïveté de nos voisins d'outre-Rhin. Vous en faites l'aveu dans une préface très éloquente, où vous parlez du ton irrité d'un garant dont la bonne foi aurait été trompée. Pourtant, vous n'effacez rien de ces pages trop flatteuses, et vous faites bien ; elles resteront comme un témoignage de la générosité française, et, pour l'historien futur de notre dernière lutte avec l'Allemagne , elles prouveront que si nos ennemis n'y

portaient pas l'ingénuité d'une race rêveuse, nous n'y portions pas, nous, les préméditations de la haine.

Tout en explorant l'Allemagne, vous jetiez des regards curieux au delà de ses frontières, sur les pays limitrophes, la Suisse allemande, la Belgique, la Servie, la Bohême, la Russie, appliquant à ces divers pays l'esprit d'investigation pénétrante et de bienveillante critique qui distingue vos travaux sur l'Allemagne. Je dépasserais les limites de ce discours, sij'énuméraistous leslivres, si je nommais tous les auteurs qu'ont mis en lumière vos amples et instructives analyses. Un autre scrupule m'arrête. Convenez, Monsieur, que, parmi ces noms, il en est qui n'ont pas encore fait la fortune que Virgile voulait pour le sien ; « ils ne voltigent pas sur les lèvres des hommes (1), » j'aurais peur de les défigurer en les prononçant. J'ai ouï dire à de bons juges que, dans vos éloges, vous avez fait à certains auteurs plus que bonne mesure : c'est un faible qui vous honore ; il vient de votre bienveillance ; et peut-être est-il permis à qui a pris la peine si méritoire d'apprendre une langue pour lire un livre, de s'exagérer légèrement le mérite de l'auteur. Vous avez votre ex-

(t) Virum volUare per ora.

cuse, Monsieur, dans un exemple imposant qui vous a été donné par notre Académie. N'avons-nous pas vu, en effet, un de nos plus savants et plus ingénieux confrères, Jean-Jacques Ampère , qui avait appris comme vous les langues du Nord, découvrir des Molières jusque dans la péninsule Scandinave, comme si, pour faire l'unique Molière qui existe, il n'avait pas fallu une nation qui, depuis plus de mille ans, fait parler d'elle, une grande société dans un grand siècle, une langue universelle et un génie sans égal !

C'est dans une de vos excursions sur les frontières de l'Allemagne qu'aidé des travaux d'un savant historien de la Bohème, vous avez appelé le grand jour de l'histoire sur un personnage à peu près disparu dans l'obscurité de plus en plus épaisse qui couvre le sanglant épisode de la guerre des hussi- tes. Ce personnage, c'est George Podiebrad, qui gouverna la Bohême, comme chef, puis comme roi, de 1444 à 1472. Membre obscur de la petite noblesse , il reçoit à vingt-quatre ans le gouvernement des mains de la nation. Il la trouve déchirée par l'anarchie féodale et par l'anarchie religieuse ; il met fin à l'une en établissant l'unité d'administration et de législation, à l'autre en amenant les catholiques et les hussites à se tolérer et à se respecter.

Il se fait assister dans les crises par un parlement et il s'en passe dans les temps paisibles. Ses talents, sa réputation de droiture et de justice, le font prendre pour arbitre par les princes de l'Allemagne, dans leurs querelles à la fois si violentes et si obscures, et, comme il avait introduit la tolérance dans la religion, il introduit la morale dans la politique. Catholique sincère, mais fervent partisan des libertés des Églises nationales, tandis que la politique de Louis XI envoie une ambassade pompeuse à Rome pour y mettre sous les pieds du pape la pragmatique sanction, dont le texte original est traîné dans les rues de Rome et lacéré par la populace, George Podiebrad y envoie une grave députation de docteurs liussites et catholiques, avec la charge de défendre et l'ordre de rapporter intacte la charte de l'Église de Bohême. Il égale, comme guerrier, les plus vaillants de son temps, et il devance son temps par le génie de l'organisation militaire. Mathias Corvin, chargé par la cour Rome d'exécuter la sentence d'excommunication prononcée contre lui, trouve, à son entrée en Bohême, tout le pays debout et en armes, par un système de levée qui s'appellera plus tard la landwehr. Il en sort en fugitif, laissant le roi George achever sa belle vie dans un pays pacifié et prospère , où les institutions qu'il a fondées lui survi-

vent. Un personnage si original, et, par ses vues de gouvernement comme -par son caractère moral, si en avant de son siècle, méritait une place à part dans l'histoire générale; celle que vous lui avez faite, Monsieur, est digne de lui.

Une autre excursion littéraire à Dresde, où l'on venait de publier une correspondance du maréchal de Saxe, vous donnait l'idée d'écrire l'histoire de ce singulier et si attrayant personnage, de cet étranger qui l'est si peu, que, dans nos souvenirs populaires, nous le faisons volontiers Français. Il l'est, en effet, par les mœurs qu'il nous emprunte et par les talents militaires qu'il nous prête; il l'est par le courage ; il l'est, comme écrivain, par plus d'une page où les traits d'esprit sont presque aussi nombreux que les fautes d'orthographe. Vous avez peint avec vivacité et vérité cet homme qui ne trouve l'emploi de sa vie qu'à la guerre, et ne sait qu'en faire dans la paix; qui s'y acoquine à l'oisiveté jusqu'à rester des journées entières au lit, où il se fait lire Don Quichotte; qui vit dans les intrigues de cour, sans en avoir le goût ni le mépris ; vicieux par désœuvrement encore plus que par le tempérament ; courant la gloire comme une aventure et ne méritant que la célébrité ; en somme, plus un héros qu'un grand homme ; mais' justement cher à la France qu'il a aimée et vaillamment

servie, et qui doit au vainqueur de Fontenoy la seule journée militaire où elle ait fait grande figure, depuis la bataille de Denain jusqu'aux premières victoires de 1792.

Les amateurs des livres curieux vous doivent la découverte et la publication d'un choix de lettres de Sismondi, datées du premier quart de ce siècle et dont vous faites apprécier la valeur dans une excellente introduction. C'était un penseur élevé et sincère, un caractère affectueux. Vous dites avec raison que chez lui l'homme est supérieur à l'écrivain. Il est pourtant écrivain, au moins par l'accent, dans certaines lettres, où, se séparant de ses amis, auxquels la mauvaise humeur de Napoléon infligeait la qualification d'idéologues, peut-être méritée par quelques-uns, il professe la maxime qu'on sert mieux le progrès en se réformant soi- même qu'en faisant la guerre aux gouvernements. Appliquant sa maxime à sa conduite, il continua jusqu'à son dernier jour de s'étudier pour s'amender. Tout ce que vous dites à sa louange est aussi juste que senti; je vous passe même le titre que vous lui donnez de grand historien libéral, — quoiqu'il soit peut-être plus libéral que grand, — quand je songe qu'étranger de naissance, il s'était fait, comme le maréchal de Saxe, Français par élection, qu'il le fut surtout, et s'en fit gloire, au temps

où la France était malheureuse, et que, provoqué un jour à comparer entre elles les grandes nations européennes, ce fier enfant de la Suisse donnait le prix à la nôtre.

Sismondi avait été un des amis de la comtesse d'Albany. Vous avez voulu savoir par quelles séductions cette femme aimable avait pu mériter de si graves amitiés. De là votre Comtesse d'Albany, un de vos plus agréables ouvrages. Il n'y faut pas chercher des éclaircissements complaisants sur la façon dont la femme de Charles-Édouard a observé les lois du veuvage, ni sur la question de savoir si la royale veuve a été mariée secrètement au poète Alfieri, et si, à son tour, le peintre Fabre n'a pas été secrètement veuf de la comtesse. La chronique galante n'a rien à prendre dans ce petit livre. En revanche, l'histoire des lettres y trouve des enseignements élevés; la biographie, de piquantes anecdotes ; la science du cœur humain, de délicates observations ; l'art, des récits intéressants et de vives peintures ; et vous savez, Monsieur, faire sortir, d'un tableau de mœurs mélangées, une morale sévère sans pruderie, qui se sent et ne s'étale pas. C'est pour cela que votre Comtesse d'Albany a plu aux amis des lectures sérieuses, sans déplaire à ceux à qui elles font peur. Au surplus, que puis- je dire qui vaille l'éloge qu'en fit Lamartine, le

jour où, pour orner un de ses Entretiens littéraires, il vous prit un bon tiers de votre livre, persuade qu'il avait écrit ce qu'il n'avait fait que signer ?

L'Académié, Monsieur, n'a pas ignoré que durant trente années d'une production si active et s: variée, vous avez professé la littérature française d'abord à Strasbourg, puis à Montpellier, enfin i Paris, dans une chaire dont j'ai connu par expérience les difficultés et les périls. Savoir attirer e retenir un jeune auditoire, sans se permettre li malhonnête moyen d'effet des allusions politiques donner son savoir avec ses sentiments, ne dire am enfants des autres que ce qu'on dirait aux siens c'est là une œuvre de lettré et une tâche de bon citoyen qui valent bien quelques bons volumes d< plus. En vous nommant pour vos titres littéraires l'Académie a dû penser que vos services universi taires n'y gâtaient rien, et elle a pris plaisir à ap peler au milieu d'elle un écrivain qui n'a riei mis dans ses livres qu'il n'eût professé dans SI chaire, un professeur qui n'a rien enseigné qu'i ne s'honorât d'avoir écrit.

J'admire, Monsieur, avec quelle dextérité d'ana. lyse vous avez apprécié le génie particulier et le œuvres de votre prédécesseur. Le philosophe, li savant, le théologien, le mystique, le bon citoyen

aucun des aspects de cette aimable et imposante figure ne vous a échappé. Il a été tout cela, en effet, à un degré très éminent ; mais ne vous semble-t-il pas que ce qui domine dans sa vie, c'est le mystique?

Il n'aimait pourtant pas qu'on lui en donnât le nom, et il s'en défendait comme d'une injustice de la polémique. Il se croyait fermement au pôle opposé, dans la science pure et la pure logique. Peut- être le P. Gratry se serait-il volontiers laissé qualifier de mystique, si quelque bouche amie lui eût dit que le mysticisme, tel qu'il a paru dans sa prédication et dans ses livres, n'est qu'un sens du divin plus élevé, plus délicat et plus tendre; un enthousiasme pour les grandes choses plus naïf et plus ardent; qu'il y a du poète, du prophète et du saint dans le vrai mystique, et qu'on peut appartenir avec honneur à une famille spirituelle qui compte parmi ses membres sainte Thérèse, saint François de Sales et, par plus d'un trait, Ma- lebranche et Fénelon.

On note dans la vie du P. Gratry quelques particularités, oserais-je dire? quelques singularités touchantes, qui ressemblent à ce que l'on raconte des mœurs des mystiques. Par exemple, il aimait avec passion le spectacle du ciel. Pour en jouir plus à l'aise, il habitait, sur un des points les plus

ouverts de Paris, l'étage supérieur d'une maison d'où il avait la vue des collines lointaines. Là, dans un cabinet de travail inondé de lumière, à la différence de la plupart des penseurs qui se replient sur eux-mêmes, et qui s'y font comme une nuit artificielle, il lui arrivait souvent de méditer le visage levé vers la voûte céleste, et l'œil perdu dans l'espace. Il aimait aussi les astres ; il les aimait comme des degrés mystérieux par lesquels il montait vers Dieu, et comme des mondes offerts éternellement aux découvertes de la science et aux conjectures de la pensée. Le soir, quand le crépuscule était clair, de ce même observatoire d'où il avait contemplé la beauté du jour, il regardait les étoiles arrivant, une à une, comme arrivent, l'un après l'autre, disait-il, les membres d'une assemblée. Il cherchait si, des lois qui régissent ces grands corps, de l'harmonie qui les unit, la science ne parviendrait pas à tirer quelque usage pour améliorer la condition humaine. Il ne voulait pas que les plus belles choses créées l'eussent été sans une pensée de bonté pour l'homme, de secours pour sa vie présente, d'emploi pour sa vie future.

Un jour, un des plus illustres mathématiciens de notre temps, M. Poinsot, le voit entrer chez lui tout ému, comme un homme obsédé d'un pro-

blême qu'il ne peut résoudre. « Croyez-vous, » lui dit sans préambule le P. Gratry, « que les planètes sont habitées.? » Quiconque a connu M. Poin- sot peut se figurer là surprise de cet esprit si fin, et, hors des vérités mathématiques, si peu affir- matif, qui se voit pris de si court. « Je l'ignore, » dit-il au visiteur en souriant, « mais j'incline à le croire. — C'est aussi mon sentiment, » dit vivement le P. Gratry, et il se retire, emportant le doute favorable de M. Poinsot comme un commencement de preuve. Déjà, sans doute, dans ses poétiques spéculations sur l'avenir de l'humanité, il avait donné un rôle actif aux planètes.

Mais le tour d'esprit des mystiques a ses illusions. On ne vit pas dans cette lumière éclatante du ciel sans en être par moments ébloui. Il n'y a pas d'extases sans visions. De là quelques réserves sur certains points des doctrines du P. Gratry. Ces réserves, qui ne le diminuent pas, nous aident à le caractériser ; elles expliquent pourquoi cet homme si rare a peut-être touché plus de cœurs qu'il n'a convaincu d'esprits, et comment les innocentes témérités de ses livres ont pu cacher à quelques personnes la beauté de son âme.

Tant qu'il marche dans la voie des grands docteurs du spiritualisme chrétien, on admire par quelle nouveauté d'arguments il en rajeunit la

doctrine, avec quelle force de dialectique il la défend contre ses adversaires de toute sorte, depuis ceux qui lui opposent les grossières négations du matérialisme, jusqu'aux ingénieux contradicteurs qui se prennent au double piège de leur finesse et de leur bonne foi. Mais si, dans son dessein hardi de faire servir la science à la démonstration des vérités métaphysiques, les preuves qu'il lui emprunte ne sont pas concluantes, voilà les philosophes et les savants qui s'inquiètent. Les philosophes ont peur qu'il ne fasse accuser la métaphysique de se-défier de ses propres preuves. Les savants hésitent à se faire les garants d'un philosophe auquel il arrive parfois de prendre pour des lois les vues de son esprit ou les rêves généreux de sa charité. Je demandais à un grand géomètre ce qu'il pensait de certaines démonstrations scientifiques du P. Gratry. « J'en ai recueilli, » me dit-il, « quel- ques-unes ; » et il me les lut, « je ne les accepte, ni ne les conteste, » ajouta-t-il; « il se peut qu'elles ne soient pas fausses. Je voudrais que la rigueur de la science me permit de donner raison à un esprit si élevé, à un cœur si sincère. »

Avec la même admiration pour ses talents et la même estime affectueuse pour sa personne, les théologiens font aussi leurs réserves sur sa doctrine. Sans doute ils tiennent pour de la théologie aussi

correcte qu'originale lés belles pages où, prenant la raison humaine telle qu'elle est aujourd'hui, au point où l'a portée l'immense travail du passée et, par une supposition non moins hardie que légitime, l'augmentant, comme une sorte de capital moral, de tout ce que le progrès incessant des sciences apportera de découvertes propres à rapprocher le monde réel du monde surnaturel, il l'amène, ainsi accrue et agrandie de tout le travail de l'avenir, à faire quelques pas de plus vers la foi. Où les théologiens ont des scrupules, c'est lorsqu'il va plus loin, et que, dans un élan d'enthousiasme pour la raison, ce prêtre fervent, ce catholique entreprend de lui persuader qu'elle ne finit pas nécessairement où la foi commence; que ce qui est miracle pour les hommes d'aujourd'hui sera pour les hommes à venir un fait de l'ordre naturel, que c'est affaire de temps, et qu'après des milliers d'années, un jour verra la raison identifiée avec la foi.

Que, dans l'accord qui doit, non point les confondre, mais les unir, la raison épuise tout son droit, ainsi le veut la tradition chrétienne, laquelle n'admet que la foi libre et n'estime que l'obéissance raisonnable. Mais enfin il vient un moment où la raison sent elle-même ses limites, et lui dire, sans la convaincre, qu'elle peut les franchir par ses forces

naturelles, n'est-ce pas la mettre en tentation? Ce qu'il lui reste à faire à ce moment suprême, demandons-le aux grands génies du christianisme. Donnant l'exemple à la raison humaine, ils arrêtent la leur sur le seuil du monde surnaturel, où ils pénètrent par un acte du cœur. Pascal, — vous venez de le rappeler, — en pousse un cri de joie, et l'on voit Bossuet, lui qui posséda toute la raison humaine en la sienne, lui qui avait à s'incliner de si haut devant le mystère, Bossuet, le génie le plus rebelle à l'extase, en prendre les paroles les plus passionnées pour peindre l'ineffable soulagement .de sa raison s'absorbant dans la foi!

Vous m'avez laissé, Monsieur, le devoir et la difficulté de parler de ce livre étonnant, la Morale el la Loi de l'histoire, où le mystique tient tant de

place et où le mysticisme n'est que l'enthousiasme de la charité. Il nous en a dit l'origine. C'est au moment le plus vif de ses polémiques que l'idée lui en vint, un jour que, saisi d'une immense pitié pour les misères humaines, il laissa la philosophie, qui leur est de si peu de secours, pour se vouer à la recherche des moyens d'y porter remède. Il fallait faire une vaste enquête, il la fait. L'esclavage, la guerre, les révolutions, le paupérisme, il étudie toutes ces causes des souffrances de l'homme ~ c'est trop peu dire, il en attriste, il en accable

sa pensée. Il fait le compte de tout ce qui a été essayé dans tous les pays chrétiens, de tout ce qu'inventent chaque jour, pour les adoucir, la bonne volonté et la charité. Il compare les forces du mal et les forces du bien, et il lui semble qu'avec l'aide de l'Évangile et de la science le bien doit l'emporter. Il le croit, et ce qu'il croit, il le voit.

Il voit, dans un avenir éloigné, mais certain, le christianisme entrer dans ce qu'il nomme sa phase sociale. Une nouvelle et universelle croisade appelle les hommes à la conquête de la paix, de la justice, du bien-être ; les gouvernements se régénèrent ; les nations, qui, selon ses belles et étranges expressions, sont « cohéritières, solidaires et concorporelles », s'unissent en une seule nation. La guerre est vaincue, la misère éteinte. La terre, pacifiée et enfin cultivée, donne le pain à dix milliards d'hommes. « La vie actuelle, — je le laisse parler, — « est prolongée, les limites du « monde habitable reculées ; des communications « sont ouvertes avec les mondes qui l'entourent, « l'usage des astres est découvert, le lieu de l'im- « mortalité entrevu! »

Tandis qu'il contemple ce prodigieux spectacle, des nuages sombres lui en dérobent un moment la vue. Ce sont des rechutes de l'humanité, des re-

tours à la violence, à la guerre. Il ne se trouble pas ; sa foi perce ces nuages et la splendide vision réapparaît. De même que l'astronome, l'œil fixé sur l'astre qu'il a découvert, si les vapeurs de la nuit viennent à en voiler la face, continue à le voir de l'œil de l'esprit, certain que, ces vapeurs dissipées, il le retrouvera au point du ciel où son calcul l'a placé, où son télescope l'a d'abord aperçu ; ainsi l'auteur prophétique de la Morale et de la Loi de l'histoire, loin de se décourager de ces perturbations de la loi du progrès, continue à voir, par-delà leurs ombres passagères, l'humanité recommençant sa marche vers une civilisation idéale.

C'est au moment où il achevait ce livre, je n'oserais dire ce rêve, qu'il vit fondre deux guerres sur la France, la guerre étrangère et une guerre civile dont il m'écrivait : « C'est l'enfer rendu visible. » Quelle chute, et de quelle hauteur! Lui qui détestait la guerre comme les mères la, détestent, par tendresse pour les vies qu'elle dévore, lui qui aimait tant son pays, un moment il ferma les yeux et sentit fléchir son espérance. Mais cette espérance était sa foi même ; elle rentra bientôt dans son âme, et les pieux amis qui l'ont assisté à ses derniers moments racontent qu'il l'a emportée tout entière avec lui.

Comment, sur de si grandes et si religieuses

idées, faire de froides réserves, et comment n'en pas faire? Une si vaste ambition pour l'homme ne risque-t-elle pas d'enfler son orgueil ou de le décourager? A une époque où l'idée d'un devoir imaginaire envers l'humanité future s'est substituée, dans un si grand nombre d'esprits, au sentiment du devoir pratique envers le présent et envers eux- mêmes , ne vaut-il pas mieux parler aux hommes du progrès individuel, par lequel chacun améliore sa condition et prépare l'avenir, que du progrès universel et indéfini, qui est le secret de Dieu? Au P. Gratry vivant, j'aurais peut-être exprimé mes doutes, ne fût-ce que pour provoquer de vives et encourageantes réponses. Aujourd'hui je dirai de ses théories Sociales ce que disait de ses applications de la science à la métaphysique l'illustre géomètre dont je parlais tout à l'heure : je ne les accepte ni ne les conteste ; je voudrais croire tout ce que ce cœur ardent a cru des destinées magnifiques de l'humanité; je voudrais espérer tout ce qu'il a espéré des forces de l'homme pour les accomplir.

Si les livres du P. Gratry ne sont pas décisifs, et si le lecteur s'y sent plutôt remué que convaincu, poussé en avant que dirigé, il en reste, comme dernier et durable effet, une vive impulsion vers

le devoir, un développement du sens du divin, et, chez les esprits sincères qui ont gardé le doute, une inquiétude généreuse qui ne leur permet pas de s'en faire un oreiller, qui provoque la bonne volonté, qui dispose à croire, à travailler pour les autres et à espérer. Le style, dans ces livres, comme un vin toujours en fermentation, est tout action et tout mouvement. C'est le style d'un auteur qui écrit pour agir, trop ému des choses pour s'a- • percevoir de ce qui manque ou surabonde dans les paroles, et qui néglige, parmi ses qualités, celles qui ne serviraient qu'à montrer l'artiste. Il est artiste pourtant, et il l'est d'autant plus qu'il s'oublie pour ses lecteurs, en cela disciple fidèle du dix-septième siècle, qu'il a qualifié, quelque part, avec la compétence d'un juge excellent et l'accent d'un admirateur passionné, « le plus grand des siè- « cles théologiques, le plus grand des siècles phi-\* « losophiques, et le plus grand des siècles litté- « raires. »

Quand le P. Gratry nous demanda nos suffrages, il ne nous était point désigné par la partie du public qui s'occupe des candidatures académiques. Ce sont des âmes touchées, des esprits réconciliés, des malades guéris ou en voie de guérison, ce sont les auditeurs de ces conférences où il prêchait moins qu'il n'épanchait son cœur dans des cœurs pré-

parés par la confiance à l'écouter pour le croire, ce sont tous les. témoins de son travail évangé- lique qui nous ont apporté son nom. C'est présenté par cette élite de cœurs reconnaissants qu'il est entré à l'Académie. Combien il y fut, dès les premiers jours, considéré et aimé ; quelle part il nous fit dans ce tendre amour qui l'animait pour ses semblables ; avec quelle confiance et quelle ouverture de cœur et de visage il se donnait à nous, et combien ce confrère nous était véritablement frère, qui de nous n'en a pas le souvenir présent ? Longtemps la polémique, la prédication, la composition de nombreux ouvrages l'avaient privé des pures jouissances des lettres, aimées pour elles- mêmes ; il les retrouvait à l'Académie. Il parlait des choses de l'esprit en lettré délicat ; plus volontiers il écoutait ceux que sa modestie jugeait plus en autorité que lui pour en parler. Nous l'avons possédé à peine quelques années : mais il était si étroitement uni à l'Académie et si mêlé à tous ses actes, que, quand la mort nous l'a enlevé, nous avons cru regretter un ancien confrère.

Le jour où j'eus le douloureux honneur de lui adresser le suprême adieu de l'Académie, j'osai dire que sa mort n'était pas prématurée. Je le disais du fond de mon cœur, pensant aux épreuves que rencontre, dans les temps de violence, tout homme

qui parle de devoir, au péril que court le prêtre qui en parle au nom de Dieu et de l'Évangile. Je le regardais , dans la paix de sa tombe, comme le passager d'un navire en détresse regarde ceux qui sont au port. Aujourd'hui, j'ai du regret de mes paroles. Après tant d'heures passées dans le commerce de cet esprit et de ce cœur, je songe à tout le bien qu'un tel homme aurait pu faire encore. Quelle science des choses divines et humaines, quelle autorité de parole, quelle jeunesse de talent il eût apportées dans la lutte, engagée de nos jours, entre le bien qui semble n'avoir plus de foi en lui-même et le mal qui ne veut plus s'appeler le mal, et prétend qu'on le discute comme une opinion ! De. quel secours nous eût été, contre nos trop promptes défaillances, son indomptable faculté d'espérer, en ce temps où nous avons besoin qu'on nous exhorte à l'espérance comme à un devoir! Non, l'œuvre du P. Gratry n'était pas achevée. Il semble qu'il en eût le sentiment, lorsque, tout près de sa fin, ayant déjà remis sa vie entre les mains de Dieu, il se sentait ressaisi par moments du désir de vivre, pour communiquer aux hommes les fruits du loisir que lui avait fait la maladie. Aussi, après avoir paru, il y a deux ans, le féliciter de sa délivrance, je déplore aujourd'hui sa perte; et quand je fais le recensement des forces qui peuvent aider à la

restauration de la France, n'y trouvant pas un homme si vaillant et si vivant, je dis, avec tous ceux qui le pleurent encore, et dont vous venez, Monsieur, de raviver la douleur par la belle image que vous avez tracée de lui : le P. Gratry n'a pas assez vécu!

2-l janvier 1874.

DISCOURS UNIVERSITAIRES.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DRS PRIX

DU

LYCÉE NAPOLÉON.

JEUNES ÉLÈVES,

Je remplace bien mal l'esprit supérieur et charmant qui l'année dernière présidait cette fête (1), et dont les conseils, accompagnés de louanges méritées, étaient pour vous comme une dernière leçon de beau et bon langage avant de rentrer dans vos familles. Des scrupules généreux l'ont éloigné des fonctions auxquelles était attaché l'honneur de vous distribuer vos couronnes. Mais il est des hommes qui conviennent si bien à leurs fonctions, qu'on ne peut leur succéder sans avoir l'air de les déposséder. Tel est celui que, l'année dernière, vous applaudissiez à cette place. Aussi n'est-ce point sans

(1) Saint-Marc Girardin.

regret que je me suis vu chargé d'un honneur dont il s'est volontairement privé, outre un peu d'embarras bien permis devant un auditoire accoutumé à cette parole si agréable et si sensée, qui a traversé toutes les exagérations du langage de notre temps, sans rien perdre de son naturel et de sa pureté.

J'ose dire, du moins, qu'en fait d'attachement à la jeunesse de nos lycées, je ne lui cède en rien ; et c'est parce que je vous aime comme il vous aime que j'entre naturellement dans tous ses sentiments pour vous, et que je prends dans la même affection le droit de vous donner les mêmes conseils.

Ces conseils, ou plutôt le conseil unique qui les comprend tous, vous vous y attendez, c'est de ne pas perdre une heure pour cette culture première qui doit faire de vous des gens d'esprit et des gens de bien. Vous avez devant vous des couronnes à recevoir, à côté de vous des mères heureuses d'avoir mis au monde'des hommes ; ce serait assez de cette joie pour vous remplir : je veux pourtant que vous portiez plus loin vos pensées. Par delà ce que vous avez cherché, je veux que vous regardiez ce que vous êtes appelés à trouver. Vous avez cherché le contentement de vos parents, les succès du lycée, les plus purs de tous, car ils se confondent avec le devoir bien rempli ; la plus aimable des victoires,

celle qu'applaudissent les vaincus. Pourquoi au- riez-vous songé à autre chose ? C'est un assez beau terme pour les innocentes ambitions de votre âge, et les trop longues pensées vous fatigueraient sans vous mûrir. Mais il nous appartient de vous dire qu'en cherchant la petite gloire du collège, vous avez mérité de trouver, pour toute la suite de votre vie, des goûts relevés et délicats qui vous sauveront des passions ; des richesses qui vous guériront de la cupidité ; des forces pour les jours de disgrâce et des préservatifs contre l'étourdissement des retours de fortune ; l'absence des faux besoins ; point d'ennui ; et pour dernier bienfait de cette culture, Dieu devenant de plus en plus la plus haute et la plus familière de vos pensées. Voilà les couronnes toujours vertes que vous gagnez en disputant celles d'aujourd'hui ; voilà les prix réservés à tous ceux d'entre vous qui font un bon emploi de leur jeunesse et se prêtent docilement aux mains intelligentes qui les forment à la vérité et à la vertu.

Vous savez tout cela, jeunes élèves ; vos maitres vous l'ont dit ou vous l'ont montré, admirablement écrit dans vos livres. Mais peut-être avez-vous quelquefois soupçonné cette sagesse de sentir un peu sa rhétorique, ou de n'être qu'un auxiliaire ingénieux de la discipline du collège. Encore quelques années, et les plus âgés d'entre vous

lui rendront témoignage et salueront pieusement la porte du lycée où ils en auront reçu les leçons.

Mais pour que la culture de l'esprit produise tous ces fruits excellents, il faut franchir cette limite fatale en deçà de laquelle des études languissantes nous donnent à peine ce demi-savoir, justement suspect, qui ne fait que nous rendre plus industrieux à nuire aux autres et à nous- mêmes. Il faut, — pour ne point vous déguiser sous des généralités un conseil de classe, — il faut entendre la langue des écrivains de génie. Or, cette langue vous demande tout ce que votre esprit a de pénétration, tout ce que votre âme a d'ouvertures. Si par l'étude patiente de ce que leurs paroles expriment ou cachent de sens, vous n'arrivez pas à leurs pensées, si vous ne sentez pas leur cœur dans leurs écrits, c'en est fait, vous êtes à jamais privés des douceurs de leur commerce. Vous perdez des amis, les seuls amis qu'on soit sûr de garder toute sa vie. Pour quelques efforts que vous n'aurez pas faits, au temps où une mémoire heureuse et une imagination tendre vous les rendaient faciles, vous êtes déshérités de tous les biens de l'esprit. Ces biens, on ne vous le dira jamais trop, sont les seuls vrais biens. Dans le temps où nous vivons, et où il semble que l'instabilité nous donne la soif de l'instabilité, il n'est qu'une sorte

de gens dont on puisse dire qu'ils font leur fortune, ce sont les élèves laborieux de nos lycées. On le dit par erreur des gens heureux dans leurs affaires : le mot n'est vrai que de ceux d'entre vous qui vont être couronnés ou qui ont mérité de l'être.

Faites donc ces efforts si profitables qui vous mettront en possession d'une fortune sans vicissitude. Préparez-vous, dans la vie des affaires et des devoirs, ce que Montaigne appelle ingénieusement une arrière-boutique, où vous puissiez vivre quelquefois avec vous-mêmes, jouissant de vous, non pas stérilement, mais en vous étudiant de plus près pour vous rendre meilleurs. Cette solitude-là est permise, elle est bonne ; les écrits et les exemples des sages nous apprennent que Dieu en est toujours le compagnon.

Quand nous vous recommandons ainsi à vous- mêmes, jeunes élèves, nous travaillons pour la société dont vous devez être un jour l'élite ; car les hommes capables de si nobles plaisirs sont toujours de bons citoyens. Cultivez donc votre esprit avec d'autant plus d'ardeur, que ce qui vous rendra plus heureux par vous-mêmes vous rendra plus utiles à votre pays. En ce moment, vos chefs ajoutent au poids de leur responsabilité et de leurs devoirs en vous ouvrant des voies d'instruction nouvelles. Soyez dignes du dévouement qui les

anime et du bien qu'ils veulent faire comme du bien qu'ils font. Soyez dignes de ces débats récents dont vous avez été le sujet, et où l'on a pu voir, à l'ardeur sincère dont on y cherchait la vérité, qu'il s'agissait de vos affaires, et que c'étaient des pères de familles délibérant sur l'avenir de leurs enfants.

Voilà bien des conseils, jeunes élèves, et je vais finir sans vous adresser des éloges. Mais quels éloges pourraient vous rendre plus contents de vous que la joie de vos familles? Ceux-là sont les meilleurs ; ils viennent du cœur de vos mères, et ils vont aux vôtres. Ceux que j'y pourrais ajouter vous paraîtraient à peine des compliments. Vous n'en avez pas besoin. Vous êtes les seuls victorieux qu'on respecte assez pour ne pas les flatter.

Août 1852.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU

LYCÉE IMPÉRIAL CHARLEMAGNE.

JEUNES ÉLÈVES,

En me désignant pour présider cette solennité, M. le ministre de l'instruction publique a répondu à un vœu que j'aurais osé lui exprimer, si l'honneur de parler à la jeunesse n'était si délicat. Je désirais vivement me trouver au milieu de vous, dans ces murs qui ont une tradition et un esprit, et d'où sont sortis, depuis tant d'années, à la fois l'élite et la foule des vainqueurs du concours, et les plus brillantes recrues de notre École Normale. Oui, le' lycée Charlemagne, où le plus ancien en date des prix d'honneur, le prix de discours latin, a élu domicile, est vraiment une maison universitaire. On y étudie pour s'instruire , pour ce plaisir,

dont parle un grand écrivain, de sentir augmenter la valeur de son être ; on y comprend le travail , non comme une mise de fonds qui doit porter intérêt à dater du jour même, mais comme le pre- . mier des devoirs de l'homme envers lui-même, et comme le privilège de -la jeunesse qui peut donner ainsi ses belles années au culte de l'idéal. Il pénètre parmi vous moins d'influence du dehors ; on ne s'y met pas à la mode du jour ; on y ressemble un peu à ces personnages dont nous parlent les histoirès, qui restaient de leur temps au milieu des temps nouveaux, et gardaient, avec les grands traits du passé, le plus qu'ils pouvaient de son costume. Je ne veux pas vous élever au-dessus de vos camarades, élèves du lycée Charlemagne ; c'est surtout leur redoutable rivalité qui vous a faits ce que vous êtes ; mais j'ai plaisir à vous parler de ce qui vous donne je ne sais quel air plus aguerri, dans l'ensemble si intéressant et si charmant de notre jeunesse universitaire. La mesure même qui, en abaissant l'âge du concours, a réduit le nombre de vos combattants, est votre plus bel éloge.. Votre ardeur avait inquiété les chefs qui vous aiment ; il a fallu lui ôter de l'aliment pour la 'calmer. Mais, quoique moins nombreux et préparés de moins loin, vous avez fait bonne figure dans la fête d'hier, et si vous n'êtes pas les premiers sur la

liste des vainqueurs, vous n'êtes tombés qu'au second rang, en gens bien résolus à n'y pas rester.

Je dois pourtant, dans votre succès, vous donner quelques conseils d'affection. Vous vous y attendiez. Les conseils qu'on mêle à la louange, vous le savez, en sont le meilleur. Aussi bien, quand nous vous parlons au nom de l'autorité qui nous délègue, nous n'avons pas à nous rendre agréables aux dépens de vos maîtres énergiques et dévoués , en leur laissant la tâche de la critique, et en gardant pour nous la popularité des éloges. Nous venons continuer leurs leçons ; nous venons confirmer leurs conseils en les répétant. Ce que j'ai à vous dire, d'ailleurs, s'adresse à toute la jeunesse de nos lycées, et vos succès d'hier vous donnent le droit de n'en prendre qu'une petite part.

Ce qui m'a paru manquer trop souvent, même dans les compositions couronnées, parmi beaucoup de traits ingénieux, d'éclairs de pénétration et de talent, c'est l'attention. Qu'y a-t-il pourtant que vous soyez plus intéressés à cultiver? Nous n'avons rien en nous de plus original ni qui nous appartienne plus en propre. Les lueurs de talent, la facilité, les saillies, nous font ressembler à beaucoup de gens dans ce pays où l'on a fait un assez médiocre éloge de l'esprit, en disant qu'il y court les rues. Il y a certaines qualités qui ne sont

pas un cachet, un certain esprit qu'on attrape, comme plus d'un défaut, par l'imitation. Si c'est cet esprit-là qui court les rues, soit ; je ne sortirai pas pour le voir passer. L'attention, c'est véritablement la personne. Quand je lis un travail dont elle a tracé le plan, lié les parties, pesé les mots, ce ne sont plus des pages, c'est quelqu'un que je vois ; je ferais son portrait, je me prends à envier un tel fils à ses parents, et je félicite la société de ce qu'il lui est né un homme.

Vos maitres ne vous demandent pas un esprit brillant, une imagination heureuse. Cela ne s'enseigne ni ne s'apprend. Mais ils ont raison de vous demander ce dont nous sommes tous capables par la volonté, je veux dire l'attention, qui n'est que la volonté appliquée à la conduite de l'esprit. C'est un bien dont nul n'est privé, parce qu'il a plu à Dieu de faire de tout homme un être libre et responsable. Sans doute il ne suffit pas de l'attention pour devenir un esprit supérieur ; mais c'est assez pour n'être pas médiocre. Il n'y a pas de couronnes pour tout le monde ; mais il n'est personne qui ne puisse conquérir par l'attention quelque chose qui n'est au-dessous d'aucune couronne, la connaissance de ses forces, et cet art d'en user, par lequel on tient une place utile dans le monde et l'on y laisse un vide quand on en sort.

Je sais, bien que l'époque où nous vivons n'est guère propice à l'attention, et je ne crois pas en faire une censure injuste, en disant que cette faculté y a. fléchi. Nous ne sommes plus au temps où le Discours de la Méthode de Descartes, dont chaque phrase est pour notre mollesse intellectuelle une énigme qui l'embarrasse ou qui l'accable , était lu par les gens du monde comme un livre à la mode. De grandes causes et de petits travers , l'incertitude dans les esprits, née de l'instabilité dans les choses^ le temps méprisé comme un obstacle au lieu d'être estimé comme la seule force inépuisable ; un certain dédain du passé, qui semble augmenter à proportioi>que nos inventions et nos nouveautés nous en éloignent ; un emportement universel qui donne aux gens recueillis le ridicule de gens attardés ; enfin, dans les lettres, des théories qui ont discrédité la réflexion au profit de l'impTovisation, et mis les hasards de la plume au-dessus du travail, tout cela forme comme un air insensible qui s'est glissé jusque dans nos écoles et y a produit je ne sais quelle impatience' qui se croit de la maturité. Voilà comment l'atten-' tion s'est relâchée. Le mal qui en résulte s'étend fort au delà du terme des études. S'il est vrai qu'à l'attention, dans la vie du lycée, répondent, dans le monde, la persévérance, la tâche mesurée aux-

forces, le calme dans les entraînements publics ; par contre, à l'inattention répondent la mobilité et l'inquiétude, les fausses démarches, les illusions qui ôtent à l'homme la possession de lui-même. Défendez-vous de ce défaut, jeunes élèves; soyez plus sages que nous ; il serait beau que l'attention rentrât dans la société par les lycées et dans nos maisons par nos enfants.

Le vrai travail, que je vous demande sous le nom d'attention, c'est plus que le devoir de classe fait avec exactitude, dans l'ordre et dans le temps prescrit par la règle ; c'est ce travail qui, du même nombre d'heures, de la même obéissance à la règle, des mêmes exercices, sait tirer de meilleurs fruits. C'est pour vous, jeunes élèves, que nous voulons tant de vous. S'il ne s'agissait que de vos chefs, certes, l'ordre qui règne dans nos établissements , la discipline que vous faites plus qu'à demi par votre docilité et la douceur de vos mœurs, votre travail régulier, vos succès auraient de quoi les contenter. Mais ils ne se croient pas quittes à ce prix envers l'État et vos familles, et ils vous demandent quelque chose de plus que ce qu'ils récompensent en ce moment. Ils imitent vos parents, qui, pouvant se contenter, eux aussi, de votre docilité, de votre affection, de tout ce qui rend facile et doux le gouvernement paternel, vous demandent quelque chose

de plus, pour vous-mêmes, pour le temps si prochain où vous disposerez de vous, pour le temps, qui peut venir si vite, où ils ne jouiront plus de leur ouvrage.

Vous comprenez leur sollicitude et leurs tendres exigences. Trouvez bon qu'à leur exemple vos chefs vous parlent de devoirs nouveaux, même après une année bien remplie ; et que celui-là même qui va vous couronner et qui aura l'honneur et la douceur de vous embrasser avant vos mères, ose dire à des vainqueurs ce qui leur reste à faire. Ne vous étonnez même pas s'il y a quelque apparence d'instabilité dans les mesures que prend l'État pour régler vos études. Assurer votre avenir par l'emploi le meilleur de vos jeunes années, vous rendre les études douces, attrayantes et profitables, ménager vos forces, rendre votre jeunesse sérieuse sans l'attrister, diriger vos intelligences d'une main ferme et douce qui les aide à croître dans leur liberté naturelle : voilà de quoi troubler les esprits les plus fermes et faire hésiter les plus résolus. Les chimères même, dans un ordre d'intérêts si chers, ont quelque chose de respectable. En fait d'éducation, il y a presque toujours un cœur de père au fond des rêveries du pédagogue.

Si l'Université ne se pique pas d'avoir plus à

faire, ni plus de mérite à ce qu'elle fait, que les autres grands services publics, du moins a-t-elle le droit de croire qu'il n'est pas de tâche plus délicate que celle qui réunit les deux plus grands devoirs de ce monde, le devoir de l'État et celui de la famille. Laissez-moi vous parler; jeunes élèves, pour en avoir été témoin, de ce que cette question de votre avenir a coûté de labeurs et de veilles au chef éminent qui vous dirige, depuis le jour où il a dù songer à approprier le régime de vos études aux besoins de la France nouvèlle et au génie de la France de tous les temps, et à préparer, en chacun de vous, le citoyen pour les services publics, l'homme pour lui-même. D'autres, que j'ai vus aussi, n'y avaient pas épargné leurs peines ; aussi, semble-t-il que cette solennité touchante, le privilège de notre Université, ait été instituée presque autant pour vos chefs que pour vous, puisqu'ils reçoivent une part dans vos récompenses, par la joie qu'ils ont à vous les décerner.

Tout ce qu'on a fait, en ces derniers temps, dans une juste appréciation de vos forces et de l'utilité publique, a réussi. Mais le succès sera plus grand encore, jeunes élèves, si vous le voulez, si vous ne vous trouvez pas au-dessous de la tâche de notre siècle, si vous ne voulez pas que les bienfaisantes merveilles des sciences soient pour vous

comme un spectacle de féerie devant des enfants qui n'en savent pas le secret; si vous êtes jaloux de soutenir la grandeur littéraire de votre patrie par cette admiration intelligente de ses chefs- d'œuvre, la première gloire parmi nous, après celle de les avoir produits; si, pour tout dire, vous acceptez les conditions que notre temps et notre société font à tout homme qui veut y tenir sa place et être content des autres et de soi.

Le moment n'est-il pas bien choisi pour vous exhorter à de nouveaux efforts ? Des perspectives de gloire au dehors, des perspectives de stabilité au dedans, s'ouvrent en même temps devant vous. Conduite dans ses véritables voies par le Prince héroïque qu'une inspiration de salut public a placé au gouvernail, notre patrie vient de reprendre dans le monde le rôle qu'elle a toujours le plus aimé, non pas la conquête des peuples pour les refaire à son image, — ce fut quelque jour sa faiblesse, où l'encourageaient l'admiration qu'elle inspire, l'attrait de ses mœurs et l'empire accepté de son esprit, — mais ce rôle désintéressé que définissait naguère un de nos amiraux, en homme qui y paye de sa personne, défendre le droit du faible et la liberté de l'Europe. Tandis que, dans la douceur de la paix la plus profonde, vous allez recevoir des couronnes et goûter, au sein de vos familles, un

loisir mérité, une autre jeunesse, des soldats, vos aînés de quelques années à peine, vont au-devant de tous les périls d'une guerre entreprise pour maintenir le renom de fidélité de notre pays. Quand la France va faire de si grandes choses, qui donc oserait s'y rendre inutile ou y faire mollement son devoir? Soyez comme ceux de nos soldats qui ont vu partir d'un œil d'envie leurs camarades envoyés les premiers au danger, et qui s'exercent et amassent du courage, en attendant leur tour. Vous aussi, exercez-vous pour la destinée qui vous est réservée, et, comme on vous le disait hier éloquemment, préparez-nous une société digne de la gloire que vont nous conquérir nos armées et de la paix féconde qui devra la couronner.

Août 1854.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU

LYCÉE BONAPARTE.

JEUNES ÉLÈVES,

A la hauteur où le dernier concours vous avait élevés, ne pas déchoir eût été un triomphe ; vous avez fait plus. Si je compte vos prix, vous avez gardé votre rang de l'année dernière; si je compte vos nominations, vous l'avez dépassé. Votre succès, qu'il me soit permis de le dire, m'est d'autant plus doux, que, tout en souhaitant la réussite à tous ceux qui- ont vaillamment combattu, je faisais secrètement des vœux pour vous. Frère d'un professeur dévoué qui a longtemps appartenu à ce lycée, craindre ou espérer pour vous est chez moi une ancienne habitude de famille.

Le caractère un peu mondain de ce grand établissement ajoute au prix du bon exemple que vous

donnez. A vous voir, parmi vos camarades des autres lycées, à demi gens du monde d'air et de costume, on vous tiendrait quittes à moins. Vous ne l'entendez pas ainsi. Vous ressemblez un peu à ce que sont, dans notre armée,.les troupes d'élite : il est vrai qu'à la parade elles ont l'uniforme plus brillant ; mais au combat, quand il s'agit de tacher cèt uniforme de leur sang généreux, on sait si elles s'y ménagent.

Recevez donc mes félicitations, élèves du lycée Bonaparte. Si les plus vives sont pour ceux qui ont été couronnés hier et qui vont l'être aujourd'hui, j'en ai de non moins vraies pour ceux qui ont fait ou qui sont résolus à faire toutes leurs. études. Jusqu'alors on se contentait de les encourager; aujourd'hui ils ont droit à des louanges.

Aux premiers, je né donnerai pas de conseils : ils ont suivi ceux de leurs habiles maîtres, ils ont écouté la voix du chef distingué de ce lycée, ils ont profité du goût sévère et fin qui a inspiré-l'ex- cellent discours que nous venons d'entendre. Que leur dirais-je qu'ils n'aient déjà fait?

Les seconds auraient pu, à l'exemple de tant d'autres, essayer de persuader à leurs parents que le temps passé au collège est perdu pour l'apprentissage de ce qu'on appelle la vie pratique : c'est une rhétorique où certains écoliers sont très ha-

biles, quoiqu'on ne leur en donne pas les règles au lycée. Ceux dont je parle n'en ont pas usé. Je ne sache rien à leur conseiller qui vaille mieux que ce qu'ils font.

Que tous jouissent sans mélange, les uns de leurs couronnes, les autres de l'approbation que je suis heureux de leur donner au nom de tous ceux qui s'intéressent à la gloire intellectuelle de la France.

Les conseils, je les garde pour ceux que ne tentent ni les récompenses du lycée ni celles de l'opinion, qui ont réussi à se faire exempter d'une partie des études communes, ét qui privent leurs mères de la joie réservée à celles qui voient couronner leurs enfants.

Ils veulent arriver plus vite au terme des études, au'grade : ils le manquent. Les juges ne s'y trompent guère : ils savent distinguer les réponses qui viennent d'un fonds d'études régulières, de celles qu'une préparation artificielle a mises la veille ou le matin sur des lèvres qui balbutient ; ils discernent le candidat mené doucement, de son pas, à un but certain, du candidat aventuré dans une épreuve aléatoire. La liberté d'enseignement a voulu que les juges ne connussent pas d'où leur venaient les candidats ; mais, pour les candidats entrepris à forfait, la preuve d'études mutilées n'éclate-t-elle pas dans ces compositions où le

français ne parait pas plus leur langue maternelle que le latin ? Ne se trahit-elle pas dans un certain air propre à ces candidats, qui n'est ni l'aimable timidité de l'écolier, ni l'aplonib de l'étudiant? Air d'écolier marron ; si le mot n'est pas noble, c'est de la faute de ceux qui font penser à la chose.

Le mal que je signale est d'autant plus grave que ce qu'on retranche ainsi des études en est le meilleur. C'est Rollin, ce maître si maître qui l'a dit. Dans tout le temps qui précède, ce qui travaille le plus en nous, c'est la mémoire, et cette partie de notre intelligence par laquelle nous croyons et imitons ce que nos maîtres nous disent de sensé. Mais à partir des dernières classes, quelque choses de nouveau s'éveille en nous-mêmes. L'élève sent une douceur inconnue à penser pour son compte, à s'expliquer après coup les leçons des maîtres qui l'y ont amené ; il se distingue des autres et de son propre passé; il voit naître son esprit, surprise charmante qui lui donne le désir et le besoin de le voir grandir ; ce qu'il imitait, il le fait d'original ; enfin, il s'essaye au vrai travail de l'homme, celui qui ne cesse qu'avec la vie, le plus solide de nos biens, parce que c'est celui qui nous épargne le plus de maux : la connaissance de nous-même, où commence seulement la véritable connaissance de Dieu.

C'est ce bien inestimable que refuse l'imprudent qui se dérobe aux études des dernières années. Vainement voudra-t-il plus tard se retrouver ; l'intérêt même ne lui en apprendra pas l'art, et la vie ne lui en laissera pas le temps. Il recevra son caractère des circonstances extérieures ; il sera toute sa vie autre chose que ce qu'il aurait pu être. Un tel homme ne s'appartient pas, il suit la foùle, plus souvent quand elle s'égare que quand elle prend le droit chemin : car, pour imiter le bien, encore faut-il un peu se connaître ; l'homme qui s'ignore fait les fautes de tout le. monde, plus les siennes.

Ne pas s'appartenir, jeunes élèves, vivre avec soi-même comme avec un inconnu, est un grand malheur en tout temps ; mais combien plus grand au temps où nous vivons ! Je sais en voir les côtés merveilleux, et je jouis, comme citoyen , du rôle supérieur que la France y joue ; comme homme, du progrès général de la condition humaine. Oui, nous sommes témoins de choses inouïes; nous avons la guerre pour la justice, et nous avons, au même moment, quelque chose de plus que la paix : car, pour ne point parler de la sécurité, ce spectacle de la France offrant au monde civilisé une hospitalité magnifique dans les murs de Paris rebâti et embelli, ce concours de toutes les

nations s'y disputant pacifiquement à qui a le mieux mérité du genre humain, tout cela n'est-ce donc que la paix? Mais si cette civilisation prodigieuse a ses splendeurs durables, elle a aussi ses éblouissements. A côté de l'activité féconde, il y a l'agitation : à côté de l'invention bienfaisante, le charlatanisme ; il y a la fortune faite par le travail et les fortunes attrapées par la chance ; enfin, l'intelligence en nos jours se sent à la fois agrandie et troublée par ses propres œuvres. Au milieu de cette prospérité et de ses inévitables ombres, je ne suis pas en peine de ce que fera un jeune homme formé par des études' régulières èt qui aura employé sa jeunesse disciplinée aux choses des jeunes gens. Mais que ne doit-on pas craindre pour celui qui entrera dans ce tourbillon sans gouvernail, avec l'habitude de ne rien faire en son temps, une mémoire épuisée sans avoir rien retenu, un esprit fané sans s'être épanoui ?

Se résignera-t-il du moins à l'infériorité qui 1 attend ? Non. Je touche à une des plus tristes conséquences des études abrégées. Nous acceptons volontiers toutes les inégalités naturelles ; Dieu, qui les a voulues, a mis en nous pour les comprendre et y consentir, outre le don de la raison, une capacité égale pour un bonheur indépendant de nos conditions. Mais nous ne voulons pas d une

inégalité qui est la faute et le châtiment de notre jeunesse mal employée, et nous ne pardonnons pas aux autres les avantages que nous n'avons pas eu le courage de leur disputer. De là, chez le déserteur des études, une jalousie d'autant plus forte qu'elle a pris naissance dans les mêmes murs où se forme un des liens les plus puissants de la société civile, la fraternité de collège. Au lieu de camarades fidèles qui continuent à applaudir dans le monde, pour des prix gagnés au service du pays, les condisciples qu'ils ont applaudis pour les prix du lycée, je vois des gens qui, n'ayant pas accepté la lutte, ne souffrent pas qu'il y ait des vainqueurs, et qui, en fermant les yeux au mérite des autres, achèvent de s'ôter le dernier moyen de se connaltre et de se corriger.

J'en ai dit assez, j'en ai trop dit, surtout dans un lycée où le mal dont nous nous plaignons n'est encore qu'un péril; mais j'en avais le cœur plein, et je ne sais pas faire un discours à côté de ce que je sens. Ce conseil est, j'ose le dire, celui du moment. Croyez-en donc mes paroles, ô vous, — s'il en est quelques-uns dans ce lycée, — qui, pour avoir la robe virile avant d'être hommes, la liberté avant l'âge où elle n'est que le libre usage de la raison formée, vous exposeriez pour toute la suite de votre vie à dépendre misérablement des

hommes et des choses ! Quant à vous qui allez être couronnés, et vous qui mériteriez de l'être, modestes lauréats du travail régulier et persévérant, aidez-nous à persuader vos camarades. De toutes nos voix unies formons comme une opinion publique qui rende impossible cette fuite des études. On entend dire trop souvent, même par des hommes qui ne jugent pas le présent avec la prévention des regrets, que l'esprit, en France, court des périls. Unissons-nous tous, maîtres, élèves, parents, pour les conjurer. Quand il s'agit du rang de la France dans les choses matérielles, l'émulation des peuples étrangers peut nous y servir, et nous faisons bien de la provoquer; mais, pour soutenir notre supériorité dans les choses de l'esprit, nous n'avons pas à compter sur le stimulant de la concurrence étrangère : il faut que toute l'émulation vienne de nous. Rivalisons donc entre nous pour garder à notre chère patrie ce privilège incontesté. Aussi bien, ce que nous faisons ainsi à nous seuls, toute l'histoire moderne nous en est témoin, nous le faisons pour le monde, et si nous manquions à nous-mêmes, c'est au monde que nous aurions manqué.

Août. ISîk».

DISCOURS

PROXOXCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU

LYCÉE IMPÉRIAL CHARLEMAGNE.

Quand une troupe habituée à vaincre a vu un jour l'événement se tourner contre elle, si elle a vaillamment combattu, si ses chefs ne s'y sont pas épargnés, si chefs et soldats sont contents les uns des autres, ils ont bien le droit de s'en prendre à la fortune. Ce droit, vos vainqueurs même vous le donnent, élèves du lycée Charlemagne. Si, dans la fête d'hier, le nom si universitaire de votre maison a retenti moins souvent qu'elle n'y est accoutumée, vous pouvez le mettre-sur le compte de la chance. Personne n'y contredira, et quant à celui qui a l'honneur de vous présider, ce qu'il a su par votre habile chef de vos efforts de toute l'année, ce qu'il sait, avec tout le monde, du talent et du dévouement de vos maîtres, le dispense de vous

consoler. Aussi bien, on ne console pas les gens qui ont bien agi, on promet en leur nom une revanche.

Vous étiez dignes de prendre part en plus grand nombre à l'accueil enthousiaste dont l'assemblée d'hier saluait le vainqueur de l'anarchie romaine (1) faisant les honneurs de la fête de l'enseignement au vainqueur de Sébastopol (2) ; un maréchal de France présentant son glorieux frère d'armes en exemple de la fortune où l'on peut arriver par le travail, tandis qu'il prouvait lui-même par ses belles paroles que, si haut que le travail élève nos conditions, il élève nos sentiments plue haut encore; enfin le ministre par intérim de l'instruction publique payant une seconde fois un touchant tribut de regrets à son jeune collègue mort, et, dans le moment où il le remplaçait si bien, s'effaçant pour laisser mieux voir le vide que sa perte a laissé.

Il n'aura donc rien manqué aux hommages rendus à M. Fortoul. Si j'ose y joindre les miens, ce n'est pas que sa mémoire ait besoin de mes paroles, c'est que ma reconnaissance ne doit pas et ne peut pas les retenir. J'ai été parmi les confidents de ce qu'il pensait de vous, de ce qu'il rêvait pour vous, de ce qui se répandait sur ce cher sujet de

(1) Le maréchal Vaillant.

(2) Le maréchal Pélissier.

ce cœur qui allait cesser sitôt de battre. Ah! s'il lui eût été donné de vous parler encore, jamais ministre de l'instruction publique n'eût montré plus d'ambition pour la jeunesse française ; jamais voix plus persuasive ne vous eût exhortés à l'amour des choses del'esprit, à l'étude pour l'étude elle-même, au travail enfin, sans lequel il n'y a pas de bon plan d'éducation, avec lequel il n'y en a pas de mauvais. Il a touché à trop de choses et à trop de personnes pour ne pas tomber sous les contradictions des jugements ; mais les plus prévenus. ont été réconciliés par cette fin prématurée et si soudaine,. à l'âge où l'homme supérieur n'est pas moins capable de se corriger que d'inventer, cette fin qui l'a surpris loin de son pays et de sa. maison, sans avoir à son chevet aucun de ceux pour lesquels l'adieu du mourant veut dire : Au revoir ! On sera juste pour ce. qu'il a fait en pensant à ce qu'il a voulu faire, et l'impression dernière sera l'admiration pour une de ces morts courageuses et douces qui rendent la mémoire d'un homme plus chère à ses amis, et qui expliquent et recommandent sa vie à ceux qui ne l'ont pas connu.

Pour vous, jeunes élèves, qui échappez par votre âge à l'injustice des jugements sur autrui, vous ne vous souviendrez que d'une chose : c'est qu'il est mort à votre service.

Vous garderez un souvenir du même genre à un autre serviteur de la jeunesse française et des lettres, universitaire fervent et dévoué, M. Gros, que nous avons vu succomber quelques jours après le jeune ministre, victime d'un zèle qui le trompait sur ses forces. Chef distingué d'un lycée rival du vôtre, s'il voulait si ardemment l'emporter sur vous, c'était au profit de l'émulation commune, en sorte qu'il a eu sa part dans ce que vous avez fait depuis quelques années pour ajouter au lustre du lycée Charlemagne.

En vous souvenant de ceux qui sont morts, il faut penser à ceux qui fléchissent. J'en sais qu'on a dû avertir de prendre garde à leur vie et qui ne se soutiennent plus que par le devoir qui les consume.

C'est que ce noble service de l'enseignement n'a jamais été plus rude. A voir les résultats, la discipline qui se passe de plus en plus de punitions, la beauté de nos établissements si peuplés, si animés et si tranquilles, le travail qui n'a plus de réfrac- taires, on dirait que tout s'y fait sans efforts, et que, dans notre Université si prospère, toutes les existences sont aisées et sereines. Les choses ne sont pas ainsi. Il n'est pas de devoir public que les temps aient rendu plus difficile ; et nous devons le dire, nous qui en portons le poids, à tous ceux qui peuvent quelque chose pour l'alléger.

Aux parents tout d'abord. Qu'ils me pardonnent de prendre un peu le. parti de nos maîtres contre eux. Aussi bien, c'est au profit de ce qu'ils ont de plus cher. Autrefois, le père aidait la discipline ; au besoin il prêtait main-forte à la peine ; s'il la' trouvait trop sévère, il cachait à son fils le trouble de ses entrailles, sachant bien que ce qui pâtit de la contradiction entre les parents et les maîtres, c'est l'éducation de l'enfant. Aujourd'hui, n'est-ce pas trop souvent le maître qui a tort contre l'élève, l'enseignement contre celui qui n'en profite pas, la méthode du professeur contre l'inapplication de l'écolier? Si du moins l'autorité du père s'augmentait de ce qu'elle ôte à l'autorité du maître, il n'y aurait que demi-mal. Mais j'entends dire de toutes parts que le père a abdiqué. Et pourtant il n'a jamais été plus parlé de ses droits. Serait-ce pour le piquer d'honneur et l'inviter à les reprendre ?

Que dire de ces soins pour le corps où nous sommes devenus si délicats et si exigeants? Pourvu que le lycée renvoie aux parents des visages fleuris, j'en sais qui le tiendraient quitte du reste. Si la discipline avait à courir quelque péril, c'est peut- être parce qu'il manquerait à un morceau de viande le poids réglementaire. Sans doute l'État n'y doit pas être indifférent, et la maxime est vraie qu'un corps sain contribue à la santé de l'esprit. Mais n'ou-

blions pas que nous avons à l'appliquer dans une société chrétienne, et que, si l'on donne à commander à l'esprit un corps habitué aux délicatesses, c'est le corps qui sera le maître. Rien assurément ne réjouit plus les yeux et les cœurs que des visages fleuris; mais, pour mon compte, la vue m'en est agréable, surtout après les vacances : et il ne doit pas déplaire, même à une mère, de voir sur la figure de son fils, au prix de quelques fleurs que ses premières earesses y feront renaître, des yeux où l'intelligence rayonne, et un peu de cette pâleur généreuse qui ne signifie pas que le corps est malade, mais que l'esprit domine.

D'autres difficultés nous viennent d'un mal public, naguère dénoncé par une bouche auguste, la fortune par le jeu préférée à l'aisance par le travail. Non qu'il n'y ait bien du travail dans ces richesses qu'on attend de quelque tour de. roue; c'est le travail du joueur dont la froide immobilité recèle une âme bouleverséepar une mauvaise crainte et par une espérance pire encore. Beaucoup pourtant aiment mieux jouer d'un coup l'opulence contre la pauvreté, que d'acquérir laborieusement une fortune méritée qui n'aurait pas d'envieux. Quelques-uns réussissent, et leurs bruyantes jouissances sont à la fois le scandale et la tentation secrète de tout le monde.

Je sais que ce désordre n'est pas de votre âge et qu'il ne pénètre pas ici. Mais plus d'un imprudent y est préparé et conduit à son insu par un travers qui, sous un air plus honnête, s'est introduit et établi dans nos lycées. Je veux parler des études en vue d'une application lucrative, et du savoir pour le diplôme. Une fausse sagesse vous dit : Il faut vivre avant tout. La vraie vous dira : Il faut avant tout valoir et mériter ; vivre vient ensuite, plus sûrement et plus tôt.

J'ai pitié de ce qu'on obtient de quelques jeunes gjens par cet appât trompeur d'un lucre immédiat dès la sortie du lycée. L'èsprit, sous prétexte d'études pratiques, se laisse attacher comme un bœuf au sillon, entre l'aiguillon et le joug. Ce n'est plus cet être aux ailes libres, au vol sans limites, dont vous parle une des compositions du concours. Il n'a pas même la liberté de l'abeille; il ne choisit pas, parmi les fleurs des belles lectures, celles dont se compose le miel des bons sentiments et des bonnes pensées. Les livres ne sont plus que des formulaires , et les beautés des lettres que des questions numérotées. Ce que Virgile a dit de tous les êtres, dont chacun est attiré doucement vers quelque objet préféré, n'est plus vrai de l'esprit : l'esprit seul n'a plus sa secrète volupté qui l'attire. Il a perdu jusqu'à la curiosité, et s'il entrevoit du

coin de l'œil, en dehors du programme obligatoire, quelque chose dont la connaissance augmenterait sa valeur, il a peur de s'y attarder; ce savoir qui j s'offre à lui, il le fuit comme du temps perdu. \ Prenons garde, jeunes élèves, que dans l'emploi que nous faisons de notre esprit, lui seul ne soit oublié. C'est un oubli qu'on paye chèrement. Si, tout en le dirigeant vers un but, nous ne le laissons pas par moments s'ébattre en liberté parmi les plus belles œuvres du génie ; s'il n'a été qu'un outil pour un emploi, l'emploi cessant, l'esprit va nous manquer. J'ai vu des hommes un jour séparés de la profession dont ils s'étaient fait imprudemment une seconde nature. En face d'eux-mêmes pour la première fois, ils se cherchaient dans une sorte de nuit, avec le souvenir obscur et douloureux d'avoir été autrefois une personne; ils ne se trouvaient plus. L'esprit négligé se retire de notre vie, et cé qui nous reste, le tempérament, les passions, les petitesses, n'ayant plus avec qui compter, se disputent à qui nous rendra plus misérables. Il faut dès nos plus jeunes années nous mettre bien avec notre esprit. C'est ce moi, non pas celui de l'école, mais le moi modeste dont Rollin s'était rendu la compagnie si instructive par le savoir et si aimable par la vertu, que, parlant de sa petite maison du faubourg, il osait dire, lui, si accoutumé à la pra-

tique chrétienne du mécontentement intérieur : « Ici, je jouis de moi ; » me fruor, comme il eùt dit d'un hôte aimé. Il est vrai qu'il ajoute : « Et de Dieu, » meque Deoque fruor. Ce sont en effet choses qui s'appellent. L'homme qui a toujours tenu son esprit au-dessus de l'emploi qu'il en a fait, et qui l'a laissé planer librement sur tout le cours de sa vie, a trouvé le secret de unir comme Rollin, entre lui-même et Dieu.

Voilà un discours un peu triste, jeunes élèves, je le sens; mais je n'ai pu soulever le poids des pensées sous l'empire desquelles je l'ai commencé. Est-il d'ailleurs si messéant de mêler quelque tristesse à vos joies? ou plutôt n'est-ce pas une joie plus exquise que celle du succès, de donner à ceux qui sont morts des regrets reconnaissants, et, dans le seul moment où il n'y ait pas d'égoïsme à penser à soi, de s'oublier pour ceux qui pleurent?

Vous avez senti cette joie des bons cœurs, jeunes élèves. Vous aimez aussi les conseils, je l'ai vu à la façon dont vous applaudissiez tout à l'heure le spirituel maître qui vient de vous faire votre procès sans vous condamner. Cette docilité affectueuse vient du même fonds que vos regrets pour les morts. Vous voudrez soulager autant qu'il sera en vous ceux qui continuent ce difficile service, et qui ont à vous défendre avec plus de vigilance que j amais

contre les ennemis de vos études, la mode qui se prétend la raison, le moment présent qui croit être le siècle, les caprices d'une génération qui se donnent pour le caractère permanent d'un grand- pays. La monotonie même de ces conseils doit vous tenir d'autant plus attentifs. Ce n'est pas un thème de discours, c'est le cri commun de tous ceux qui vous aiment. Oui, la France des illustres morts, la France remontée en ces derniers jours à la tête des nations civilisées, vous demande de lui garder l'amour des choses de l'esprit, par lequel une grande nation garde tout, même le génie militaire et la gloire des armes.

Pour moi, je n'ai pas songé à rendre ces conseils plus nouveaux et plus attrayants. Si je vous avais apporté autre chose, ou si j'avais déguisé ces mêmes choses sous quelque arrangement de rhétorique, c'est que j'aurais cherché la faveur des paroles et non le crédit des sentiments. Vos jeunes têtes couronnées ne sont pas pour nous un auditoire d'apparat ni une foule, comme toutes les autres foules, dont on capte les applaudissements par la dextérité du discours. Vous êtes cette société future où nous vivons presque plus que dans la nôtre, par le souci paternel de ce que vous y ferez, et surtout par l'espérance que vous y serez heureux. Nous ne vous conseillons pas de la tête et des lèvres, mais

du cœur ; et nous ne savons rien de plus opportun à vous dire, ni de plus digne de vous, sinon que nous voulons, cette année comme les précédentes, vous voir instruits et cultivés pour être des hommes. Assez de choses pressantes et de voix écoutées vous parlent du choix d'un état et de l'art très nécessaire d'en vivre ; l'Université n'a pas à porter secours à qui s'aide si bien. Son devoir est de se mettre du côté de ce qui est en péril ; or, ce qui est en péril, jeunes élèves, c'est la doctrine éminemment française et chrétienne qui voit en vous des intelligences libres appelées à travailler à la fortune de l'esprit humain; de jeunes Français chez qui l'amour de la patrie doit être une de ces croyances supérieures qui font partie du domaine de l'idéal ; des honimes enfin qui, pour occuper et honorer les intervalles de la vie active, pour savoir la quitter quand le temps est venu, et pour quitter toutes choses au dernier jour avec dignité et espérance, se sont donné deux compagnons divins : l'esprit, qui est d'origine divine, et Dieu.

Août 1856.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA' DISTRIBUTION DES PRIX

DU

. LYCÉE BONAPARTE.

Soutenir le nom' du lycée Bonaparte, c'était déjà une assez belle gloire pour vous, jeunes élèves; vous avez mieux fait hier, vous l'avez porté plus haut.

Vous deviez cette bienvenue à votre excellent proviseur. Ailleurs il était accoutumé au succès ; vous avez voulu qu'il n'en perdit pas l'habitude, et qu'au lycée Bonaparte comme au lycée Louis-le-Grand, il reçût, lui aussi, le prix annuel de son zèle et de son dévouement. Peu s'en est fallu que vous ne l'ayez doublé.

Vous justifiez ainsi l'active et paternelle sollicitude qui veille sur l'enseignement public, et je vous tiens pour bons juges de ce qu'elle vient de faire

pour ajouter à la fois à la solidité et à la facilité des études. Vous ne verrez pas dans ces changements un, esprit de mobilité ou d'innovation indiscrète. On change parce que les choses qui vous touchent sont de celles qui ne souffrent pas de délai ; on change pour que vous n'ayez pas à nous demander compte un jour d'un progrès qui n'aurait pas été ' réalisé ou d'une erreur qui n'aurait pas été réparée.

Quel moyen d'ailleurs, dans la transformation que font subir à la société tant d'intérêts nouveaux, que l'enseignement reste le même ?

Si j'en regarde les objets principaux, tous sont devenus à la fois plus précis et plus vastes. Tout s'est accru, excepté le temps et les forces de T'homme.

A une époque où les sciences nous tiennent sans cesse dans l'étonnement de ce qu'elles accomplissent et dans l'attente de ce qu'elles promettent, où, de jour en jour, elles se révèlent comme une puissance illimitée que Dieu a donnée à l'homme pour réduire le domaine du mal dans le monde, quel ministre, quel conseil, songerait à ne pas leur faire une grande part dans l'enseignement? Mais qui est-ce qui peut tout d'un coup la leur faire proportionnée ?

En histoire, nous ne pouvons vouloir moins que ; ce que voulait Richelieu, en 1641, pour le collège ] !

de sa ville. Dans le plan d'études rédigé par lui, « les élèves, dit-il dans sa langue d'État, doivent être informés des notions générales de l'histoire universelle et de l'établissement, déclinaison et changements des empires du monde, transmigration des peuples, fondements et ruines des grandes villes, noms, actions et siècles des grands personnages (1). » Le programme est excellent, et nous ne ferions pas mal de nous y tenir. Mais, depuis Richelieu, combien le cercle des notions générales ne s'est-il pas étendu? Que d'origines éclaircies, d'époques obscures mises en relief, d'erreurs rectifiées? A côté de l'érudition nationale, qui tous les jours enrichit l'histoire et la rend plus certaine, l'enseignement peut-il être inexact et incomplet ? Par quelle méthode l'enseignement historique peut-il être exact et complet, tout en restant élémentaire?

Que dirai-je des langues vivantes ? Quand la matière, dirigée par la science, nous transporte en quelques heures dans ces grandes capitales qui sont comme autant de centres de la société humaine, ne devons-nous pas demander à l'esprit de nous introduire dans leur vie intérieure par la connaissance de leurs langues, et de pouvoir être non plus des

cette citation à une excellente thèse de M. Caillet (1) VAdministration J'emprunte en France sous le ministère du cardinal sur

de Richelieu.

passants dépaysés qui s'arrêtent un jour dans leurs hôtelleries, mais des hôtes admis au commerce de leurs pensées?

Il faut de la place pour toutes ces choses ; et pourtant le principal de l'enseignement ne doit rien perdre de la sienne. Vous devinez que je veux parler du grec et du latin. Par tout le reste nous apprenons à appliquer notre esprit. Par les langues anciennes nous apprenons, outre notre esprit lui- même, la vraie langue française, dont elles sont les sources les plus hautes, et dont elles défendent l'intégrité contre les mauvais exemples de la mode et les altérations du temps.

Distribuer le temps des études et le trésor de vos forces entre tant d'enseignements nécessaires, en sorte que de leur ensemble et de leur concert il reste, avec des notions ineffaçables, une sorte de branle général et fécond imprimé à l'esprit pour toute la suite de la vie, un tel ouvrage est-il de ceux où l'on réussit du premier coup, et auxquels il n'y ait jamais à retoucher ? Qui donc tient vos âmes dans sa main, pour oser mesurer irrévocablement ce qu'elles peuvent recevoir de nourriture intellectuelle ? Quand nous avons adapté nos règlements à vos facultés, incliné vos esprits du côté où ils penchent , aidé en vous la nature par la volonté bien dirigée, il reste je ne sais quoi d'insaisissable que

les règlements ne peuvent pas plus prévoir que fixer. Il reste la liberté des esprits, qui a donné tant de démentis à l'histoire et à l'expérience ; il reste la raison, diverse comme les esprits, qui va si souvent au but en sortant de ce qui semble son chemin naturel, le raisonnement ; il reste cette force mystérieuse des impressions journalières qui fait des savants par là vue habituelle des phénomènes de la science, comme elle fait des marins par le voisinage de la mer et la vue familière de ses temp-êtes.

Voilà pourquoi, dans ces dernières années, l'idée est venue de vous consulter vous-mêmes. A la vérité, on espérait que vos parents auraient voix dans la délibération. Il y avait un autre motif : on croyait que les jeunes générations doivent avoir quelque instinct des destinées qui les attendent, et que l'avenir, comme la vérité, peut parler par la bouche des enfants.

Par malheur, beaucoup d'entre vous ont répondu avant d'être interrogés. Quelques-uns ont donné sujet de croire qu'en changeant d'objet d'étude ils voulaient échapper au travail. Se déplaire au latin leur avait paru un commencement de vocation ; se sauver du grec, une vocation déclarée. Déserteurs des lettres sans être devenus de vrais soldats de la science, on les vovait, menant de front les deux

ignorances, s'acheminer, non pas vers la liberté, mais vers la pire des servitudes, celle d'une interminable préparation aux échecs réitérés de l'exàmen.

Rien n'était plus pressant que de les sauver de leur imprudence. Une des nouvelles mesures y a pourvu. Par un changement dans le mode des examens qui réagira sur tout le cours des études, on les avertit du plus loin que les sciences ne peuvent pas se passer des lettres, et que les lettres servent à tout. Où ils n'assistaient que de corps, ils seront présents par l'esprit. On les accoutumera ainsi, dès le lycée, aux deux qualités qui nous sont le plus nécessaires dans la vie : la réflexion avant de prendre un parti, et la persévérance quand on l'a pris.

L'objet général des nouvelles mesures, c'est, il faut le dire, de porter secours aux lettres mises en péril par les mœurs. Ah ! les lettres, jeunes élèves, voilà le premier devoir de la puissance publique dans notre pays ; voilà ce qui ne peut pas déchoir dans la terre littéraire par excellence, sans que le sommeil du ministre de l'instruction publique en soit troublé. Quand il s'agit des connaissances spéciales qui préparent la jeunesse pour certaines professions et pour le temps présent, tout le monde lui vient en aide. Il n'a guère alors qu'à discerner, parmi tout ce qui lui est suggéré du dehors, ce que lui conseille l'intérêt public de ce que lui demande.

la mode. S'agit-il de ]a connaissance qui prépare à tout, des lettres, on l'abandonne à lui-même. C'est que le grand objet de l'enseignement des lettres, le maintien de la prééminence littéraire de la France, est un intérêt abstrait et éloigné. Les pères de famille n'y sont pas indifférents, je le sais ; mais, soit qu'ils se défient, en matière si délicate, de leurs lumières et de leurs souvenirs ; soit que le soin des affaires leur ôte le temps d'y penser, ils s'en remettent à l'État. C'est le mieux qu'ils peuvent faire. -Ce devoir est de ceux qui conviennent à l'État. En France, il s'en est montré jaloux, et, s'il a toujours encouragé les lettres, c'est qu'elles seules savent entretenir parmi nous le souci généreux de cette prééminence, et passionner l'homme d'un jour pour ce qui s'est fait de grand avant lui, pour ce qui se fera de glorieux après lui.

Je ne m'étonne donc pas qu'à une époque où, par l'union de la France et de son chef, l'État est devenu si grand, il revendique ce devoir, et qu'un prince -que les lettres ont si bien inspiré ait chargé un magistrat éminent de les rassurer (1). Les lettres sont les compagnes familières du magistrat ; c'est par elles qu'il est supérieur même à sa profession si élevée, et que la magistrature, au lieu d'être sim-

(1) M. Rouland, ministre de l'instruction publique.

plement la fonction d'appliquer les lois, est un haut état de l'esprit, où l'on en médite sans cesse les raisons éternelles.

Que n'a-t-on pas dit des lettres, jeunes élèves, et que ne reste-t-il pas à en dire ? Chaque époque en renouvelle pour ainsi dire l'éloge. Quelque idéal que se fasse une société d'une condition désirable sans les lettres, toute condition ornée et relevée par les lettres vaudra mieux. Aujourd'hui, l'idéal, c'est le bien-être par une fortune rapide. Nous ne manquons pas de connaître des gens qui y sont parvenus : c'est presque une foule. Regardons de près leur idéal. J'y vois beaucoup de luxe imité du luxe d'autrui, et qui n'a pas même l'originalité d'un caprice personnel satisfait ; j'y vois des hommes d 'âge mûr qui s'entourent de joujoux, et qui, moins heureux que leurs enfants, ne peuvent pas les casser quand ils s'en dégoûtent. Ils s'agitent beaucoup pour varier leur triste bonheur, et, des deux passions qui les mènent, la convoitise et la satiété, la satiété va toujours plus vite que la convoitise. Heureux celui qui se souvient un jour qu'il a fait des études, et qui, dans un moment où il est accablé de son bien-être, s'avise de jeter les yeux sur la bibliothèque, dont il n'estimait que le bois, et y prend ce qui lui a le moins coûté de tout son luxe, ce qu'il avait peut-être gardé, comme par prévoyance, de

sa médiocrité première, un livre, qui le rend un moment à lui-même et lui fait savourer la différence du bien-être par l'argent au bonheur par l'esprit!

Je ne veux rien exagérer. Ce bonheur dont. je parle, les lettres n'ont pas à elles seules le privilège de le donner. D'autres conditions y sont nécessaires, et la première, c'est d'être homme de bien. Mais, si quelque chose est près du bonheur, c'est sans doute cet état qu'on pourrait appeler le bien-être par l'esprit ; ce sont ces plaisirs sans satiété, parce qu'ils sont sans convoitise, qui ne demandent qu'un peu d'ombre en été, en hiver, le petit foyer reluisant d'Horace, le recueillement et le silence qui sont à tous ; c'est cette douce curiosité des choses divines et humaines, qui ne se fatigue pas, parce qu'elle ne s'attache qu'à ce qui dure, les beautés des livres > de la nature et de l'art ; c'est le plaisir d'en causer naïvement avec de vrais amis, dans des entretiens qui ne coûtent rien à la réputation de personne ; c'est enfin ce goût de la perfection, le plus propre, après la conscience , à faire d'honnêtes gens, parce qu'on ne peut pas songer à la perfection sans s'élever vers Dieu, ni s'élever vers Dieu sans être homme de bien.

Voilà ce que donnent les lettres, jeunes élèves, à quiconque sait faire, dans sa jeunesse, ce premier

effort par lequel on surmonte leurs difficultés, et on se les rend familières pour toute la vie.

Si je parle trop longuement des lettres, que cette faute de mon discours vous soit un témoignage que la douceur d'y penser peut faire qu'on s'y oublie. Je sais pourtant des gens qui nous plaignent d'avoir à revenir si souvent sur les mêmes choses. S'ils croient flatter par là un secret ennui, ils se trompent. Non, nous ne sommes pas si à plaindre. Nous parlons des choses que nous aimons le plus aux auditeurs qui nous sont le plus chers, des lettres à nos enfants. Et qu'y a-t-il de plus doux pour l'homme qui a une foi, que de la confesser ?

Je ne me sers pas à la légère de ce mot si imposant. Dans la dissemblance infinie de la religion et des lettres, il y a entre elles plus d'un trait commun. Les lettres, comme la religion, ont leur tradition et leur catholicité. Les maîtres d'Horace lui faisaient lire Homère ; nos maîtres nous enseignent à lire, avec Homère, Horace lui-même. Ni dans l'église, ni au lycée, l'homme ne parle en son nom. Il transmet la foi telle qu'il l'a reçue, avec la seule originalité de son ardeur personnelle à la communiquer. C'est de sa foi que lui vient l'abondance, laquelle donne à son tour, comme dit Bossuet, la variété. Demandez à celui de vos maitres qui vous a dit des choses si ingénieuses et si sensées, hier,

1-

dans un latin si élégant, aujourd'hui, dans un français qui se sent du latiniste d'hier ; demandez-lui si ce n'est pas la foi du professeur qui soutient son zèle et qui renouvelle son talent. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour ceux qui viennent avec la même foi présider, au nom de l'État, ces fêtes de l'esprit, et qui ont l'occasion de jouir une fois de plus de leur bien, en le partageant avec un auditoire aimé ? Loin donc de les plaindre d'avoir à recommencer les mêmes sujets, il faudrait plutôt leur envier un devoir public où., après une douce méditation sur les choses les plus aimables du monde, de vaillants enfants qui vont recevoir des couronnes, des mères qui sourient, comme Andromaque, avec • des pleurs, ils ont à parler, comme citoyens, des gages de l'avenir de notre pays ; comme amis des lettres, d'un trésor ouvert à tous ; comme pères, des plus chers intérêts de leurs enfants.

Août 1837.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU

LYCÉE LOUIS-LE-GRAND.

Il manquait à ma carrière universitaire d'avoir présidé au lycée Louis-le-Grand cette fête des espérances du pays. Parler des qualités et des bienfaits des lettres dans un lycée qui porte le nom de Louis XIV, c'est plus qu'un honneur, c'est un bonheur dans la vie d'un homme qui ne passe pas pour aimer médiocrement les lettres et qui n'est pas encore las, Dieu merci! d'entendre appeler Louis XIV le grand roi.

C'est ici que devraient venir les plus prévenus contre l'enseignement de l'État. Ils y prendraient une belle idée, et j'ose dire, ils en sortiraient admirateurs de la discipline universitaire, telle que l'applique, avec le concours dévoué de vos maîtres, le proviseur éminent qui dirige ce lycée. Disci-

pline prévoyante, pour n'avoir pas à être sévère, qui défend vos qualités contre vos défauts, qui suit chacun de vous d'un œil aussi vigilant et moins inquiet que l'œil de vos parents, qui ménage le trésor de vos jeunes années pour la France, pour votre temps et pour vous-mêmes. Vous en sentez le bienfait, jeunes élèves, et vous êtes, dit-on, les premiers à louer la discipline de votre lycée. Elle y serait populaire si la discipline pouvait jamais l'être.

Où la discipline est le génie même de la maison, je ne m'étonne pas que les études soient fortes. Elles sont dans ce lycée fortes et égales. On y est moins touché de la liberté que du bon emploi des méthodes éprouvées ; l'esprit de changement n'y discrédite pas les bons usages ; les nouveautés douteuses n'y prévalent pas contre les vieux exemples, et pour les promesses de l'esprit de chimère vos vénérables murs sont sans échos. Vos succès ont le caractère de vos études. C'est ici vraiment qu'on ne laisse rien à la fortune de ce qu'on peut lui ôter par conseil et par prévoyance. Vaincre n'est pas pour vous un accident heureux, c'est une habitude. Les premiers dans les luttes du concours général, tantôt par le nombre des élèves nommés, tantôt par le nombre des prix, hier vous l'avez été par l'un et l'autre.

A une jeunesse qui se comporte si bien, est-il besoin de dire : Persévérez ? Oui, il faut vous le dire, jeunes élèves ; car si l'État soutient vos études, si vos maîtres, si vous-mêmes vous les défendez comme le premier et le plus sûr des patrimoines, bien des paroles du dehors prétendent vous donner des doutes sur leur utilité.

Ce ne sont pas les paradoxes scandaleux que je crains, comme celui-ci : Plus de grec ni de latin ! Il n'y a pas de risque que l'esprit français, formé par les deux antiquités, se laisse jamais persuader qu'il se fortifierait en reniant ses deux institutrices, et qu'il s'élèverait par l'ingratitude.

Ce qui me fait peur, ce sont les maximes spécieuses et les demi-vérités.

Par exemple, on vous dit : Il faut être de son temps. Soit. Mais de quelle façon? J'en sais au moins deux, et il n'est pas indifférent de ne s'y point tromper. Celui-là est de son temps, qui est dupe des préjugés de ce temps, qui prend les livrées de toutes ses modes, qui est tout entier au présent et, dans le présent, à l'heure qui passe. On est aussi de son temps quand on en a les qualités, qu'on y discerne le progrès du changement, qu'on travaille à ce qui s'y fait de durable, qu'on en garde les bonnes coutumes. A l'époque où le poème de la Pucelle était si admiré que le grand Condé n'osait

y bâiller tout haut, Chapelain pouvait se croire de son temps ; mais Boileau ën "était aussi. \* j On dit encore : Il faut être un esprit pratique. Je le veux bien ; mais il y en a un bon èt un mauvais. Horace les a connus tous deux. Le -mauvais, c'est ce personnage des Epîtres qui conseille au gens de faire avant toùt fortune, honnêtement s'ils le peuvent, sinon, de quelque façon que ce soit, ~

Quocumque modo rem.

Faites votre affaire avant tout, nous dit aujourd'hui le même esprit; seulement il n'ajoute pas : Honnêtement si vous pouvez. Et crest, comme au temps d'Horace, pour être assis au théâtre, aux meilleures places, et voir de plus près « les comédies larmoyantes » des auteurs àlà mode. C'est pour tous ces plaisirs de l'argent mal acquis, plaisirs si vains et si vides qu'on se prend de tristesse à voir l'ardeur des gens qui y courent èt surtout le bonheur de ceux qui en jouissent.

Autre est le langage du bon esprit pratique. Dans Horace, il conseille « d'opposer un front libre et fier aux insolences de la fortune ». Aujourd'hui il le prend de moins haut ; il n'est pas stoïcien, mais chrétien ; il donne à chacun le conseil plus modeste de s'étudier, de se connaître, de n'avoir $

que l'ambition de ce qu'on peut faire, d'être avant tout homme de bien ; et puisqu'il est question de faire sa, fortune, de la faire honnêtement, sinon, non ; car où l'honnêteté est sauve, il y a déjà une fortune faite.

A l'époque où nous vivons, beaucoup sont exposés à confondre le bon et le mauvais esprit pratique, et beaucoup en sont tentés. La civilisation du dix-neuvième siècle a grand souci du corps ; à Dieu ne plaise que je l'en blâme ! Le principe en est chrétien. « Il faut honorer le corps, » a dit saint Paul (1). Les idées de bien-être pour tous sont justement populaires. Il ne se fait guère d'inventions que dans la science appliquée à la vie économique des sociétés humaines. Les peuples semblent échanger plus d'objets de consommation que d'idées. On songe à s'entr'aider pour vivre et se vêtir mieux partout. Et comme toutes ces choses ne s'accomplissent que par l'argent, il s'établit ce préjugé que l'unique affaire de notre temps, c'est l'argent.

Il est vrai que dans tous ces changements qui se font au profit du corps, l'âme a sa part. Le désir de s'entr'aider détruit chez les nations l'esprit de violence et de conquête. La réciprocité dans l'or-

(l) Honos habendus corpori.

dre matériel les achemine à la solidarité dans l'ordre moral. Il s'élève au-dessus de toutes les royautés une royauté devant laquelle s'inclinent les plus puissantes, la raison publique parlant par la bouche de la France. C'est là un second progrès qui réjouit les honnêtes gens ; mais il est à la fois plus caché et plus contesté ; il ne s'accroît pas comme le premier, de jour en jour, presque d'heure en heure ; moins d'yeux l'aperçoivent, sans compter ceux qui se ferment pour ne pas le voir; il frappe moins les jeunes imaginations pour qui le monde est un spectacle avant d'être un objet d'étude.

On peut donc se méprendre au bon et au mauvais esprit pratique, et pour peu qu'on y ait intérêt, on s'y méprend. Je tiens, par exemple, pour des dupes du mauvais, dupes intéressées, ces élèves qui, ne remplissant pas leurs devoirs, cherchent quelque raison de ne pas s'en savoir mauvais gré, qui se consolent d'être les derniers en se persuadant qu'ils le sont par choix, qui s'estiment gens de leur temps et esprits pratiques, parce que, les jours de sortie, dans le trajet du lycée à la maison, ils copient à la dérobée les travers des vieux étudiants , leurs prédécesseurs dans les échecs aux examens. Je souhaite que la vie n'ait pas pour eux de disgrâce plus sévère que cette parole

de reproche dans un jour de récompenses et de louanges.

Il n'y a qu'un préservatif contre ces méprises. Ce sont nos vieilles études, telles qu'on les pratique ici, en tirant sans cesse l'éducation de l'instruction. C'est le commerce avec les grands esprits, ces maîtres de la vie, immortels, parce qu'ils ont pensé et exprimé ce qu'il importe le plus à chaque génération de savoir. C'est ce régime sévère et doux, l'œuvre impérissable, non d'un inventeur, ni d'une nation, ni d'un gouvernement, mais de l'esprit moderne s'instituant lui-même héritier et continuateur de l'antique science de l'homme. Ne jugez pas ce régime par le petit nombre de ceux qu'il n'a pas sauvés du travers d'être de leur temps comme Chapelain, ou du malheur d'être des esprits pratiques à la façon de l'homme d'argent d'Horace. Comptez plutôt, dans toutes les professions libérales, combien d'hommes éminents, combien de citoyens utiles témoignent de l'excellence de nos études par ce mélange de bon sens et de grands sentiments, d'esprit et d'honnêteté qui fait de notre nation la nation généreuse entre toutes, et de la société française la plus parfaite des sociétés civiles.

Vous leur succéderez, jeunes élèves, et votre tour viendra de représenter la France sous ces traits

distinctifs et permanents par lesquels son génie aimable attire ceux-mêmes à qui sa force fait peur. croyez-moi , ceux-là seuls parmi vous sont de leur temps, qui d'abord sont de leur âge, et qui pensent qu'il n'est pas plus honteux pour de jeunes esprits de se laisser guider par la main de l'État, que pour les petits enfants d'essayer de marcher aux lisières. Et savez-vous quels sont les vrais esprits pratiques? Ce sont ceux que nous allons couronner; ceux à qui la défaite a donné le désir de prendre leur revanche; tous ceux enfin qui, trop loin pour atteindre ces prix du travail de l'année, n'en ont eu que plus de mérite à travailler pour le prix éloigné, mais certain, qui est réservé aux études régulières. Je les mentionne à dessein, car je sais que dans ce lycée ils forment encore une élite par le travail égal et soutenu, qu'ils ont le bon goût d'aimer mieux être les derniers sur la bonne liste que les premiers sur la mauvaise, et qu'après tout il n'y a pas de traînards là où chacun marche de son pas.

Le pays vous attend tous à quelques années d'ici, jeunes élèves, et s'il plait à Dieu d'ajouter ces années à celles qu'il m'a donné de vivre, j'aurai la joie de voir les noms qui vont être proclamés aujourd'hui mêlés à tout ce qui s'accomplira par votre génération de grand et d'honnête dans

notre pays, à tout ce qui maintiendra la France au rang où l'ont élevée un grand prince et un grand règne, à tous les bons exemples que ce temps, qui sera le vôtre, doit laisser à tous les temps.

Août 1861.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

D U

LYCÉE BONAPARTE.

Je serais heureux de penser que vous avez à me revoir le plaisir que j'ai moi-même à présider cette fête. Il y a un proverbe italien qui définit l'amitié : l'habitude du même, sempre il solito; nous en serons, vous et moi, si vous le voulez bien, un exemple. Je retrouve dans cette noble maison les mê- .mes choses. J'y retrouve le succès qui a fixé sa demeure parmi vous, augmenté, cette année, du prix d'honneur qui y est revenu; j'y rapporte, avec les mêmes louanges, les mêmes conseils. Ces conseils seraient des redites, si j'en savais de meilleurs à vous donner, ou si ceux d'aujourd'hui ne venaient pas du même cœur que ceux d'hier.

Vous m'entendrez donc, cette fois encore, vous exhorter à l'amour des choses de l'esprit. Ma place

m'en fait un devoir, et peut-être ne ferai-je pas tort à mon sujet en avouant qu'il m'est doux de parler devant des jeunes gens de ce qui fait la jeunesse de mon âge. Vous y viendrez à votre tour, et vous saurez qu'à mesure que les années s'écoulent, les choses de l'esprit deviennent la plus aimable et la plus étroite compagnie de ceux qui leur ont été fidèles, et qu'elles partagent, avec les sentiments religieux, le soin des âmes qui ont été atteintes des blessures de la vie.

Mon sujet a aussi l'à-propos du moment. Non que je croie l'amour des choses de l'esprit en déclin ; vos succès me donneraient un démenti : mais je le crois en tentation. Il y a d'autres choses qui font plus parler d'elles, l'Exposition- universelle, par exemple. J'ai visité cette Exposition. Je ne suis pas peu touché de voir s'ouvrir successivement, dans les grandies capitales de l'Europe, ces champs elos de la société moderne où toutes les nations viennent - se disputer le prix dans l'art d'améliorer la condition humaine. Malgré mon peu de goût pour le néologisme, je ne lisais pas sans plaisir, imprimé sur tous les murs, flottant sur toutes les banderol- les, le mot international, qui exprime si heureusement cette tendance des peuples à s'entr'aider sans s'effacer, à se regarder comme les membres d'une société universelle où l'invention de chacun de-

vient la propriété de tous. Il n'est pas jusqu'aux canons que je n'aie admirés, sachant qu'à une époque où tous les peuples civilisés sont assez braves pour oser être pacifiques, les perfectionnements dans l'art de s'entre-détruire font plus penser à la paix qu'ils ne font peur.

Mais mon admiration n'est pas sans un mélange d'inquiétude. Je vois que, parmi tous les progrès de l'industrie, le plus regardé et le plus en faveur, c'est, sous le nom innocent d'application des arts à l'industrie, le progrès du luxe. Les lettres elles- mêmes, à qui le mérite du travail et la sympathie pour l'ouvrier cachent le danger de trop vanter ces sortes de choses, sont les premières à faire les honneurs du luxe, au risque d'être estimées à plus bas prix que ce qu'elles célèbrent. Que les productions du luxe soient des biens, tout au moins des biens d'opinion, je ne suis pas d'une secte qui le nie. Qu'il soit bon de les encourager, d'honorer ceux qui y excellent, je le veux bien, puisque, après tout, elles appartiennent par quelques côtés à l'esprit, qui leur donne la forme, et au goût qui les perfectionne. Mais, si les posséder est un bien, ne pas les désirer en est un plus grand, et je ne sache pas de sagesse plus nécessaire au nombre immense de ceux qui sont appelés, pour tout lot, aux modestes élégances de la vie.

Rien n'est plus propre à nous donner cette sagesse que l'amour des choses de l'esprit. Je vous dirai ce qu'il rapporte. Le compte en est facile à faire, et je le crois moins discutable que le compte de Frosine, dans l'Avare, quand elle constitue la dot de Marianne de toutes les dépenses que celle-ci ne fera pas. L'avare n'est point persuadé ; il veut toucher quelque chose, et il n'a pas tort. L'amour des choses de l'esprit est un bien plus réel et plus palpable que la dot de Marianne. Une fois qu'on a goûté à ses plaisirs supérieurs, on est plus près de dédaigner les jouissances du luxe que de ne les pas désirer. Il nous apprend que ces jouissances ont leurs servitudes, et que c'est là le cas dont parlent nos auteurs, où la richesse possède l'homme, et non l'homme la richesse. Il nous sauve du ridicule d'être dupes de ces modes puériles qui donnent un prix de caprice à des choses sans valeur, et qui enrichissent les ateliers où l'on ne fabrique que du vieux. Il nous découvre le travers et nous fait prévoir la fin du parvenu qui entasse le luxe dans sa maison fastueuse, d'où un revers de fortune emportera tout, sans y laisser l'honneur.

Il s'agit donc là d'une richesse, non par métaphore, mais réelle, et je dirai volontiers sonnante. Quoiqu'elle ne figure pas au budget, elle fait partie intégrante de la richesse publique. Je plaindrais

une société qui ne la compterait pas parmi ses revenus, et qui n'encouragerait pas l'amour des choses de l'esprit, ne fût-ce que comme un moyen de faire des gens contents de ce qui leur manque, et riches de tout ce qu'ils ne désirent pas. Le vrai nom de cette richesse, Horace l'a trouvé : c'est l'aurea mediocritas, non pas la médiocrité dorée, comme je l'ai entendu traduire, — car, à ce compte, ce serait encore de la médiocrité que de manger dans du vermeil ; — mais la médiocrité d'or, comme nous disons parler d'or, l'image de l'état le plus excellent où l'homme puisse s'élever par la modération; le signe de ce qui, parmi les choses humaines, est le plus près de l'inaltérable pureté des choses divines.

Mais l'acquisition de cette richesse n'est pas facile. On n'arrive pas à aimer les choses de l'esprit comme on arrive à aimer un plat fin. Il en est de même de toutes les autres richesses de l'âme. Ce n'est pas assez d'ouvrir de grands yeux pour goûter une belle peinture, ni de n'être pas sourd pour apprécier de la bonne musique. L'application, la culture, y sont nécessaires, même aux mieux doués ; à plus forte raison le sont-elles pour sentir les beautés purement intellectuelles, qui ne trouvent qu'au plus profond de notre nature les intimes conformités par lesquelles nous les goûtons. Il faut que l'é-

tude ait pénétré jusqu'à cette profondeur, pour que l'amour des choses de l'esprit deviénne une habitude et une force. Rester, faute de quelques efforts, incapable des plus nobles plàisirs de l'homme, perdu dans cette foule indécise., si lourde aux États, qui n'aime rien et qui envie tout, quelle misère ! Je m'inquiète de chaque heure qui n'est pas employée à s'en affranchir.

Les choses de l'esprit ne nous servent pas seulement de préservatif contre les tentàtions du luxe, elles nous aident à être honnêtes gens.' On a dit du goût qu'il est la conscience de l'esprit : s'il y a en effet deux conscientes, l'une de l'esprit et l'autre du cœur, elles se touchent de si près, où plutôt elles sont si intimement unies dans notre âme indivisible, que l'esprit a sa part dans tout ce que commande le cœur. On nè peut pas hanter les gloires de l'esprit humain et avoir des mœurs vulgaires. On ne s'excepte pas de son goût. J'entends parler, il est vrai, d'exemples du contraire; il faudrait les voir de près. Sonf-ce des gens qui aiment les choses de l'esprit, ou des gens qui en font métier? S'il est quelqu'un qui, les aimant avec candeur, a néanmoins failli , je voudrais lui demander si, dans le regret qu'il en a, aux reproches de la conscience l'esprit ne mêle pas sa pudeur.

Ce même amour des choses de l'esprit, qui combat nos défauts en mettant notre goût du parti de notre conscience, donne à nos .bons sentiments plus de profondeur et de douceur. Nous en aimons mieux tout ce qui est digne d'être aimé : notre pays, dont nous connaissons mieux le génie et dont la gloire est notre étude familière ; nos parents, parce que nous savons mieux pourquoi nous les aimons, et qu'hàbitués à penser tout ce que nous sentons, nous reconnaissons leurs conseils, leurs délicatesses, leurs touchantes ambitions, dans tout ce que nous faisons de bien. Nous en aimons mieux nos amis, par plus de réflexion sur les convenances d'où naissent les amitiés, et les qualités qui les entretiennent. N'est-il pas digne de remarque que la plus populaire des amitiés historiques, celle de Montaigne et de la Boétie, était née d'un, commun amour des choses de l'esprit, en ce temps merveilleux qui s'appela la Renaissance, parce qu'aux yeux de ces générations étonnées et ravies, apprendre parut la raison de vivre, et savoir fut la même chose que renaître?

Travaillez donc, jeunes gens, à acquérir cette richesse, je dirais ce capital, n'en déplaise aux financiers, qui croient le mot fait pour eux seuls. Sans compter que, de tous les capitaux, celui-là est le seul qui ne soit pas grevé du droit de change,

et qui reste tout entier dans les mains du possesseur. Aimez les choses de l'esprit. Quiconque s'y porte mollement manque quelque chose de plus qu'un diplôme en Sorbonne, il manque sa vie.

Il y a des choses de l'esprit pour chaque âge. Pour le vôtre, c'est ce que vous faites ici avec simplicité, ce qu'on vous apprend à lire dans des livres immortels ; c'est ce que vous enseignent vos maîtres, qui s'en inspirent eux-mêmes pour écrire les pages spirituelles et sensées que vous venez d'applaudir, et pour faire des œuvres excellentes que couronnent les académies; ce sont ces études par les langues anciennes, les vraies langues maternelles de l'esprit, auxquelles il appartient surtout de préparer l'intelligence à toutes les applications, le caractère à toutes les épreuves, et de former des ouvriers pour l'œuvre supérieure de chaque siècle.

Et qui donc l'a établi ainsi? Ah! si c'était l'œuvre d'un homme, si grand que fût cet homme, l'esprit de mobilité, qui s'irrite de tout ce qui dure, l'ingratitude, que le bienfait fatigue, auraient beau jeu pour combattre une institution qui se personnifierait dans un nom, et l'on ne manquerait pas de rappeler l'heureuse révolte de la raison, au dix-septième siècle, contre les arrêts du parlement au profit d'Aristote. Mais aucun homme n'a

eu l'honneur à lui seul d'inventer vos études. De grands princes les ont retrouvées, Charlemagne, Charles V, François Ier, Napoléon Ier : je veux seulement que ce ne soit pas un préjugé contre elles. Le véritable inventeur, c'est l'esprit moderne , qui a demandé à l'esprit ancien, comme un fils intelligent la demande à son père, sa science des hommes et des choses, pour n'avoir pas à recommencer le travail du passé. Le flambeau de la vie, dont parle Lucrèce, était resté sur quelque champ de bataille de l'ancien monde romain, brûlant parmi les ruines; le monde moderne l'a ramassé pour marcher à sa lumière vers une forme de société meilleure que la société antique, mais meilleure par la connaissance pieusement gardée de ce que celle-ci avait pensé de vrai et de ce qu'elle avait fait de durable.

Le flambeau a passé ainsi de nos pères à nous ; qu'il se transmette, avec sa lumière accrue, de nous à ceux qui nous remplaceront. Il y a des choses qu'il faut toujours faire de la même façon, parce qu'elles sont toujours la création originale, l'effort personnel de celui qui commence : ainsi les bonnes actions, ainsi les bonnes études. Qui appelez-vous , parmi vos condisciples, un élève distingué? N'est-ce pas celui qui se distingue en faisant bien à son tour ce que d'autres ont fait bien avant

lui? La même bonne action faite par deux honnêtes gens est l'invention de chacun, parce, qu'il a fallu à l'un comme à l'autre l'originalité de la volonté et l'improvisation de la vertu. A mesure que les sociétés, s'avancent, non vers une perfection chimérique, mais vers une croissante diminution du mal, s'il se fait des pas en avant, il s'en fait aussi en arrière, et la perte se mêle au gain. Garder l'acquis, l'éprouvé, n'est pas la moins bonne façon de travailler au 'progrès. C'est ainsi que l'Université y travaille. Elle garde les forces premières et les immortelles semences; elle ne veut pas que les fils ignorent les travaux des pères, ni qu'en courant après une augmentation de fortune, ils risquent de perdre l'héritage. Croyez, comme elle et avec elle, chers élèves, que, dans l'ordre des choses de l'esprit, conserver c'est conquérir, rester dans le droit chemin c'est marcher en avant, et vous serez parmi les sages de votre temps, sans l'avoir acheté par des épreuves, des sages avec la jeunesse, les longs espoirs et les horizons sans limites.

Août 1862.

DISCOURS

PROXONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

D U

LYCÉE LOUIS-LE-GRAND.

Vous applaudissez aux conseils avec l'entrain de gens qui apprennent par des succès de chaque année, qui viennent d'apprendre, par le triomphe d'hier, ce qu'on gagne à les suivre. Les conseils donnés avec autorité, reçus avec docilité, c'est l'esprit même de ce lycée, et là est le secret dé cette fameuse discipline de Louis-le-Grand, dont on ne parle pas moins que de ses succès. Tout le monde y concourt et en a l'honneur : vos chefs qui se succèdent et se ressemblent par la capacité et le dévouement, vos maîtres qui parlent toute l'année le langage affectueux et élevé que vous venez d'entendre; vos parents, dont on -ne dit pas, comme de quelques autres, qu'ils

consultent leurs enfants sur le lycée où ils les font élever ; vous enfin, chers élèves, qui vous accoutumez si bien à ce régime viril et qui nous en faites voir des effets si réjouissants pour ceux qui vous aiment, et si pleins de promesses pour le pays.

Je suis donc sûr d'un bon accueil pour quelques conseils qu'à mon tour je vais vous donner. Je n'ai pas à en chercher le sujet : je l'ai reçu de la préoccupation la plus générale et la plus chère de notre temps. Il s'agit de vos études et du régime le plus propre à les adapter à l'état social où vous êtes appelés à vivre. Il y a quatre ans, lorsqu'à cette même place je touchais à ce sujet si débattu, la question commençait à remuer les esprits ; aujourd'hui elle les passionne. Aussi les termes n'en sont- ils déjà plus les mêmes. Il y a quatre ans on nous demandait de faire de vous des hommes de votre temps; aujourd'hui on veut que vous soyez des hommes de progrès.

Je n'aime peut-être pas le mot ; mais il s'en faut que la chose me déplaise. La croyance au progrès est le trait caractéristique qui distingue la société moderne de la société antique. Celle-ci faisait honte des ancêtres aux descendants. Elle reprochait aux fils de valoir moins que les pères, aux pères de valoir moins que les aïeux. Vos rhétoriciens ont encore les oreilles pleines des 7rpdyovot de Démos-

! thène et des majores noslri de Tite-Live. C'est sur le ton lyrique, qui sied si bien à l'espérance et à l'enthousiasme, que le poète antique chantait la décadence :

iEtas parentum, pejor avis, tulit Nos nequiores, mox daturos

Progeniem vitiosiorem.

Notre siècle, et, dans ce siècle, la France, plus hautement qu'aucune autre nation, proteste contre la loi d'Horace. Et nulle part il ne sied mieux de la nier qu'ici, devant vous, qui la démentirez un jour avec éclat, et qui avez en votre fonds, par delà ce qu'en a pu découvrir l'œil de vos parents et de vos maîtres, quelque chose d'inconnu, qui rend téméraire toute prétention de savoir ce que vous ferez à l'âge d'homme, impie toute prédiction de décadence. Une société qui penserait mal de ses générations futures ressemblerait à un père donnant sa malédiction à des fils qui ne seraient pas encore nés.

Qu'on fasse donc de vous des hommes de progrès , le temps et l'avenir de la France le veulent ; et vous êtes témoins si l'Université y travaille et si son vaillant chef s'y épargne (1). Mais le meilleur

(1) M. Victor Duruy.

moyen de vous y préparer n'est plus à chercher. | Vous l'avez dans les mains : ce sont ces livres que défendraient, j'en suis sûr, si on voulait les leur ôter, ceux-mèmes d'entre vous qui gardent rancune au grec et au latin de quelques disgrâces de collège. Le vrai maitre de la jeunesse, à quelque fortune que Dieu la réserve, ce n'est pas le présent qui ne songe qu'à n'être plus : c'est le passé.

Disons la vérité, même à l'esprit de progrès. Il se paye quelquefois d'apparences, et il a ses superstitieux et ses dupes. Pour n'être ni l'un ni l'autre , pour que la croyance au progrès ne soit pas crédulité, il faut l'éclairer et la contrôler par la connaissance des choses qui ne changent pas. C'est le passé seul qui vous la donne. Interprété par vos maîtres, dont il excite les talents et dont il domine les opinions particulières, il vous apprend les principales vérités de la vie par les plus aimables images du beau, le cœur humain par ses traits immuables ; ce qui fait, en tout temps et on tout lieu, les sociétés grandes et fortes ; à quelles conditions chaque homme y tient sa place. Et il vous enseigne ces choses dans des langues dont les règles ingénieuses, en conduisant vos premières pensées, vous révèlent les lois de l'esprit et sont comme une logique élémentaire qui ne s'oublie jamais. Langues merveilleuses, je m'étonne toujours qu'on

les appelle mortes. Elles ont survécu aux hommes qui les ont parlées, et je vois les nations modernes, partout où la civilisation fait luire sa lumière, les appeler auprès des enfants comme dès institutrices familières, dans le même temps que les mères leur apprennent la langue du pays natal. Ce n'est pas mortes qu'il faut les appeler, mais- immortelles.

Cette convenance qui unit l'étude du passé à l'esprit de progrès est un fait propre à la France, où les esprits les plus nourris de l'antiquité sont toujours les premiers avertis des besoins de leur temps, les premiers qui voient poindre l'aube du jour meilleur qui se lève. Tels étaient ces grands érudits du seizième siècle, qui voulaient faire sortir des guerres de religion la tolérance, de l'anarchie la royauté de Henri IV. Et-cet Henri IV, qui ressuscitait la France, et par qui s'accomplissaient, sous la forme de créations et de restaurations de toutes sortes, tous les progrès du temps, voulez-vous savoir où il avait pris ses premières -ardeurs de gloire et ses premières inspirations de bien public? « Plutarque, écrivait-il à la reine sa -« femme, me sourit toujours d'une fresche nou- tt veauté; l'aimer, c'est m'aimer ; car il a esté l'ins- « tituteur de mon bas âge. Ma bonne mère à qui « je doibz tout, et qui avoit une affection si grande « de veiller à mes bons deportements et ne vouloit

« pas, ce disoit-elle, voir en son fils un illustre « ignorant, me mit ce livre entre les mains encore « que je ne feusse à peine plus un enfant de ma- « melle. Il m'a esté comme ma conscience, et m'a « dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnestetez « et maximes excellentes pour ma conduite et pour « le gouvernement des affaires. » Cette lettre exquise est du 3 septembre 1601. L'année d'avant, l'Université avait été réorganisée, et ses statuts, inspirés par le royal disciple de Plutarque, introduisaient pour la première fois dans l'enseignement des collèges l'étude de la langue dans laquelle Plutarque a écrit.

Un nouvel exemple nous a été donné, du haut du même trône, d'un prince mettant l'antiquité de son conseil secret. C'est en lisant les livres que vous lisez, c'est en y cherchant l'esprit de la plus grande des sociétés antiques, que l'empereur trouve à son tour « de bonnes honnestetez et maximes excellentes » pour diriger la France dans les nouvelles voies où la pousse son propre génie; et c'est de ce commerce avec le passé qu'est sorti un livre dont vos études ne reçoivent pas un médiocre lustre et qui a raffermi le crédit de notre enseignement classique (1).

(1) Histoire de Jules César.

Sur la foi de tels exemples, appliquez-vous donc à l'étude du passé comme au meilleur apprentissage de la vie moderne. Chaque jour qui s'écoule vous en rend le devoir plus pressant.

Nous assistons à l'avènement des classes populaires à la vie intellectuelle. On vous en faisait hier à la Sorbonne une éloquente peinture, et c'était plaisir de voir de quel cœur, dans une fête consacrée à l'enseignement secondaire, vous applaudissiez à la fortune de nos écoles primaires. On vous l'a dit : ces écoles se multiplient; il sort chaque jour des ateliers un nombre sans cesse croissant de lecteurs pour les bons livres, d'auditeurs pour les enseignements utiles. Dieu en soit loué ! partagés avec eux, les biens de l'esprit nous en paraîtront meilleurs. Mais ce grand progrès, pour ne produire que de bons fruits, veut un autre progrès. Il faut qu'à chaque pas qui rapproche de vous les classes populaires, vous fassiez, en leur tendant la main, un pas en avant, vous qui devez à votre condition l'inappréciable avantage d'une éducation libérale; il faut dans cette société, dont le niveau monte, garder votre rang, et, par le privilège accepté d'une instruction plus élevée, rester les premiers parmi des égaux.

Nous possédons une forme de gouvernement sans exemple dans l'histoire, oùr à certains jours,

chacun a le droit de donner, par la voie du suffrage, son avis sur les affaires publiques, où tous. peu vent parler à tous des besoins, des voeux de la commune patrie. Le dialogue serait embarrassant entre les hommes sortis des écoles primaires et les hommes sortis 'de nos lycées, si les premiers n'y sentaient pas l'ascendant des seconds.

L'égalité, la plus belle de nos conquêtes sociales, où nous ont amenés, par l'esprit et par le cœur, les progrès de la raison humaine et la morale de l'Évangile, l'égalité n'est un principe de grandeur nationale et de paix publique que là où les inégalités qui subsistent et doivent subsister, parce qu'elles sont de Dieu, se justifient et se conservent par le travail. Le travail n'a pas produit les classes, et là où il est la loi commune, il tend à les effacer; mais il institue et il maintient les rangs par les- quels les sociétés humaines sont libres et réglées, actives et tranquilles. C'est par le travail qu'une nation, chez qui règne l'égalité, peut offrir au monde le spectacle d'une concurrence universelle plus semblable à l'émulation de gens qui se portent secours, qu'à la lutte de gens qui veulent se supplanter. Beau spectacle, et qui n'est point chimérique! Car ce que nous rêvons pour la société civile, nous le voyons réalisé à l'armée, où chacun, à son rang, se bat pour le salut commun, et où la

victoire n'est que le résultat du suprême effort de tous pour s'entr'âider.

Pensez quelquefois à ces choses, chers élèves, et que l'ambition que nous avons pour vous vous élève le cœur! Dites-vous qu'en faisant vaillamment vos devoirs de classe, vous donnez des gages à tous les grands intérêts dé conservation de votre pays, et que de bonnes études sont un premier service que vous rendez à la France. Vous mêlerez ainsi à vos travaux d'écoliers l'idée d'un devoir supérieur, et vous n'en passerez pas plus mal vos examens. Puisqu'il faut faire de vous des hommes de bien, vous y serez d'autant mieux préparés que vous aurez reçu avec plus de simplicité et de confiance les enseignements du passé.

Ce ne sera pas le seul prix du bon emploi de votre jeunesse. Il vous en est réservé un autre. La destinée de l'homme n'est pas celle de l'abeille ou de la fourmi qui naissent pour faire leur part du travail commun, et qui meurent, cette part achevée. Quand il a fait profiter son temps et son pays de ses travaux, il lui en reste le meilleur pour lui- même. C'est trop peu dire : il lui reste le tout. Car de même qu'on ne diminue pas la lumière d'un flambeau en y laissant allumer le flambeau d'au- trui, de même l'homme qui donne à son pays le fruit de ses talents, conserve pour lui seul la cul-

ture à laquelle il les doit. Elle fait inséparablement partie de lui-même. Après avoir été, dans sa vie active, la source secrète de ses forces les plus vives et de ses distractions les plus rafraîchissantes, elle écarte de sa retraite la tristesse qui fait mal juger le présent et mal augurer de l'avenir; elle l'associe aux plus lointaines espérances de la patrie, et elle intéresse ses dernières années au bien qui se fera sans lui.

Août 1800.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU TOMBEAU ÉLEVÉ

A EDME VOIZOT,

ANCIEN PRINCIPAL DU COLLÈGE DE CHATILLON-SUR-SEINE (CÔTE-D'OR)

PAR SES ÉLÈVES ET SES AMIS.

Le discours qu'on va lire dit tout ce qu'une amitié de plus d'un demi-siècle, devenue plus étroite dans les années où les circonstances, plus que mes goûts et ma volonté, m'ont mêlé à la politique, m'a fait connaître, admirer et aimer dans Edme Voizot. Il dit aussi, sur la foi des juges les plus autorisés, ce qu'a été, ce qu'aurait pu être, dans la science, un homme auquel il n'a manqué, pour laisser un nom illustre, que de vivre à Paris, au centre du mouvement scientifique, et d'avoir l'ambition de ses talents.

C'est le mercredi 11 octobre 1868, qu'en pré-

sence d'un auditoire très ému, on inaugurait, au cimetière Saint-Vorles, le modeste monument élevé à sa mémoire, au moyen d'une souscription ouverte parmi ses anciens élèves et ses amis. Sur leur bienveillante désignation, je prononçais les paroles suivantes :

MESSIEURS ,

Je viens, au nom des amis de Voizot, renouveler l'adieu qui lui a été dit, il y a un an, au nom de tous, en des termes si touchants et si dignes de lui. L'honneur qui m'en est déféré comme au plus ancien, me fait souvenir, non pas que j'ai le moins de jours à vivre, mais que je l'ai le plus longtemps aimé. Cette amitié a tenu dans ma vie une si grande place, que si j'avais pu, l'an dernier, me joindre à vous, au moment où vous vous êtes séparés de sa dépouille mortelle, la douleur de ce déchirement ne m'eût pas permis de prendre la parole. Aujourd'hui, que le. temps en a émoussé la pointe, et que, devant cette tombe fermée, je sens surtout dans ma tristesse la douceur de ma fidélité, c'est avec un cœur soulagé que j e vous parlerai quelques instants de notre commun ami. Ce que j e vais vous dire, Messieurs, vivant il ne l'eût pas souffert, même de ma bouche ; car il ne voulait pas être loué de ses vertus, qu'il

confondait avec ses devoirs, ni de son mérite, où il ne voyait que ce qui pouvait y manquer.

Ce mérite, nous le savons tous pour en avoir reçu quelque bien, &ait immense. C'est surtout dans les hautes mathématiques que Voizot a marqué sa place. Que ne m'est-il permis d'en parler avec compétence ! Hélas ! c'a été une des privations de notre amitié que mon ignorance en ces matières m'ait caché ce côté de sa belle nature, et m'ait privé de ses entretiens sur ce constant objet de ses méditations passionnées. Mais, sijene puis le juger comme mathématicien, je puis du moins lui faire hommage de ce que m'ont dit de ses travaux les maîtres de la science, les Poisson, les Poinsot, les Sturm, aujourd'hui disparus, et léurs illustres successeurs, M. Liouville, qui lui ouvrait, si libéralement les colonnes de son journal, M. Bertrand, qui dans un récent et brillant rapport sur le progrès des sciences mathématiques en France au dix-neuvième siècle, le nomme avec honneur parmi ceux qui ont laissé dans l'analyse mathématique une trace durable. Que de fois, profitant de leur bienveillance, me suis-je donné le plaisir de me faire parler de lui par des juges si considérables, de les entendre louer son esprit d'invention, ce qu'il y avait d'ingénieux et de naïf dans ses hardiesses, d'intéressant jusque dans ses témérités ! Ils me disaient le bien ;

ils me disaient aussi par où il péchait, et je ne sais ce qui flattait le plus mon amitié, ou de ses qualités si rares, ou de défauts qui, ne venant ni de la médiocrité des dons naturels, ni du manque d'énergie, mais d'empêchements tout extérieurs, faisaient ressortir ses qualités comme les obstacles font valoir le succès.

J'ai voulu aussi connaitre ce que pensaient quelques-uns des jeunes maitres de notre École normale supérieure de ces œuvres, où j'avais le malheur de ne pouvoir lire. Ceux qui doivent arriver parlaient comme ceux qui sont arrivés, et je puis dire que trois générations de mathématiciens m'ont rendu témoignage de la valeur scientifique de cet homme qui n'enseigna les mathématiques que dans l'humble poste de régent. J'ai eu sous les yeux, écrite récemment par un de ces jeunes hommes d'élite, une notice sur les travaux de Voizot qui se termine ainsi : « Nul ne sait ce qu'il nous eût donné, si ses facultés avaient pu se développer et s'exercer dans toute leur plénitude. Peut-être aurions-nous à regretter aujourd'hui un Monge ou un Franklin. »

Ce ne sont pas, quoi qu'on en dise, les circonstances qui font les hommes, c'est Dieu ; mais les circonstances les développent. Cette aide puissante a fait défaut à Voizot. « Les mathématiques, dit excellemment l'auteur de la notice, semblent au pre-

mier abord ne demander que du temps. Elles exigent, en outre, la complète connaissance des résultats acquis sur les points dont on s'occupe; et comment connaître ces résultats quand on n'est pas à portée de consulter les livres ni les hommes? Dan's son isolement, M. Voizüt dut se résigner à reprendre toutes les questions presque à l'origine, et à travailler avec cette pensée décourageante, que ce qu'il cherchait, d'autres peut-être l'avaient trouvé. »

C'est ce qui lui arriva plus d'une fois. Et s'il est vrai que pareille chose soit arrivée à Pascal, il y a donc des mésaventures qui pourraient tout aussi bien s'appeler des bonnes fortunes. Cependant, trouver ce que les autres cherchent, voilà là vraie invention. Elle a sa part dans plus d'un traité de Voizot, qu'on ne refera pas. Mais, même dans les meilleurs, ses illustres juges notaient avec regret l'emploi de formules vieillies. Les vérités y sont neuves ; l'habillement n'y est plus de mode. Il y a longtemps que j'ai entendu M. Poinsot me dire, à propos des écrits de Voizot, que le langage des mathématiques a son élégance. Peut-être aussi a-t-il ses modes. En tout cas, s'il en est des mathématiques comme des lettres, dont on a dit que la bonne langue est la langue du bon usage, où trouver le bon usage, sinon à Paris, où l'enseignement supérieur et l'Institut réunissent, comme en un cen-

tre-commun, les savants les plus illustres, où se forme ,' de leurs communications réciproques et de leur accord, la langue classique de la. science?

C'est donc Paris qui a manqué à Voizot pour remplir tout son mérite ; c'est le secours de ses bibliothèques , de ses recueils scientifiques, de ses corps savants : c'est l'influence morale que reçoit l'écrivain, le savant, l'artiste, de tout ce qui se produit à Paris, dans toutes les voies de l'esprit humain, de toùt ce que le spectacle du travail universel donne de stimulants et d'exemples au travail de chacun. Voizot ne fit que de rares et très courts voyages à Paris. Il ne voulut jamais s'y fixer. Il y eut un temps où le crédit que me donnait auprès de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, sa bienveillance restée populaire, me fit songer à attirer Voizot dans la capitale. Le ministre excellent, que j'ai vu passer des nuits à chercher par quelles combinaisons, favorables au service et aux personnes, il pouvait appeler un humble professeur au poste qu'il désirait et qu'il méritait, n'eût pas été en peine pour trouver où placer, à Paris, un homme doué au plus haut degré du talent d'enseigner. J'en parlai à Voizot. Il ne se laissa point tenter. « Paris, me dit-il, serait un exil pour ma femme. » Et il ajouta ce mot touchant : « Je dois rester là où elle est bien. »

y

S'il eût vécu à Paris, que de parties de la science où il eût pu développer, en le réglant, son esprit d'invention ! Ici, il n'a fait que les entrevoir et y toucher. Et à laquelle n'a-t-il pas touché ? Le calcul intégral, la géométrie des courbes, l'algèbre supérieure, la mécanique céleste, lui doivent ou des méthodes simplifiées, ou des vues fécondes , par lesquelles tel de ses travaux est comparable à ceux des Sturm et des Fourier.

De tous ces objets d'étude, si grands et si divers, c'est à la mécanique céleste qu'il a donné le plus de temps. C'est que son cœur ne s'y plaisait pas moins que son intelligence. Dans ces sphères infinies, vers lesquelles il élevait si souvent les yeux du corps et les yeux de l'esprit, il cherchait, hors des voies de Laplace, ce dont Laplace dans une réponse trop célèbre à, Napoléon, ne jugeait pas l'hypothèse nécessaire, il cherchait Dieu. Il n'acceptait pas que la connaissance des lois du monde visible ne mène pas invinciblement à la connaissance et à l'adoration du législateur. Il pensait et il disait avec Leibniz, que « l'un des meilleurs usages de la philosophie et, en particulier, de la physique, est de nous élever à Dieu. » Est-ce à dire qu'il mêlait, dans cette étude, les illusions respectables du sentiment à la précision de ses calculs et à la rigueur de ses raisonnements? Non. Yoizot

croyait en Dieu par cet état propre à certaines âmes supérieures qui trouvent en elles-mêmes une première évidence, tout aussi claire, et qui ne s'impose pas moins à leur créance que l'évidence mathématique. Il ne tenait rien pour plus certain que Dieu, et il le voyait à la lumière de cette raison transcendante qui commence où cesse l'autre, si plutôt ce n'est pas la même raison, dont « la suprême démarche est, selon la profonde parole de Pascal, de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ». La science, dans les essais de cosmogonie de VoÍzot, ne se plie pas à la croyance ; mais toutes les deux, en marchant chacune dans sa voie, arrivent à la même vérité. C'est au milieu de ces belles spéculations, où l'esprit découvre ce que le cœur révèle , que la maladie le trouva plutôt qu'elle ne le surprit, depuis longtemps occupé de l'infini et du divin, et comme debout sur le seuil de l'existence future où la mort l'a fait entrer.

Si la science a pu regretter le sacrifice qu'il fit de sa fortune scientifique à ses affections de famille, ce n'est pas à nous, Châtillonnais, à nous en plaindre. Notre collège lui doit vingt années qui compteront parmi les plus prospères de sa modeste histoire. Voizot réunissait toutes les qualités qui font le bon professeur et le bon chef d'établissement. Il avait, devant le tableau noir, la clarté, le feu,

une parole pressante, colorée et sobre, la plénitude qui permet à un maître bien préparé de ne dire que le nécessaire. Chef d'établissement, il possédait le plus précieux des dons, l'autorité naturelle, celle qui n'a besoin ni de la -règle, ni de la peine, et qui est obéie parce qu'elle est dans l'homme avant que la fonction l'y consacre. Homme de science, il pouvait être tenté de faire pencher le collège du côté de la science ; il tint la balance égale entre les deux ordres d'enseignement , tout en reconnaissant aux lettres, outre le privilège de former l'homme, celui d'être la meilleure préparation pour les sciences. Il aimait les lettres à sa manière, qui ne sentait guère la rhétorique, admirant le bien-dire en mathématicien, non pour ce qu'il décore ou qu'il déguise, mais pour ce qu'il prouve, et il n'avait pas tort de croire que. le bon style français n'est que de la mathématique éloquente. Inventeur dans le gouvernement de son collège comme il l'était dans la science, tandis qu'à Paris on s'évertuait à chercher un enseignement secondaire qui s'appropriât aux conditions de notre société de plus en plus économique, lui, sans attendre les permissions ni les programmes, il le créait et il l'appliquait. Les œuvres de son principalat, ce sont ses élèves, c'est vous, Messieurs, qui, mieux que par aucune parole, louez

le maître de votre jeunesse par ce que vous valez comme hommes et par ce que vous faites.

Tel a été le savant et le maître. Ce qu'était l'ami, j'en puis parler, non plus comme du savant, sur la foi des témoignages, mais par expérience et pour l'avoir connu et aimé du jour où j'ai eu le discernement. Il était mon ainé de quelques années. C'est par ma mère, dont la tombe est ici, que j'ai été averti tout enfant de regarder avec attention ce grave et candide adolescent, chez qui tout était précoce excepté les passions. Un jour qu'il passait sous nos fenêtres : « Vois-tu ce garçon, me dit-elle ; je ne demande au bon Dieu qu'une chose pour mes enfants, c'est qu'il leur fasse la grâce de lui ressembler. » C'est par cette recommandation et par ce premier attrait que je suis venu à lui, et qu'a commencé entre nous une amitié qui, de mon côté, n'a guère été qu'une émulation de sa vie de travail et d'honneur, avec le désir de réaliser le vœu de ma mère en ressemblant à mon ami en tout ce qui fait les amitiés des honnêtes gens.

Durant les longues années qu'a duré la nôtre, parmi les épreuves de la vie publique et de la vie privée, dont les plus sévères n'ont été épargnées ni à lui ni à moi, que de fois, quand j'allais faiblir, quand le doute auquel n'échappe pas même la bonne volonté, me rendait incertain et languis-

sant, n'ai-je pas été raffermi par sa haute raison ou réveillé par sa chaleur de cœur! Où j'ai pu faire quelque bien, je trouve son incitation, son approbation ou son exemple; où j'ai manqué d'en faire je trouverais son regret. On m'a dit que ma ville natale veut bien garder un bon souvenir de son ancien député ; si c'est pour y être resté l'homme de tous, j'en dois partager la louange avec celui qui, par ses bons conseils, son esprit de justice et de bienveillance, m'en a rendu le devoir facile. Éloigné dès l'âge de quinze ans de cette chère ville, c'est par Voizot surtout, c'est par ses lettres qui me la rendaient présente, que je n'ai pas cessé de l'habiter. C'est par ses jugements que j'ai le plus souvent jugé mes compatriotes, et comment doute- rais-je que je les aie bien jugés, puisque mon cœur leur est resté fidèle?

Il faut finir, quelque douceur que j'aie à parler d'un si parfait ami, et je vais finir en répondant à une pensée qui vous a tous préoccupés, j'en suis sûr, dès mes premières paroles. Comment se fait-il qu'à un mérite scientifique si éminent, il n'ait été accordé aucune récompense publique? La cause en est-elle dans le caractère même de ce mérite, toujours reconnu mais toujours débattu, qui eut plutôt des témoins réservés que des garants? Faut-il plutôt que j'en fasse un tort à la manière dont j'ai

appelé plus d'une fois sur lui la justice de ceux qui décidaient? En le leur vantant naïvement comme un esprit supérieur et comme un serviteur de l'État envers lequel le pays avait contracté une dette, n'ai- je pas eu l'air, malgré moi, de mettre en doute leur clairvoyance et leur justice? Est-il donc vrai qu'il faut être encore plus modeste pour ses amis que pour soi-même, et qu'il y a un certain art de servir les gens, en ne disant pas tout le bien qu'on en pense? Quoi qu'il en soit, cet homme si rare, ce savant auquel il n'a manqué que de l'être sur un plus grand théâtre, ce chef de collège si habile et si dévoué, n'a pas été chevalier de la Légion d'honneur! C'est assez pour sa mémoire que tous ceux qui l'ont connu en aient été étonnés et émus. Si précieuse que soit la distinction honorifique dont les insignes auraient pu décorer un moment son cercueil, que vaut-elle comparée à l'honneur qu'il reçoit aujourd'hui? Il n'en est certes pas de plus enviable. La pensée qui lui a élevé cette tombe, œuvre d'un de ses élèves et dont la^mpli- cité est si expressive, est venue spontanément, le lendemain de sa mort, à ceux qui l'ont eu pour mfÙtre et à ceux qui l'ont eu pour ami ; elle est née des deux sentiments les plus purs d'illusions, la re- connaissance et l'amitié.

Aussi bien, sans dédaigner ni médiocrement es-

timer les récompenses publiques, Voizot savait s'en passer, et pour dire toute ma pensée, en un lieu où ce n'est pas pour le recommander que je le loue, il avait l'âme trop grande pour recevoir de la peine ou de la joie de ce qui dépend du suffrage des hommes, trop souvent semblable, en ces sortes de choses, à du caprice. Ne regrettons donc, Messieurs, que de n'avoir plus sa personne parmi nous. Il a fait sa tâche et il a eu sa récompense ; récompense solide comme son mérite et ses vertus, puis- qu'après avoir ajouté comme savant aux titres de l'esprit humain, il laisse à son foyer des douleurs inconsolables, et, dans le monde, des amis dont l'affection n'a pas fini avec sa vie, des élèves dont la reconnaissance a survécu à ses services.

FIN.

TABLE.

rages. PitÉFACE 1

DISCOURS ACADÉMIQUES.

Mon discours de réception à l'Académie française 11 Réponse au discours de réception de M. Alfred de Musset.. 43 Discours prononcé aux funérailles de M. Baour-Lormian... 71 Réponse au discours de réception de M. le duc de Broglie.. 77 Réponse au discours de réception de M. François Ponsard.. 109 Discours prononcé aux funérailles de M. Adolphe Garnier... 135 Réponse au discours de réception de M. Cuvillier-Fleury... H 1 Discours prononcé aux funérailles de M. Gratry 171 Réponse au discours de réception de M. Saint-René Taillan-

dier 175

DISCOURS UNIVERSITAIRES.

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Napoléon 205 Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Char- lemagne 211

Discours prononcé à la distribution des- prix du lycée Bonaparte 221

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Char- lemagne 229

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Bonaparte... t 241

Pag-es.

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Louis- le-Grand .... 253 Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Bonaparte 263

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Louis- le-Grand 273

Discours prononcé à l'inauguration du tombeau élevé à Edme Voizot ....................................

FIN DE LA TABLE.